

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

Et Son Ombre Sera Légère

Marie Lerouge

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ET SON OMBRE SERA LÉGÈRE

Marie Lerouge

ROMAN



Il était un
EBOOK

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE

Le supermarché de la mort

Bleu des mers du sud

Ombre et soleil

Tout ce qui brille

L'amour sans visage

Au nom de la rose

Un prince trop charmant

Chat de gouttière

Le Jardin du souvenir

10.000 boules à neige

Monsieur Cent mille volts

Toréador, prends garde...

La vie en rose

DEUXIÈME PARTIE

Le « fils Lachaise »

Le catalogue de La Redoute

Un vœu pas très catholique

Boucle d'Or

À l'ombre du figuier

Le sosie de Simon Baker

La tarte aux abricots de tante Marguerite

TROISIÈME PARTIE

Viande froide et bière à volonté

Celui qui aime Dieu

Pause-déjeuner au Purgatoire

Parce que la vie est déjà assez chère

La petite mort

Tout le portrait d'Octave

L'arche de Théophile

Quand Eros rencontre Thanatos

Le fantasme de l'ascenseur

Mademoiselle Effraie

La confusion des sentiments

L'ombre effrayante de l'ours

QUATRIÈME PARTIE

Le blues de maître Lamoureux

Destination Auckland

Les cimetières sont faits pour les vivants

Les surprises de la vie

Tout le monde ment

Voir les baleines à Zanzibar

Comme un cygne blanc dans une portée de cygnes noirs
Happy End
Se souvenir pour être heureux
À Dieu vat
« Elles sont à toi ces lèvres de rubis... »
« Paris est tout petit pour ceux qui s'aiment... »
Extraits Derrière l'objectif
Extraits Petite chronique d'une élection
Extraits "Anne, des pignons verts"
Extraits "Sur la route de ses rêves"

Illustration de couverture : PointImages, www.shutterstock.com ;
Thibault BENETT.

Directrice de collection : Sandrine LARBRE
Correction : Isabelle DONNÉ

ISBN : 978-2-37169-050-9
Dépôt légal internet : mai 2016

IL ETAIT UN EBOOK
Lieu-dit le Martinon
24610 Minzac

« Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur, ou de ses ayants droit, ou ayants cause, est illicite » (article L. 122-4 du code de la propriété intellectuelle). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par l'article L. 335-2 du Code de la propriété intellectuelle. Le Code de la propriété intellectuelle n'autorise, aux termes de l'article L. 122-5, que les copies ou les reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, d'une part, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.



Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière.
J'aime son feuillage éploré ;
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
À la terre où je dormirai !

(Alfred de Musset, *Lucie-Elégie*)

C'est la seule chose que nous apprend la mort :
qu'il est urgent d'aimer.

(Eric-Emmanuel Schmitt, *L'évangile selon Pilate*)

Aux guides-conférenciers du Père-Lachaise et d'ailleurs.

Aux vagabonds des rues de Paris et d'ailleurs.

PREMIÈRE PARTIE

Le supermarché de la mort

Quand on lui demande ce qu'elle fait dans la vie, Faustine Le Bihan répond : « Hôtesse d'accueil » sur un ton qui n'admet aucune réplique. Pieux mensonge ou petit arrangement avec la réalité si on préfère. Comment avouer à un inconnu que son guichet d'accueil ne se tient pas dans le hall d'une tour de bureaux ou d'une quelconque administration, mais derrière la vitrine d'une agence de pompes funèbres ? Son titre officiel est inscrit sur sa fiche de paie : « Conseillère funéraire ».

Voilà presque cinq ans que Faustine Le Bihan travaille chez *Ducreux & Fils* avec pour horizon quotidien le mur d'enceinte du cimetière du Père-Lachaise. Heureuse au départ d'avoir décroché cet emploi, à peine débarquée à Paris de sa Bretagne natale. Inutile de préciser que les candidats ne se bousculaient pas au portillon. Depuis lors, son salaire stagne à peine au-dessus du minimum légal. Elle ne s'en plaint pas. Le métier a ses bons côtés, il ne faut pas croire. Ses patrons l'apprécient et elle s'entend bien avec Muriel Delorme, la comptable dont on peut supposer qu'elle est sa meilleure amie, puisqu'elle n'en a pas d'autres.

De son bureau placé bien en vue depuis la rue, il lui arrive de se faire l'effet d'une prostituée en exposition dans une maison close du quartier chaud d'Amsterdam. Tout client potentiel en passe de franchir le seuil doit être encouragé d'un sourire. Pas trop éclatant tout de même le sourire. « Gardez l'air naturel mon enfant, aimable et compatissant à la fois », répète à l'envi le père Ducreux. Un pied à l'intérieur et c'est gagné. Parfois, lorsque les patrons sont absents, Muriel improvise une phrase d'accueil à l'intention d'un couple âgé fictif : « Bienvenue dans le supermarché de la mort m'sieu dame. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? Inhumation ? Crémation ? Comme vous le constatez, la maison offre un grand choix d'articles : cercueils tout confort, pierres tombales à customiser, urnes empilables, accessoires de déco... Il y en a pour tous les goûts, toutes les bourses. Non, pas de fleurs fraîches, mais vous savez, les fleuristes, ça ne manque pas dans le quartier... » À la fin, Faustine s'esclaffe pour faire plaisir à sa collègue.

Le hall d'exposition – 500 m² sur deux étages – est ouvert du lundi au vendredi de 9h à 13h et de 14h à 17h. Tant pis pour ceux qui bossent

toute la semaine. Mais comme dit Gérard Ducreux, le gérant : « Nos clients sont surtout des retraités, ils ont le temps. » Faustine s'en fiche. Ça lui serait égal de travailler le samedi. Le week-end, elle s'ennuie de toute façon.

Dès l'entrée, le visiteur est accueilli par Octave Ducreux (1851-1936), le fondateur de la maison. Ou plutôt par son buste en marbre blanc posé sur une colonne cannelée en marbre noir. Allure martiale, raie au milieu et moustache en guidon de vélo. Si la conseillère est déjà en main, le visiteur peut prendre place sur un siège – modèle Ikea des années 60 récemment réédité – du « salon d'attente ». Sur la table devant lui, il trouvera, pour tuer le temps utilement, outre quelques vieux *Gala* et une pile de magazines *Notre temps*, des brochures publicitaires pour les tombeaux de la gamme *Appalaches* et pour les urnes empilables des collections *Chronos* et *Imperial*, ainsi que des plaquettes vantant les mérites des contrats de prévoyance obsèques (« *Pour mieux préparer votre départ* »), sans oublier un catalogue de plaques tombales à thèmes (« *N'hésitez pas à vous renseigner, tout est possible* »). S'il a besoin d'un remontant ou d'un rafraîchissement, un distributeur de boissons chaudes ainsi qu'une fontaine à eau sont mis gracieusement à sa disposition. Gérard a pensé à tout.

Le matin, Faustine arrive systématiquement la première. C'est elle qui lève le rideau de fer, débloque le système d'alarme et illumine la boutique. Puis elle fait le tour du propriétaire pour vérifier que tout est en place et s'installe à sa table. À l'heure de sa pause-déjeuner, quand le temps le permet, elle traverse le boulevard de Ménilmontant pour rejoindre le cimetière. Non pas qu'elle cultive des tendances nécrophiles, elle aime simplement s'y poser pour un pique-nique furtif – elle sait qu'elle ne devrait pas, les nécropoles ne sont pas des jardins publics, mais le Père-Lachaise est le seul espace vert du quartier. S'il lui reste du temps, elle se promène dans les allées comme une touriste ordinaire. Ses pas la mènent alors presque toujours vers ses tombes préférées : Musset sous son saule malingre, Chopin dont l'allégorie de la Musique en pleurs lui serre le cœur, et toutes celles plus ou moins délaissées et rongées de mousse de ces illustres inconnus d'une époque romantique qui prisait les statues d'anges pâmés et de pleureuses inconsolables.

Au fil de ses pérégrinations, la conseillère ne peut s'empêcher, déformation professionnelle oblige, de redresser un vase renversé ou une couronne de guingois. Après tout, il ne lui est pas interdit de découvrir ce que deviennent les produits qu'elle vend : tous ces pots d'azalées en plastique, ces assortiments de roses en faïence (à partir de 57 euros la rose jaune), ces plaques de marbre gravées d'anges ou de

colombes dorés (*en souvenir de mon époux regretté, de notre camarade, de ma bien aimée...*), ces bibelots en porcelaine blanche ornés de paysages ou de poèmes tristes à pleurer : « Rappelle-toi, quand sous la froide terre, Mon cœur brisé pour toujours dormira... 1 »

La journée de travail de Faustine Le Bihan se termine normalement à l'heure de fermeture, mais ça ne la dérange pas de s'attarder si le patron l'exige ou si elle n'en a pas fini avec un client. Jamais elle ne se permettrait d'expédier un dossier au prétexte de ses horaires. De la même façon, elle est plutôt heureuse de reprendre le collier le lundi matin. Hors du bureau, sa vie est si terne qu'on pourrait avancer qu'elle n'en a pas.

Après avoir quitté la boutique, Faustine se hâte de prendre le métro puis le RER qui la ramène dans sa lointaine banlieue où elle partage un studio avec son chat.

Bleu des mers du sud

C'est un lundi de juin. Une de ces matinées radieuses comme Paris en offre parfois en cette saison. Ciel vraiment bleu pour une fois, air léger. Dans le métro et sur le trottoir, les gens ont l'air plus gai, plus aimable en tout cas. La météo annonce que le beau temps devrait se maintenir pendant toute la semaine. Ça sent les vacances. Même Faustine, qui n'en prend jamais, est sensible à l'atmosphère plus insouciante que d'habitude.

Elle est seule dans le magasin et vient d'allumer son ordinateur. Une plage paradisiaque bordée de cocotiers et semée de paillotes à perte de vue s'affiche en guise de fond d'écran. Les ombres allongées y laissent deviner l'heure douce d'une fin d'après-midi. L'océan qui la borde s'exhibe en bleu des mers du sud, la couleur de ses cartouches d'encre au collage. Une couleur insolente que les profs n'appréciaient pas. Chez elle dans le Finistère, autant qu'elle s'en souviennne, la mer est plus souvent grise et les ciels plombés s'y noient volontiers. Après s'être accordé quelques secondes de rêve devant ce cliché dont elle n'est pas l'auteure – son plus long voyage s'est limité à un trajet Brest-Paris par le train –, elle se branche sur le fil de son compte *Facebook*. Première image choc : la gueule d'un Berger malinois affreusement mutilée. Le chien l'observe de son regard désespéré. La cruauté des humains envers les animaux est sans limite. Regardez ces chiens de laboratoire entassés dans leur prison ! Examinez ce taureau ensanglanté qui gît, les pattes avant brisées, sur le sable d'une arène, illustration saisissante d'une pétition anti-corrida qu'elle s'empresse de signer d'un clic rageur. Et c'est comme ça tous les jours, sans compter les avis de recherche de chats disparus (*Tigrou a été fichu à la porte par mes parents. Suis très malheureuse, lui aussi*), de chiens envolés (*Couple Anglais cherche chienne blanche perdue sur l'autoroute, station Texaco ; deux chiens partis courir la montagne, pas revenus...*), sans oublier la kyrielle des errants, des rejetés (*Je m'appelle Duc, mon maître est DCD. Ses enfants ont pris l'héritage mais pas moi ; labrador amputé abandonné par son maître...*), des malades... Avec les prochains départs en vacances, ce sera pire. On retrouvera des chiens gémissants et assoiffés, attachés par une corde sur des aires d'autoroute. Quelle tristesse ! Suffit-il, pour se reconforter, de constater qu'en face des méchants qui torturent, délaissent, abandonnent, il y a les gentils qui recueillent (*Trésor est adopté, merci pour votre aide*), soignent, aiment ?

Pendant que Faustine Le Bihan s'apitoie sur la détresse animale – une façon détournée de ne pas trop s'appesantir sur la sienne – Muriel Delorme, la comptable, débouche de la station de métro et emprunte d'un pas léger le boulevard de Ménilmontant. Il est plus de 10 heures. Elle est en retard, comme presque chaque matin, mais ne se presse pas pour autant. Sa consciencieuse collègue aura ouvert la boutique à l'heure, sinon en avance. Et Muriel Delorme ne craint pas de se faire pincer par son boss, encore moins licencié pour non-respect des horaires de travail. Le fils Ducreux n'est pas un exemple de ponctualité, et surtout, il aime la savoir à portée de ses mains baladeuses et de son regard avide. Car autant l'avouer, elle est sa maîtresse depuis qu'il l'a embauchée deux ans plus tôt. Au début, elle a cédé à ses avances parce qu'autrement elle craignait de perdre son emploi. Peu à peu, elle a cédé à son charme et à son charisme. Gérard Ducreux est non seulement un beau mec, mais un « bon coup au lit » comme il aime s'en vanter, et un type intelligent dont la culture l'impressionne. En plus, il n'est pas jaloux. Qu'elle sorte et s'amuse avec des jeunes de son âge ne le dérange pas. De son côté, il accueille d'autres jeunes femmes dans sa « garçonnière » des Buttes Chaumont. Muriel le sait car il ne s'en cache pas. Récemment, elle s'est aperçue que cette idée la faisait souffrir. Non pas qu'elle soit amoureuse du fils Ducreux – encore qu'il lui arrive de se le demander – mais les autres hommes lui paraissent plutôt ternes en comparaison.

Faustine est toujours plongée dans son fil *Facebook* quand sa collègue débarque enfin en coup de vent. Car avec Muriel, c'est l'alizée qui s'engouffre dans le supermarché de la mort, chargé d'effluves sucrées. Au passage, la comptable donne une pichenette sur le crâne d'Octave, le coiffe du casque de son iPod et l'affuble de ses lunettes de soleil. Elle rejoint la conseillère, se penche pour lui coller deux bises sonores sur les joues, pose une fesse sur la table, enchaîne sur sa question rituelle du lundi matin.

— Salut ma biche, t'as passé un bon week-end ?

— Ça allait. Et toi ?

— Génial, faut que je te raconte. Samedi soir en boîte, j'ai rencontré un mec à croquer, le genre Robert Pattinson tu vois ?

À sa mine, on devine que Faustine ne « voit » pas, mais qu'importe, elle opine, avide de vivre par procuration les aventures de son amie.

Contrairement à elle, la comptable est une jeune femme normale, qui sort, qui danse, qui « baise », qui boit, qui fume...Muriel a conscience de l'importance de son rôle, alors elle embellit le scénario et surjoue son personnage. Normalement, en présence du père ou du fils Ducreux, il n'est pas question de se laisser aller à des bavardages futiles, encore moins à des fous rires intempestifs. Quand ils sont là, un silence de cathédrale règne dans la boutique. Impressionnés, les clients eux-mêmes baissent la voix par réflexe. Seulement, le vieux Maurice se fait de plus en plus rare, et son fils n'est guère matinal.

— Pas aussi sexy que Ryan Gosling le mec, mais pas mal tout de même, poursuit Muriel.

— C'est quoi son vrai nom en fait ?

— À qui ?

— Ne fais pas l'idiot ! Au type que tu as rencontré.

— Là, tu me poses une colle.

— J'y crois pas !

— On a juste échangé des regards appuyés. Il était avec un groupe de potes, y a eu une embrouille et ils ont dû se barrer assez vite, du coup, il a été obligé de les suivre.

— Comment tu vas faire pour le revoir alors ?

— J'en sais rien. C'est à lui de me retrouver. Et toi, tu es sortie de ta tanière ?

— Non, Eliot était malade, j'ai dû rester à la maison pour le surveiller.

— Eliot ?... Ah oui ton fauve ! Et alors, il va mieux ?

Muriel s'exprime avec une petite grimace de dégoût, presque à espérer le contraire.

— Oui, ce matin ça allait mieux.

Faustine n'insiste pas. Elle sait bien que sa collègue se moque éperdument du sort de son chat et qu'elle préférerait la voir partager la vie d'un homme, sans cesse à lui répéter : « Trois ans sans mec à ton âge, c'est malsain ! Tu ne crois pas ma biche qu'il est vraiment temps de sortir de ton hibernation ? » Par hibernation, il faut entendre deuil, Muriel fait attention aux mots qu'elle emploie, mais Faustine n'est pas

sourde.

La comptable range dans le pot à crayons le Bic noir avec lequel elle jouait, s'étire en baillant.

— C'est pas tout ça, faut que je m'y mette. Il est là Gégé ?

— Non. Il avait un rendez-vous à l'extérieur. On est peinardes jusqu'au déjeuner.

— Super ! Je laisse ma porte ouverte alors. On va pouvoir papoter.

Muriel gagne son bureau-placard. Des factures s'empilent dans le casier IMPAYÉS du trieur de courrier. Il va falloir imprimer des lettres de rappel, un boulot dont elle se passerait bien. Elle n'est pas longue à relancer la conversation.

— J'ai reçu deux invitations pour assister à une émission de télé samedi prochain. Un concours de jeunes chanteurs dans le genre *The Voice*, tu vois. Ça t'amuserait de m'accompagner ?

Suggérer une sortie en boîte est hors de question. La seule fois où Faustine y a consenti, elle est restée scotchée à son tabouret de bar en faisant la gueule toute la soirée. Jamais plus !

— Je ne crois pas. Merci de le proposer quand même.

Suivent quelques minutes d'un silence réprobateur. Puis l'impétuosité de la comptable reprend le dessus.

— Le chiffre d'affaires a plongé le mois dernier. Gérard va en faire des gorges chaudes. Tu crois que c'est parce que les gens meurent moins au printemps ?

Pas de réaction côté magasin. Faustine n'a pas entendu ou fait semblant de ne pas entendre.

— L'hiver, il y a la grippe, les congestions pulmonaires... insiste Muriel.

Elle a failli rajouter les suicides, mais elle s'est rattrapée à temps. Et puis, c'était idiot comme argument, elle ne connaît pas les statistiques saisonnières. Si ça se trouve, les gens se suicident davantage en été, parce que le soleil et l'atmosphère des vacances, ça doit être encore plus insupportable quand on est déprimé.

— Il n'y a pas de saison pour quitter la vie, répond enfin Faustine

d'une voix blanche.

— L'été peut-être si quand même ! Gérard m'a raconté que le chiffre d'affaires avait battu tous les records l'année de la grande canicule. À Paris, les vieux tombaient comme des mouches. Les vagues de chaleur, c'est bon pour les affaires. Il nous en faudrait une nouvelle cet été, bien déshydratante.

— Tu plaisantes, j'espère ?

— À peine. Tu es bien placée pour t'apercevoir qu'on reçoit moins de clients, non ? Tu as établi combien de devis le mois dernier, préparé combien de contrats ?

La conseillère ne peut nier l'évidence. Le père Ducreux est le premier à se plaindre de la concurrence des services communaux, tandis que son fils fustige les funérailles au rabais des chaînes franchisées et les dents trop longues de certaines enseignes de la grande distribution qui imaginent que les cercueils se vendent comme des yaourts. Il arrive à Faustine de se demander ce qu'elle ferait si on la mettait à la porte. Elle ne va tout de même pas passer sa vie à accueillir et conseiller des familles endeuillées et des gens qui ont assez de cran ou de cynisme pour organiser leurs obsèques de leur vivant. Ces derniers sont les clients les plus difficiles. En général, c'est Gérard qui les prend en charge. Les « plans d'assurance obsèques », ça le connaît.

— C'est si grave ? demande-t-elle la voix nouée.

— Quoi ?

— La situation financière ?

— Mais non ma biche, juste une mauvaise passe, la maison *Ducreux* tient le haut du pavé depuis 1875, elle en a vu d'autres, c'est pas demain qu'elle va fermer boutique. Tout ce qu'il nous faudrait, ce serait une canicule prolongée, un méchant virus H5N1 ou une attaque de moustiques chikungunya.

— Pourquoi pas le retour de la peste tant que tu y es ! Paris regorge de rats. J'en vois tous les jours entre les rails du métro.

Leurs rires finissent par se rejoindre. Quand on côtoie la mort d'aussi près au quotidien, s'en moquer est un moyen comme un autre de se protéger. Isolée dans son petit bureau, la comptable est plus ou moins épargnée. La mort pour elle, ce sont des colonnes de chiffres. Faustine demeure aux premières loges. Toute la journée elle se coltine de

l'humain, et parce qu'elle a éprouvé le chagrin de la perte, elle est en empathie.

Muriel lance l'imprimante, s'encadre dans sa porte.

— J'ai l'intention d'aller m'acheter un maillot à midi. Tu m'accompagnes ?

— Non merci, pas envie de traîner dans les boutiques par ce temps magnifique et pas l'intention de partir en vacances, donc pas besoin de maillot.

— T'as de la chance de m'avoir tu sais ma belle, râle Muriel. J'en connais qui, à ma place, auraient renoncé depuis longtemps. T'as peut-être une caboche de Bretonne, mais moi aussi je suis têtue. J'y arriverai un jour à te faire sortir de ta tanière.

— Je t'aime bien Muriel. C'est vrai que t'es lourde parfois, mais je t'aime bien.

— Manquerait plus que ça !

La comptable regagne son placard en vitesse. Faustine ne doit pas voir qu'elle a la larme à l'œil.

La matinée se poursuit, interminable. Une femme plus très jeune, mais pas encore assez vieille pour se soucier de ses obsèques, est entrée timidement. Comme elle est en rouge, Faustine en déduit qu'elle ne vient pas de perdre un parent. Elle lui laisse le temps de s'habituer au lieu. « Il ne faut pas sauter sur le client, recommande le patron, mais attention à ne pas le laisser s'échapper non plus ! »

— Bonjour madame. Je peux vous renseigner ?

— Non merci, je jette seulement un coup d'œil.

La dame en rouge dit ça comme si elle se trouvait dans une boutique de prêt-à-porter dont elle s'apprêterait à explorer les portants et les étagères.

— Je vous en prie, répond la conseillère de son ton le plus suave. N'hésitez pas à faire appel à moi le cas échéant.

La dame fait une rapide incursion, s'empare d'un paquet de brochures placées sur un tourniquet derrière Octave et se sauve sans un au

revoir. Faustine ne s'en étonne pas. Elle en voit tellement passer de ces gens bizarres. Si elle n'était pas soumise au secret professionnel, elle pourrait écrire un roman sur sa vie de conseillère en funérailles.

Un peu plus tard, c'est une femme âgée et sa fille qui se présentent. Leur mari et père vient de décéder à l'hôpital. Elles ont peu de temps car elles doivent retourner là-bas pour veiller la dépouille et accueillir ceux qui souhaitent lui rendre un dernier hommage. Elles veulent une crémation simple, et qu'on leur remette l'urne ensuite. La fille a l'air de quelqu'un qui va commettre une mauvaise action. La mère ne semble pas concernée. D'ailleurs elle le dit, comme ça, de but en blanc : « Je m'en fiche comme de l'an quarante ». « Excusez-la, chuchote la fille, maman n'a plus toute sa tête, si vous voyez ce que je veux dire. » Faustine opine. Le client a toujours raison de toute façon. Monsieur Alzheimer et sa maladie rodent souvent dans la boutique. C'est un familier des lieux. Elles choisissent le cercueil en bois le moins cher. « Huit cents euros tout de même ! » s'étrangle presque la fille. La mère commence à s'énerver. « Calme-toi maman, c'est bientôt fini, on va aller retrouver papa », répond la fille. « Elle dit à tout le monde que je suis méchante, fait la mère, mais c'est pas vrai, je suis pas méchante ». « Non maman, tu n'es pas méchante, mais tu ne dois pas lever la main sur moi, ni sur papa ». Faustine se demande si la mère a voulu frapper le cadavre. Maudit Alzheimer ! Dur métier aussi qui l'oblige à tout encaisser sans ciller. Une fois n'est pas coutume, elle expédie le dossier. Elle a tellement hâte qu'elles s'en aillent.

À midi pile, Muriel jaillit de son bureau. Belle et fraîche, jupon virevoltant, sandales à semelles compensées, grand cabas mou, créoles démesurées aux oreilles, solaires en bandeau dans les cheveux dénoués.

— Tu ressembles à une pub pour le numéro spécial Vacances de Marie-Claire. Gégé en ferait une maladie s'il te voyait, juge Faustine admirative.

— Laisse Gégé où il est. Il a intérêt à me foutre la paix et il le sait.

Muriel pose les lèvres sur la joue blême d'Octave, y laisse une trace de rouge que son amie s'empressera d'effacer quand elle sera sortie.

— Si je rentre un peu tard, ne t'inquiète pas.

— Et si Gégé demande où tu es, je lui dis quoi ?

— Que j'ai foncé à la pharmacie me procurer la pilule du lendemain, ça lui fera les pieds.

Faustine se sent rougir. Depuis longtemps elle soupçonne la nature des relations entre la comptable et le fils du patron qui multiplie les occasions de s'enfermer avec elle dans son bureau directorial et la traite souvent avec une familiarité déplacée. De son côté, Muriel ne le craint pas et lui tient tête parfois. Face à elle, cet homme assuré peut se comporter comme un petit garçon.

Muriel ouvre la porte, fait volte-face.

— T'as pas changé d'avis ? Un peu de shopping ça n'a jamais fait de mal à personne tu sais.

— Non, je préfère aller bouquiner au soleil en face.

— Elle est ouf ma copine. Je ne comprendrai jamais ta fascination pour ce cimetière. Moi, il me sort par les yeux le Père-Lachaise.

— T'es toujours là ? s'étonne Faustine d'un ton irrité.

— Non, je suis partie.

Dès que Muriel s'échappe, c'est un peu comme si le soleil s'éteignait. Une seconde plus tard, Faustine voit sa silhouette se profiler dans la lumière du trottoir. Muriel tape du doigt dans la vitrine au passage, lui adresse un signe avant de s'évanouir dans un tourbillon coloré.

Ombre et soleil

Si on lui demandait comment il gagne sa vie, Damien Hidalgo répondrait qu'il est commerçant ou marchand de souvenirs. « Quel genre de souvenirs ? » ferait son interlocuteur intrigué. Il marquerait une pause avant de répliquer dans un rictus : « Ma boutique s'appelle *Ombre et Soleil*, ça devrait vous mettre sur la voie. »

Quand il monte de Nîmes à Paris, environ trois fois par an, il s'efforce de régler ses affaires en deux jours, par souci d'économie, et aussi parce qu'une soirée solitaire dans la chambre étriquée d'un deux étoiles devant une télé suspendue de la taille d'un mouchoir de poche lui suffit amplement. Homme d'habitude, il descend toujours dans le même hôtel du quartier de la Bastille où sont concentrés ses fournisseurs.

Arrivé dans la matinée par le TGV, il vient d'y déposer sa valise. Son premier rendez-vous est en début d'après-midi. En attendant, il pourrait déjeuner tranquillement dans une brasserie, mais ce jour-là, le temps presque estival incite plutôt à la promenade.

Après un moment d'hésitation, il décide d'aller faire un tour au Père-Lachaise. Ça fait longtemps qu'il a envie de voir la dernière demeure de Jim Morrison, en vrai. Dans sa chambre d'ado, qui est restée en l'état, un poster des *Doors* est punaisé à côté de celui des *Beatles* sur le mur, en face de son lit à une place.

Damien Hidalgo aime marcher dans Paris. Une ville où il se sent libre et goûte son anonymat. À Nîmes, tout le monde se connaît. Il ne peut pas faire trois pas dans la rue sans être interpellé : « Ben alors mon vieux, tu me croises et tu m'ignores ! » En guise d'excuse, il invoque une myopie sévère : « Excuse-moi, j'ai cassé mes lunettes. » Il a perdu des amis comme ça, s'est forgé une réputation d'arrogance qu'il ne prend pas la peine de démentir.

Dans une boulangerie de la rue de la Roquette, il achète un sandwich au jambon. Il a le temps de l'avaloir avant d'atteindre le boulevard de Ménilmontant. L'entrée principale du cimetière se situe juste en face.

Plus tard, il se souviendra qu'avant de traverser la chaussée, il a regardé sa montre, histoire de vérifier de combien de temps il disposait pour accomplir son pèlerinage. Elle indiquait treize heures

pile.

Faustine Le Bihan venait de récupérer dans le frigo de la kitchenette la boîte Tupperware contenant une salade de crudités faite maison, et de la glisser dans son mini sac-à-dos. Elle fermait le magasin quand elle a entendu le grincement d'un coup de frein suivi d'un cri.

Elle se retourne. Un homme gît sur la piste cyclable du boulevard. Il vient de se faire renverser. Choc brutal en apparence entre un vélo de course et un piéton. Rien d'étonnant. Cette piste cyclable est dangereuse, les passants n'y prêtent pas attention, ils la prennent pour un trottoir. Le cycliste déjà relevé se penche vers sa victime, partagé entre la confusion et la colère. *Pouvais pas faire attention connard !* La phrase n'est pas prononcée mais se lit dans son regard. Ce cycliste fou, Faustine le giflerait. *Et toi, tu ne pouvais pas faire attention connard !* D'habitude elle ne jure ni en vrai, ni dans sa tête, mais là, elle le pense vraiment.

Le piéton renversé saigne abondamment du visage. L'autre essaie de le remettre sur pieds, sans même s'excuser.

— Ça va ? Rien de cassé ?

C'est tout ce qui le préoccupe. Il doit déjà penser à l'assurance, aux paperasses, au temps perdu.

— Plus de peur que de mal, je crois.

Le blessé amorce un pas, remue les bras, les poignets, éprouve la nuque, se touche le front, observe sa main rougie par le sang. Faustine remarque son air hébété. La tête a cogné, elle l'a bien vu.

— Vous voulez que je vous laisse mon numéro ? fait le cycliste.

— Inutile, ça ira.

Le dingue enfourche déjà son vélo, soulagé. La mécanique semble intacte.

Il peut rouler.

Faustine s'approche, elle saisit le blessé par le bras avec douceur.

— Vous ne pouvez pas rester comme ça, monsieur. Je travaille juste

en face, là, vous voyez. Il y a une trousse de premier secours dans le magasin. Vous pourrez vous nettoyer et vous désinfecter.

L'homme résiste un peu, cherche du regard une pharmacie avant de se résoudre à la suivre. La tête lui tourne, il sait qu'il ne pourra aller loin.

— J'ai un diplôme de secouriste, ne craignez rien.

Cette voix est belle, rassurante. Il s'efforce de sourire.

— Je ne crains rien. Je devine que je suis entre de bonnes mains.

Le temps pour Faustine de déverrouiller la porte et de neutraliser l'alarme, l'homme prend conscience de l'endroit où il se trouve. Si sa mâchoire n'était pas aussi douloureuse, il éclaterait de rire.

— Vous ne croyez pas que c'est un peu tôt pour moi ? risque-t-il.

Elle le scrute d'un air étonné, avant de comprendre.

— Vous voulez dire, un peu trop tôt pour envisager vos obsèques.

— Oui, c'est ça, même si aujourd'hui j'ai failli me fracasser le crâne.

Enfin, elle consent à sourire.

— Justement, si vous avez des nausées dans l'après-midi, il faudra vous précipiter aux urgences, on ne sait jamais.

Ils sont dans les toilettes. Elle se lave les mains, cherche une serviette propre, nettoie les plaies du crâne et du visage.

— Les blessures sont superficielles. Je vais désinfecter, ensuite je panserai. Attention, ça va piquer.

L'homme se souvient. Sa mère prononçait exactement la même phrase quand il s'éraflait les paumes ou les genoux en tombant. Il ferme les yeux, serre les dents en exagérant la pause.

— Je suis prêt, allez-y !

Il y a une douceur extrême dans les gestes de cette fille.

— Voilà, c'est fait. J'espère que je ne vous ai pas fait trop mal ?

Il a envie de lui baiser les mains.

— Au contraire, vous m’avez fait du bien. Puis-je connaître votre prénom ?

— Faustine.

— Joli prénom ! Merci Faustine. Moi, c’est Damien.

Comme pour masquer sa gêne, il remarque qu’elle détourne le visage et s’absorbe dans le rinçage du lavabo souillé par les coulures de sang. On la dirait pressée de le voir s’en aller maintenant que l’échange de prénoms a inauguré une sorte d’intimité entre eux. Damien attend qu’elle ait achevé son ménage pour s’examiner dans le miroir. Sa joue et sa tempe sont constellées de ces fines bandes adhésives qui resserrent les coupures. Comment être pris au sérieux avec cette tête ?

— J’espère que vous n’aviez pas un rendez-vous important ? dit Faustine mi-amusée, mi-inquiète.

— Si, en fait non, enfin... j’ai un rendez-vous dans l’après-midi, mais pas très important.

Faustine ne cherche pas à en savoir plus. Elle s’y oblige. D’après son accent, cet homme vient du Midi et sa tenue décontractée laisse présager un touriste plutôt qu’un homme d’affaires. Sous l’effet de la chute, la veste de lin s’est déchirée au coude, et le jean porte des traces de graisse.

— Je ferais bien de rentrer me changer à l’hôtel, dit Damien qui a suivi son regard.

— Ce serait plus sage en effet.

Dans l’espace exigu des toilettes du magasin – dont les clients peuvent faire usage en cas d’urgence –, ils se font face, aussi embarrassés et indécis l’un que l’autre. Il semble à Damien qu’une porte à peine entrouverte vient de se refermer en douceur. Quelques instants plus tôt, devant le miroir où leurs deux visages se reflétaient, il s’est demandé ce que son infirmière attendait de lui. Une invitation à boire un café, ou à déjeuner peut-être ? Maintenant, il est trop tard pour oser formuler la moindre proposition. Faustine est sortie de la pièce et le précède dans le magasin en direction de la porte. Au passage, il empoche la brochure *Contrat Funérailles* placée en évidence sur un présentoir.

— On ne sait jamais, ça peut toujours servir.

Sans sourire, elle lui tend la main comme elle doit le faire à tous les clients. Il vient seulement de remarquer le tailleur strict sur le chemisier blanc, l'absence de bijoux à l'exception d'une fine médaille de baptême au creux du cou.

— Au revoir, monsieur.

Puisqu'elle tient à mettre de la distance, il ne peut que se calquer sur son attitude.

— Au revoir mademoiselle. Merci encore de votre sollicitude.

— De rien, mais surtout n'oubliez pas de consulter un médecin si vous vous sentez mal.

— Je vous le promets.

La porte s'est refermée sur cette promesse qu'elle n'a pas dû entendre. À travers la vitre qui reflète le paysage du boulevard et le mur d'enceinte du cimetière, Damien cherche à l'apercevoir encore mais ne distingue que les silhouettes rebondies d'une rangée d'urnes funéraires.

L'homme disparu, Faustine se demande comment elle aurait réagi s'il l'avait invitée à boire un café ou à déjeuner. Et puis elle sort le Tupperware du sac pour avaler sa salade en vitesse sur sa table, à l'abri de son écran.

Tout ce qui brille

Sous ses airs de dilettante, Gérard Ducreux est le prototype du fils à papa qui se débrouille plutôt bien dans la vie eu égard à son physique avantageux et au vernis de son éducation. Certes, il aurait préféré naître d'un père épicier plutôt qu'entrepreneur de pompes funèbres. Mais la nature l'a doté de la composition nécessaire à son métier. Toujours célibataire à quarante ans – au grand désespoir de son père –, il aime les minettes, les voitures de sport, les costumes italiens, les cravates Hermès, les montres Rolex et tout ce qui brille. En revanche, il déteste les pauvres, les malades, son père et l'idée de la mort. Et si on ne parvient pas vraiment à le trouver antipathique, c'est parce qu'on le plaint d'exercer son impossible métier comme on plaint les cancérologues, les bourreaux des prisons américaines, les croque-morts, les infirmières des services d'urgence, les médecins légistes et parfois les rois et les reines.

En tant que chef d'entreprise, le fils Ducreux applique aux pompes funèbres les préceptes ingurgités dans sa haute école de commerce. Pour lui, vendre un cercueil ou une savonnette, c'est du pareil au même, n'en déplaît au paternel. Il a été parmi les premiers à lancer les promotions, les chèques cadeaux, les ventes-choc pendant les soldes... Dans sa tâche ingrate, il est assisté par une perle en tailleur noir. Le genre de fille au physique passe-partout qui a l'art de rassurer le client. En face d'elle, la perspective de la mort relève du nirvana. Elle vous fait choisir un cercueil comme elle vous ferait visiter un appartement de rêve. Et le futur macchabée finit toujours par se décider pour un produit un cran au-dessus de ses moyens. Après quoi, il passe dans le bureau du patron pour signer le contrat, par ici la monnaie. « Eh bien voilà chère madame, cher monsieur, désormais vous vivrez plus sereinement et le moment venu, que j'espère le plus lointain possible, vous épargnerez une démarche pénible à vos enfants déjà éprouvés. » Naturellement Gérard Ducreux ne pense pas un mot de ce qu'il affirme, l'air grave mais tout de même avec une lueur d'espoir dans le regard.

C'est son père qui a engagé et formé Faustine Le Bihan. À ce jour, ni l'un ni l'autre n'ont eu à le regretter. Au prétexte d'un droit de cuissage qui lui semblait justifié, le fils a bien essayé de la sauter au début. Mais la petite a résisté – une vraie caboche de Bretonne –, et puis elle avait l'air d'avoir un petit ami. On n'est jamais à l'abri d'un

amant jaloux qui aurait l'idée de vous casser la gueule – ça lui est déjà arrivé, et il y tient à sa belle gueule. Avec Faustine donc, il n'a pas insisté. Tout de même, cette résistance l'a atteint dans sa fierté de mâle, et dès qu'elle a timidement émis l'idée de toucher une commission sur les contrats signés, il s'est contenté de lui accorder un bonus de fin d'année. En prime, le jour de son anniversaire, il lui offre un bouquet de supermarché – roses, lys, gerberas... enrobés de feuillage du genre fougère et asparagus. Sa copine Muriel Delerme s'est montrée moins farouche quand elle est entrée à son tour dans « la famille » comme dirait son père. Gérard ne regrette pas de l'avoir embauchée. La comptable est plus jeune, plus sexy, et surtout, il l'a sous la main. Entre eux, l'attraction n'est que sexuelle – du moins c'est ce qu'il lui plaît de croire. En compensation de ses bons et loyaux services, il la sort de temps à autre au Fouquet's pour un dîner au champagne, et ensuite ils vont danser au Montana sur les Champs. Muriel Delerme se laisse facilement éblouir. D'autant plus simple pour lui de la manipuler. Alors, tant qu'il prendra son pied avec elle, il la gardera. Au final, le fils Ducreux n'est pas à plaindre.

Seize heures : l'après-midi a été plutôt calme. Faustine, qui ne goûte guère l'inactivité, laisse courir un plumeau sur les objets exposés en vitrine : les urnes, les plaques en porcelaine décorées de roses en barbotine, les couronnes de fleurs artificielles... Quand Gérard Ducreux déboule, il s'esclaffe.

— Vous jouez les femmes de ménage maintenant ?

— Il y a beaucoup de poussière, et avec cette lumière...

— Homme, souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras à la poussière !

Faustine se contente de sourire. Comme Muriel, le fils du patron ne rate pas une occasion de tourner la mort en dérision. Le pauvre aurait sans doute préféré avoir pour père un épicier. Embarrassée, elle regagne sa place. D'un pas nonchalant, Gérard se dirige vers le cagibi de la comptable dont la porte est restée ouverte. Il y passe la tête.

— Quand vous aurez cinq minutes Muriel, je vous attends dans mon bureau.

Puis il se tourne vers la conseillère.

— Puisqu'apparemment vous avez terminé votre travail, vous pouvez disposer Faustine. Muriel vous remplacera jusqu'à la fermeture.

Faustine a compris. Elle remballa ses affaires vite-fait.

— Merci, monsieur Gérard.

Le fils de Maurice Ducreux est content de lui. Il pense qu'il est un patron humain.

— De rien, mademoiselle Le Bihan.

L'amour sans visage

Une femme, pour l'instant anonyme, à qui il serait difficile d'attribuer un âge, attend sur le quai du RER D à la gare du Nord. Le prochain train LUCA est annoncé à 16h26. L'avantage à cette heure, c'est qu'on peut choisir sa place, éviter les sièges défoncés, les voisins inquiétants, et même changer de voiture quand ça sent trop mauvais. Elle vient de passer une partie de la journée sur un bout de trottoir très fréquenté près de la gare, installée sur un pliant à tricoter des robes de poupée Barbie qu'elle vend au prix d'un ticket-restaurant ou de quelques euros, c'est selon, les gens n'ont pas toujours de monnaie sur eux. Parfois, on lui offre un fruit, une pâtisserie, ou des restes de pelote de laine en boule serrée. À force de tricoter, une grosseur s'est formée sur sa main droite, douloureuse. Bientôt, elle devra s'arrêter, à cause de son cœur aussi : un docteur lui a dit que ce n'était pas bon, le tricot, pour le cœur.

Quand on s'inquiète (rarement) de savoir si elle a un domicile, elle répond qu'elle est hébergée, le problème n'est pas là, simplement, elle ne touche pas de retraite, juste une maigre allocation qui lui permet à peine de survivre. Sur une valise en carton à ses pieds, sont exposées les robes, toutes différentes, certaines bordées d'un galon fantaisie. Ce jour-là, il faisait chaud dans son carré de soleil. Les passants semblaient moins moroses. Le printemps à Paris, ça peut être merveilleux. Le soleil rend plus généreux aussi, elle a remarqué ça.

LUCA entre en gare. La tricoteuse décide de s'asseoir face à une jeune femme absorbée par la lecture d'un livre mince à jaquette rose. En inclinant légèrement la tête, on aperçoit sur la couverture un homme et une femme enlacés, jeunes, beaux, certainement riches. L'héroïne a le buste ployée en arrière, chevelure blonde en cascade, l'homme la domine, casque brun gominé, leurs lèvres sont prêtes à se rejoindre. Cliché démodé qui fait penser à ceux des romans-photos des années 60. Le livre s'intitule *L'amour sans visage*. La jeune femme lève soudain les yeux et lui sourit gentiment avant de reprendre sa lecture.

Terminus du train. Tous les voyageurs sont priés de descendre. L'annonce réveille brutalement la tricoteuse. Depuis combien de temps s'est-elle assoupie ? Sur le siège qui lui fait face, gît, abandonné, le livre à couverture rose. Elle cherche la jeune femme du regard pour l'appeler. Mais elle a disparu.

Au nom de la rose

Pendant son rendez-vous de l'après-midi, Damien Hidalgo n'a cessé de songer à la jeune femme qui a pansé ses plaies avec tant de gentillesse, cette Faustine à la voix si suave, aux gestes si délicats. Tandis qu'il manipulait sans y prêter attention un petit taureau dont le fournisseur lui vantait l'originalité, il sentait encore contre sa peau la caresse furtive de ses doigts fins, leurs visages étaient si proches alors.

Dans un état second, il a commandé trois mille de ces animaux extraordinaires qui ne manqueraient pas de se vendre comme des petits pains. Christelle serait contente de lui. Oui, elle serait contente et fière.

En quittant les bureaux de son fournisseur, il a aperçu la jolie vitrine de l'enseigne *Au nom de la rose* juste en face. Le hasard lui adressait un signe. Il suffisait de se pencher sur les seaux en zinc à hauts cols alignés le long du trottoir pour y cueillir un bouquet.

Il choisit le plus gros, des roses multicolores serrées en rond, la métaphore du printemps parisien, voilà ce qu'il se dit. L'eau s'égoutte de l'emballage de cellophane, auréolant ses mocassins de daim. Il n'a pas fait attention au prix. Christelle tiquera, elle vérifie toujours ses notes de frais, exige des comptes. « Tu es un vrai panier percé, mon pauvre chou ! » Il entend déjà ses remontrances, ses expressions désuètes.

Son bouquet au creux des bras, Damien Hidalgo repart en direction du boulevard de Ménilmontant. Que dira-t-il en le tendant à son infirmière ? Il y a si longtemps qu'il n'a pas offert de fleurs à une femme. *Merci encore mademoiselle d'avoir pris soin de moi, grâce à vous, mon visage ne sera pas grêlé de cicatrices... non, aucun vertige, pas de nausées, le traumatisme crânien n'est plus à redouter, je me sens bien, et même mieux que bien si vous voulez tout savoir... Mes rendez-vous ? Eh bien tout est arrangé, je viens d'acquérir un lot de taureaux miniatures, les touristes qui assistent à la feria de Pentecôte à Nîmes aiment rapporter un souvenir chez eux. Mon fournisseur les importe de Chine, leur peau est veloutée, douce au toucher, un des fabricants a eu l'idée géniale d'ajouter des banderilles amovibles, ça fonctionne sur le même principe que les piques à olives mais le trou reste invisible quand on les enlève, un peu comme si la blessure ne laissait aucune trace...* Damien se surprend à rire

en pleine rue, naturellement il n'évoquera pas les taureaux qui le font vivre, les vrais comme les faux, enfin pas comme ça d'emblée, et même probablement jamais.

Dès qu'elle l'a rejoint dans son bureau après le départ de Faustine, le patron lui a collé la main aux fesses.

— Tu es libre ce soir ?

Muriel se dégage d'un air faussement offusqué.

— D'accord, mais je te rappelle que tu me dois déjà pas mal d'heures de RTT.

— Je t'accorde ton vendredi, ça te va ? dit-il, grand seigneur.

— Ça marche.

— Dans ce cas, je ne te retiens pas. Tu peux aller te mettre en vitrine, ça attirera le client.

Gérard ne croit pas si bien dire. Muriel est à peine installée à la place de Faustine que la sonnerie de la porte retentit. Un homme s'avance vers sa table derrière un bouquet somptueux, sans doute un livreur qui cherche une adresse dans le quartier, ça arrive quelquefois. Impassible, elle attend la requête, ébauche un sourire en guise d'encouragement.

— Faustine ?

La voix de l'homme tremble imperceptiblement.

— Faustine a dû s'absenter, je la remplace. Puis-je prendre un message ?

L'homme tressaille avant de se reprendre.

— Je voulais simplement lui remettre ceci.

Muriel s'empare du bouquet comme s'il s'agissait d'un nouveau-né.

— C'est de la part de qui ?

— Damien Hidalgo.

— Vous n’avez pas de carte ?

— Si, si. J’ai une carte professionnelle.

Tandis qu’il fouille avec fébrilité dans son portefeuille, elle a le temps de le détailler. Silhouette svelte de sportif, visage plutôt agréable, mais couturé de pansements, regard clair, cheveux blonds qui ondulent comme des vaguelettes. Une certaine ressemblance avec le séduisant acteur Simon Baker. Même s’il doit avoir à peu près l’âge de Gérard, elle estime qu’il est trop vieux pour elle. Trop timide en tout cas. Et puis, elle préfère les bruns de toute façon. D’une main gauche un peu tremblante, il écrit quelques mots sur le bristol, le pose sur la table.

— Désolé, je n’ai pas d’enveloppe.

— Je vais vous en trouver une.

Muriel s’empare de la carte qu’elle examine sans vergogne.

— *Ombre et Soleil*. C’est joli comme nom. Et la tête de taureau, ça signifie quoi ? Enfin je veux dire, c’est quoi votre activité ?

Damien se trouble. Que répondre ? Il n’a pas l’habitude qu’on lui pose brutalement ce genre de question.

— Je tiens une boutique de souvenirs en face des arènes de Nîmes.

— Je vois. Vous vendez des taureaux en peluche et autres trucs du genre.

— Si on veut.

Cet homme est au supplice, Muriel mesure le courage dont il a fait preuve pour pousser la porte du supermarché de la mort, son bouquet de roses en main. Il n’y a que Faustine pour tomber sur un type pareil. Quelle cachotière tout de même !

— Je vais mettre vos fleurs dans l’eau, ma collègue les trouvera demain matin en arrivant.

— Merci mademoiselle.

L’homme s’incline légèrement à la manière d’un provincial vieux jeu.

— Je vous en prie monsieur.

Il reste planté là, devant elle, avec la table et le bouquet entre eux, ne

sachant comment prendre congé.

— Vous pourriez me passer l'urne qui est en vitrine, juste derrière vous ? demande-t-elle, prise d'une inspiration subite.

Éberlué, Damien se retourne.

— La rouge foncé, précise Muriel, ça ira très bien avec la couleur de vos roses, vous ne pensez pas ? Une urne cinéraire en guise de vase, je comprends que ça puisse vous sembler choquant, mais c'est tout ce que j'ai en magasin. Rassurez-vous, mon patron ne m'en voudra pas. C'est un adepte du « deux en un », vous savez, comme les shampoings qui font aussi après-shampooing, les perceuses-visseuses, les canapés-lits... vous voyez ce que je veux dire ?

Il hoche la tête en esquissant un sourire, preuve qu'il n'est pas dénué d'humour.

— Et puis, reprend Muriel, les fleurs coupées, toutes pimpantes qu'elles paraissent au début, ce sont déjà un peu des cadavres à leur manière, non ?

Il devrait le prendre mal, mais là, il rit carrément.

— Mais vous, dans votre boutique, vous vendez quoi exactement ? reprend la comptable.

Un prince trop charmant

La dame assise en face d'elle dans le RER avait l'allure d'une vagabonde et semblait fascinée par le roman que lisait Faustine jusqu'au moment où elle s'est endormie, la tête penchée sur le côté, la bouche ouverte, une valise cabossée serrée entre ses bras comme s'il s'agissait de son bien le plus précieux. Elle dormait toujours quand Faustine est sortie du train après avoir abandonné le livre sur la banquette à son intention. La vagabonde le trouvera-t-elle à son réveil ? Faustine l'espère. Naturellement, à moins de le racheter, elle ne connaîtra pas la fin de cette histoire d'amour si mal engagée. Après tout, à quoi bon ? Le *happy end* est de rigueur dans ce genre de romances. C'est bien pourquoi elle s'est mise à en lire depuis la disparition de son fiancé, et aussi parce que certaines scènes lui rappellent leur rencontre et le début si romantique de leur histoire. Elle venait à peine de débarquer à la gare Montparnasse, qu'un prince charmant lui était tombé du ciel, séduisant, et riche. Comment ne pas oublier les trois jours d'escapade sur la Riviera ? Trois jours de folie, les cheveux au vent dans le cabriolet de luxe qu'il avait loué. Grands restaurants, champagne, clubs privés. Ils avaient dansé sur des terrasses dans la tiédeur de la nuit. Au petit matin, dans la suite de leur palace, elle devait se pincer pour y croire. Naturellement, ça lui semblait trop beau pour durer !

Au retour, la dépression avait rattrapé son prince, aggravée par l'alcool et la drogue, un cocktail qui le faisait tenir tout en le détruisant à petit feu. La mère de Jean-Philippe, qui aimait bien Faustine, lui avait expliqué posément les tenants et les aboutissants de sa maladie. Les périodes de repli et d'apathie succédant aux moments d'euphorie pendant lesquels il se jetait dans le monde et dépensait sans compter. Ça n'empêchait pas son fils d'être brillant. Elle l'avait porté à bout de bras pendant ses études. Il avait fini par devenir avocat, sa plus grande fierté de mère. Dans les périodes de stabilité, quand il suivait son traitement à la lettre, il parvenait à travailler normalement jusqu'au moment où ça déraillait. Aucune de ses petites amies précédentes n'avait tenu aussi longtemps que Faustine. Deux ans ! Le jour où Jean-Philippe s'était pendu dans la chambre d'un hôtel minable, ils s'apprêtaient à officialiser leurs fiançailles au Jules Verne, le restaurant de la Tour Eiffel. La veille, il lui avait offert une robe de princesse. Bien sûr, elle avait toujours su que leur histoire risquait de se terminer tragiquement. Jean-Philippe ne s'en cachait

pas, mais jusqu'au bout, elle avait cru pouvoir le sauver.

Depuis ce tragique événement, Faustine a retrouvé sa vie terne et se tient éloignée des hommes. Souffrir du manque comme elle a souffert, elle ne s'en croit plus capable, alors autant se passer d'aimer. Il lui reste son chat, Eliot, un beau mâle tigré qu'elle a recueilli après avoir découvert sa pathétique histoire sur Internet. À l'époque, elle vivait avec un persan nommé Bichon. Mais l'arrivée d'Eliot l'a fait fuir. Les messages de recherche n'ont donné aucun résultat, ni sur les réseaux sociaux, ni dans les halls d'immeuble, ni sur les devantures des commerçants du quartier. Un jour, Bichon reviendra. Faustine en a l'intime conviction. En attendant, il lui reste Eliot et les chats errants du quartier dont elle s'occupe comme elle peut. Elle a tellement besoin de se rendre utile.

À l'intérieur du studio saturé de chaleur, Eliot est suspendu à l'une des cages d'osier qu'elle a accrochées à la tringle de l'unique baie vitrée pour le distraire et lui procurer de l'exercice. Aucun oiseau à l'intérieur, pas même factice, mais le félin s'acharne tout de même à vouloir la démanteler, prenant plaisir à se balancer, à sauter d'une cage à l'autre à la manière d'un singe. Sa maîtresse le saisit, le berce comme un bébé, le couvre de baisers avant de le poser sur le rebord de la fenêtre qu'elle ouvre. Il en profite pour s'échapper. Restée seule devant la baie, seule devant la barre de l'immeuble d'en face qui empêche la lumière d'inonder la pièce, Faustine songe à l'homme qu'elle a soigné dans l'après-midi et très vite chasse l'image.

Chat de gouttière

Pendant la nuit, le souvenir de son infirmière l'a troublé et ce matin-là encore en tentant de se raser autour des coupures. « Essayez de garder les strips le plus longtemps possible, a-t-elle recommandé, ça favorisera la cicatrisation. » Découragé, Damien finit par y renoncer, range le rasoir, examine en riant sa tête d'épouvantail. Christelle va se moquer de lui au retour. Il l'entend d'ici : « Décidément, ça ne te vaut rien les voyages à Paris ». Et c'est vrai que la dernière fois, il s'est fait piquer son portefeuille dans le métro, comme un bleu. Des heures d'attente dans un commissariat. On lui a montré des photos de gamines à la peau mate. De jeunes Roumaines qui agissent en bande dans certaines stations et s'en prennent spécialement aux touristes. Est-ce qu'il les reconnaissait ? Il se rappelait vaguement d'une bousculade. Quant à les reconnaître ! Cette fois, l'issue de sa mésaventure a été plus agréable.

Son téléphone vibre au fond de sa poche. Christelle ! Justement il allait l'appeler.

— Tout va bien ? demande-t-elle de sa voix enjouée. Qu'est-ce que tu as fait hier ?

Damien sourit en songeant à son étrange journée : le cycliste fou, l'infirmière en noir, les roses dans l'urne. Après avoir quitté le magasin de pompes funèbres, complètement sonné par la logorrhée surréaliste de la doublure de Faustine, il est allé se réfugier dans un cinéma où il s'est endormi dès le début d'un film dont il ne se souvient même pas du titre.

— Tout va bien, journée parisienne normale. Et toi, comment ça s'est passé au magasin ?

— Il y a eu un peu de monde hier, mais pas de grosses ventes. Les gens font plus attention, tu sais. En revanche les babioles partent comme des petits pains, les taureaux, les magnets, les boules à neige..., enfin tu vois. N'hésite pas à commander en masse.

Tout en écoutant d'une oreille distraite, Damien a ouvert la fenêtre de sa chambre. Au loin, il voit miroiter le soleil sur le génie doré de la colonne de la Bastille. Lui qui est habitué au soleil implacable, aux grosses chaleurs qui s'abattent sur Nîmes, aux couleurs primaires du

Midi, s'étonne de goûter la légèreté de l'air. Tout lui paraît plus net dans cette lumière grisée qui n'écrase rien et souligne les contours. Le soleil matinal dessine des ombres géométriques sur les toits de zinc. Les cheminées s'alignent dans un garde-à-vous impeccable. Les fenêtres des mansardes sont ouvertes, certaines décorées de pots de fleurs. Jamais il n'aurait cru découvrir un Paris aussi poétique.

— Damien tu m'écoutes ?

Il s'aperçoit que non, son esprit s'est évadé comme ce chat qui se faufile le long d'une gouttière.

— Il fait beau à Paris, tu sais Christelle.

— Je parle boutique et c'est tout ce que tu trouves à répondre.

— Excuse-moi, je suis un peu à côté de mes pompes ce matin.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Il y a une nuance d'inquiétude dans la voix de Christelle.

— J'ai rencontré une femme...

Damien se mord la lèvre, ça lui a échappé. « J'ai été renversé par un vélo et j'ai rencontré une femme qui m'a gentiment soigné... », voilà ce qu'il aurait dû confier à sa sœur et dans cet ordre.

Silence réprobateur au bout de la ligne comme il pouvait s'y attendre.

— Tu rentres toujours ce soir ?

— Pas certain. Plutôt demain.

Il s'enfonce. Elle réplique d'un ton sec :

— Ne tarde pas, toute seule, je ne vais pas m'en sortir. La feria approche, je te le rappelle.

Comme s'il pouvait avoir oublié la feria de la Pentecôte et l'afflux de touristes qu'elle draine.

— À demain sœurette, je t'embrasse.

La culpabilité l'assaille dès qu'il a raccroché. Pauvre Christelle ! Si fragile et exclusive, n'hésitant jamais à souligner ce qu'il lui doit, lui reprochant presque son état de vieille fille. Souvent, il ne peut

s'empêcher de la comparer à ces éternelles fiancées dont les promis ont disparu dans la tourmente de la Grande guerre et qui se sont abîmées dans un deuil sans fin, repliées sur leur famille, les soins aux vieux parents, l'élevage des frères et sœurs plus jeunes, le pouponnage des neveux et nièces, substituts des enfants qu'elles n'auraient jamais. Des vierges fières et dignes, confites dans le chagrin, dont on louait le dévouement. Oui, pauvre Christelle. Il faut qu'il la ménage.

Le Jardin du souvenir

Pour une fois, Muriel est arrivée tôt au travail, impatiente de connaître la réaction de son amie devant le bouquet de roses et de l'interroger sur le donateur. Seulement, le rideau de fer était baissé. Personne pour accueillir le défilé des endeuillés dans le supermarché de la mort ! Or Faustine n'est jamais malade, rarement en retard. À peine le temps de s'inquiéter, la voilà qui appelle.

— Je suis coincée dans le RER en pleine campagne. À cause d'un incident grave de voyageur apparemment.

« Incident grave de voyageur », Muriel sait bien ce que ça signifie.

Quelqu'un s'est jeté ou est tombé sur la voie, tout simplement, ça se produit tellement souvent, que ça en devient presque banal.

— T'inquiète ma biche, je te remplace, mais j'espère que la situation va s'arranger très vite parce qu'une jolie surprise t'attend sur ta table. Je ne t'en dis pas plus. À tout de suite !

De la paume, elle caresse les roses dont le parfum embaume la boutique.

On dirait qu'ils se sont donné le mot, mais Gérard Ducreux se montre lui aussi plus matinal que d'ordinaire. Matinal et d'humeur badine. La preuve, il coiffe Octave d'une mini couronne de fleurs mélangées à 57 euros, premier prix, un produit importé de Chine, Muriel a pointé les factures, et il faut leur reconnaître au moins ça aux Chinois, leurs fleurs ont l'air presque vrai.

— Il est pas beau comme ça l'ancêtre ?

— Voyons monsieur Gérard, si votre père vous voyait ridiculiser votre aïeul, il serait peiné.

Gérard feint la contrition. La couronne est replacée au milieu des autres, plus grandes, plus fournies, plus chères.

— Vous avez raison, mademoiselle Muriel, raille-t-il.

Il s'approche de la table réservée à l'hôtesse d'accueil. Le ton familier

reprend le dessus.

— Tu as échangé tes heures de RTT avec ta collègue ?

Muriel remarque son sourire égrillard. La veille, après le départ de Faustine, il a pris un pied d'enfer avec elle dans la réserve au-dessus de la boutique. Baiser au milieu des ornements de pierres tombales, ce n'est pas franchement son truc à Muriel. Mais lui, ça le titillait depuis un bon bout de temps. Autant faire ça dans le cimetière tant qu'on y est, il y a suffisamment de coins tranquilles. Sur la pelouse du Jardin du souvenir par exemple, là où sont répandues nuitamment les cendres des cadavres dont on ne sait pas comment se débarrasser. Il paraît que des couples le font !

— Faustine est coincée dans le RER. En attendant je la remplace. J'accueille et je vous envoie les clients ensuite, réplique-t-elle en reprenant ses distances.

Gérard comprend qu'il n'a pas le choix. D'un pas ferme, il se dirige vers le bureau directorial, se retourne brusquement.

— Il faudra m'enlever ces fleurs mademoiselle. On n'est pas à la boutique mariage des Galeries Lafayette ici ! Et puis, il faudra me replacer cette urne en vitrine.

Muriel hausse les épaules.

— Va te faire foutre Gégé, marmonne-t-elle entre ses dents.

La matinée s'étire dans le parfum entêtant des roses. Les clients ne se bousculent pas. Il fait si chaud derrière la vitrine qu'il faut maintenir la porte du magasin entrouverte pour créer un courant d'air. Le temps que Muriel, désœuvrée, se fasse une manucure tout en feuilletant le dernier *Grazia*, quinze personnes sont décédées en France. Une par minute, c'est dingue quand on y pense. Justement, elle préfère ne pas y penser, d'autant que Faustine se matérialise enfin, essoufflée d'avoir couru pour rattraper son retard.

Quand on pénètre dans la boutique, on ne voit que lui, symbole éclatant de fraîcheur et de gaieté au milieu du décorum pompeux et sinistre. Un bouquet de roses ! C'était donc ça, la surprise promise par Muriel !

Faustine pense d'abord à Jean-Philippe. Ça lui arrive encore d'oublier qu'il n'est plus là, de plus en plus rarement, mais ça lui arrive. Dans

ses phases euphoriques, il la couvrait de fleurs, pour se faire pardonner les moments sombres, les mots durs, les silences et les disparitions dont sa mémoire ravagée conservait à peine la trace.

Muriel se lève précipitamment pour lui céder la place.

— Tu vas bien ma biche ?

Sans répondre, Faustine se débarrasse de son sac à dos, s'installe comme si de rien n'était, allume son ordinateur. Étonnée, Muriel pose une fesse sur la table, tripote les fleurs mais rien ne vient. Faustine a les yeux rivés sur l'écran. Front buté, lèvres serrées, sa tête de pioche !

— T'as pas l'air de bon poil ce matin, on dirait.

— Marre du RER, de la banlieue, de mon chat qui se bat avec tous ses congénères du quartier. Ce matin, je l'ai retrouvé au fond d'une cave. Rien de grave heureusement, juste quelques griffures. J'ai pu le soigner.

Muriel s'empare de l'enveloppe plantée au cœur du bouquet et l'agite sous les yeux de sa copine, imperturbable.

— Les égratignures de Damien Hidalgo, c'est toi aussi qui les as soignées ?

— C'est mal de lire le courrier des autres.

— Il a écrit la carte sous mes yeux. Et puis tu me connais, j'ai pas pu résister. En tout cas, t'es pas très curieuse ma belle. Tu veux que je te la lise ?

— Inutile, je sais lire !

— Eh ben vas-y ! Qu'est-ce que t'attends ? dit Muriel en lui tendant l'enveloppe.

Faustine s'en saisit avec précaution, comme si elle allait lui brûler les doigts. Sur la carte, elle avise la tête de taureau, ferme les yeux un instant, est tentée de la jeter à la corbeille, mais elle sait que Muriel ne la lâchera pas, alors elle se lance et lit : *Merci de m'avoir porté secours avec tant de délicatesse. J'aimerais vous revoir avant de quitter Paris mercredi. Si vous en avez le temps et l'envie, appelez-moi. Damien.* Suit un numéro de portable.

Il y a ce mot qui la bouleverse : délicatesse. Une qualité rare mais

méprisée, du moins dans sa famille qui n'en a jamais fait preuve au contraire. Faustine n'a pas oublié combien dans l'enfance on se moquait de ses penchants délicats, la traitant de « chochotte », prétendant qu'elle « faisait des manières ». Chez Jean-Philippe aussi, la rudesse l'emportait souvent, le dépassait, laissant place dans ses courtes périodes de normalité à des manifestations de tendresse étouffantes.

— Alors ? fait Muriel impatiente.

10.000 boules à neige

Damien Hidalgo n'a pas quitté sa chambre, pas même pour aller prendre le petit-déjeuner dans la minuscule salle à manger de l'hôtel. Au prétexte de son accident, il a annulé son rendez-vous de la matinée. La commande s'est réglée rapidement par téléphone : 10.000 boules à neige avec la reproduction des arènes de Nîmes en miniature à l'intérieur. En saison, la boutique en écoule plusieurs dizaines par jour. Le souvenir le moins cher, un best-seller. Gosse déjà, ça le fascinait ces flocons magiques qui tombaient quand on retournait la boule, avant de disparaître on ne sait où. Le plus étonnant est que ça marche toujours. En temps normal, il se serait déplacé chez l'importateur pour vérifier la qualité du produit. La dernière fois, le nom de la ville gravé sur le socle était mal orthographié. Peu de clients s'en seraient aperçus. Avec son œil affûté et son souci du détail qui ne passe rien, ne pardonne rien, Christelle l'aurait remarqué tout de suite et il se serait fait gronder. Désormais il s'en moque. Il attend, avec ce sentiment délicieux de faire l'école buissonnière, il attend un appel ou un message de celle qui a pansé ses plaies la veille. Bénis soient sa distraction et le cycliste fou qui ont permis cette rencontre miraculeuse. Son portable est posé sur la table de chevet à portée de main, batterie pleine – il a vérifié. De temps à autre il le touche pour s'assurer de sa présence. Deux fois déjà, la femme de chambre a toqué à la porte. Il attend avec confiance. Si elle l'appelle rapidement, il l'invitera à déjeuner, sinon à dîner. Il a déjà signalé à la réception qu'il souhaitait garder la chambre une nuit supplémentaire. Une seule. S'attarder à Paris serait difficile. Christelle ne comprendrait pas. Il n'a pas d'alibi recevable. Et pourtant, jamais il ne s'est senti aussi libre, aussi heureux. C'est la première fois que ça lui arrive. Quand il cherche à revivre l'émotion de la rencontre, il sent la caresse des mains de Faustine sur son visage, leur douceur, leur délicatesse. Il est content d'avoir écrit ce mot-là sur la carte. Peut-être y sera-t-elle sensible. Sans doute.

— Alors, répète Muriel, tu vas l'appeler ?

Sans cette gênante tête de taureau au regard fixe et aux cornes menaçantes gravée sur la carte de visite de Damien Hidalgo, Faustine aurait déjà cédé à la tentation. Le blessé a réveillé son cœur anesthésié, ses sens aussi. Inutile de se le cacher. Il y avait tant de

douceur dans son regard.

— Je ne sais pas, plutôt lui écrire un mot de remerciement pour le bouquet.

— Lui écrire un mot ! Tu es folle ma chérie. On n'est plus au Moyen-âge !

Muriel s'empare du téléphone de Faustine – un modèle rose pailleté offert par Jean-Philippe et qu'elle garde comme un talisman –, posé sur la table pour le lui tendre.

— Appelle ou texte, merde ! Il doit attendre, se ronger les sangs.

— Ne me brusque pas, j'ai horreur de ça.

— N'oublie pas qu'il quitte Paris demain, le temps presse.

— Muriel, il habite Nîmes !

— Et alors, le TGV, c'est pas fait pour les chiens !

— Pas le courage de m'embarquer dans une histoire à longue distance ! Je suis trop vieille pour ça.

Tout en se défendant, Faustine a lancé Google sur la piste d'*Ombre et Soleil*.

La comptable se lève, fait les cent pas devant la table, prend Octave à témoin de loin.

— Écoute-la qui fait sa chochette ! Trop vieille ! À vingt-neuf ans et des poussières. Qu'est-ce que t'en dis Octave ? Moi je suis certaine que toi, à quatre-vingts balais, tu faisais encore le joli cœur et que Gégé, ce sera pareil, les chiens font pas des chats. Ah ben voilà, tu souris enfin ma biche. Appelle te dis-je !

— Il bosse dans la tauromachie.

— Et alors ! C'est pas une boucherie taurine qu'il tient non plus, c'est une boutique qui vend des petits taureaux en peluche, des arènes en plastique, des castagnettes et des châles à franges, tous ces trucs dont raffolent les touristes.

— Comment tu le sais ?

— Il me l'a dit hier. On a bavardé un peu. J'allais tout de même pas le

traiter comme un vulgaire livreur. Il semblait si désespéré, si déçu de ne pas tomber sur toi.

— Dans sa boutique, on trouve aussi des costumes de torero, et tout ce qui se rapporte à la corrida, je viens de vérifier sur le site. Le spectacle de la corrida, je ne sais pas si tu te rends compte, mais... c'est le summum de la cruauté envers les animaux.

— Peut-être, seulement tu oublies que le taureau, il a ses chances aussi. Y a des toreros qui ont payé de leur vie. Et puis, cette boutique, ça signifie pas forcément qu'il approuve le truc. Faut bien qu'il gagne sa vie Damien Hidalgo. Tiens regarde, nous, par exemple, on bosse dans les pompes funèbres : est-ce que ça veut dire qu'on approuve la mort ?

Faustine hausse les épaules.

— Lâche-moi, j'ai du travail.

— OK, si tu refuses de l'appeler, c'est moi qui vais le faire.

Muriel veut s'emparer de la carte, Faustine la devance.

— Tu as gagné. Je vais l'appeler, mais seulement pour le remercier et lui souhaiter un bon voyage de retour.

Au même instant, un homme déguisé en cowboy pousse la porte d'un geste déterminé.

— Voilà un sacré spécimen de client pour toi, chuchote Muriel, je te laisse. Bonne chance, ma biche.

Monsieur Cent mille volts

Le cowboy s'appelle Bernard Poisson, mais ce n'est pas le nom sous lequel il était connu dans le showbiz. Au cours de sa longue carrière, il a produit des chanteurs à succès, organisé leurs tournées, connu des triomphes et des flops. Certaines de ses vedettes se donnent encore en spectacle, d'autres ont quitté la scène depuis longtemps. Il a été adulé et haï, riche et ruiné, marié et divorcé plusieurs fois. Sa vie est derrière lui. Il n'a que soixante-dix ans mais le crabe accroché à ses poumons ne le lâche pas. Ses médecins ne lui accordent que quelques mois de survie, six tout au plus, à condition qu'il laisse tomber la clope et la bouteille. Un Stetson blanc masque sa calvitie. Sous le jean il porte des santiags. Et pour parachever le tableau, un lien de cuir ferme son col de chemise. Désormais, il vit à Los Angeles (Californie), mais c'est à Paris qu'il veut reposer. Il vient d'acheter une concession à perpétuité au Père-Lachaise, à prix d'or. Pour la payer, il a vendu sa Harley de collection et quelques babioles de l'époque yéyé que les fans s'arrachent encore. Il lui reste juste de quoi s'offrir le mausolée dont il a dessiné les plans. Un sobre monument en marbre blanc à construire de toute urgence. Des relations lui ont recommandé la maison *Ducreux*. Il espère ne pas rater sa sortie. C'est tout. Ah non, dernier détail, dans l'éternité du grand reposoir, il aura pour voisin « Monsieur Cent mille volts », son pote Gilbert Bécaud. Inutile de dire que ça va déménager là-dessous.

La petite qui l'accueille d'un sourire est mignonne, visage avenant. En d'autres temps, avant la déchéance lente et sournoise de son corps, Bernard Poisson aurait tenté sa chance, mais l'envie s'est tirée elle aussi, sans parler de la mécanique du désir, en panne depuis belle lurette.

— Bonjour monsieur, je vous en prie asseyez-vous.

Le vieux producteur ne se le fait pas dire deux fois. La course en taxi l'a épuisé et il est encore sous le choc du décalage horaire.

— Bonjour mademoiselle.

Le souffle lui manque. S'il ne renonce pas à fumer, il sera bientôt sous assistance respiratoire ont prédit ces messieurs de la faculté. Le tube dans le nez, la bouteille d'oxygène qu'on traîne avec soi et le

déambulateur tant qu'on y est, non merci ! Au besoin, il accélérera le processus fatal. Le cocktail est prêt dans son armoire à pharmacie à côté de la bouteille de vodka.

La jeune femme a dû s'apercevoir de son malaise, une lueur de panique s'allume dans son regard. Pourtant, elle doit avoir l'habitude des clients qui défaillent sous son nez, surtout les vieux.

— Ça ne va pas, monsieur ? Vous voulez un verre d'eau, un café ?

— Les deux s'il vous plaît, avec une clope ce serait l'idéal.

Elle sourit.

— Je peux juste vous offrir un petit chocolat avec le café.

— Va pour le petit chocolat avec le café, vous êtes gentille.

Nouveau sourire. La fille se dirige vers le distributeur de boissons chaudes. Au passage il reluque son postérieur moulé dans la jupe noire, apprécie le déhanchement gracieux, preuve que la vieille carcasse déglinguée par les excès et les chimios n'a pas perdu tous ses réflexes. Avec une bonne dose de Viagra, la machinerie pourrait se remettre en route, qui sait ?

Elle revient avec un plateau joliment arrangé, le sert, lui laisse le temps de se désaltérer.

— Que puis-je faire pour vous ?

Sa voix est veloutée, le ton empreint d'une grande douceur. Bernard Poisson cherche un papier dans la poche intérieure de sa veste, s'énerve, le trouve enfin au fond, chiffonné. Il l'étale sur la table, le lisse du plat de la main.

— Je suis l'heureux concessionnaire d'un bout de terrain en face d'ici, et voilà le petit logement que j'aimerais y construire. Je ne vous cache pas que le temps presse, votre prix sera le mien.

La stupéfaction se peint sur le visage de la jeune femme, et pourtant elle a dû en voir d'autres.

— Tout est en règle, rassurez-vous mademoiselle, j'ai le permis de construire. Il me manque juste l'entrepreneur. On m'a dit que la maison *Ducreux* était le grand-couturier du monument funéraire.

La petite retrouve le sourire. Tant mieux si elle est dotée d'un peu

d'humour. Il en faut dans un job pareil.

— C'est vrai, sauf que nous faisons aussi dans le prêt-à-porter. Cependant, pour un projet de cette ampleur, il faudrait que vous rencontriez mon patron Gérard Ducreux. C'est lui qui reçoit les clients haut-de-gamme.

Être traité en VIP comme au bon vieux temps est plutôt flatteur pour l'ego d'un type qui a connu son heure de gloire. Seulement, il n'a pas envie de quitter cette nana en uniforme de veuve qui réussit à rendre la perspective de la mort agréable. Pas envie du tout. Il penche le buste sur la table, pousse son dessin vers le milieu, écarte l'encombrant vase débordant de roses – ma parole, on dirait une urne ! – pour y poser les coudes, tousse un peu, histoire d'impressionner la fille.

— Regardez, c'est un projet tout simple. Un cube de marbre blanc avec une porte de verre. Sur le côté, j'aimerais faire graver la liste des amis disparus que je compte bientôt retrouver. Je l'ai sur moi, attendez, la voilà !

Partagée entre le fou-rire et les larmes, Faustine saisit sans trop y croire le feuillet manuscrit. Dans la liste, elle reconnaît quelques noms célèbres, chanteurs de la génération de ses parents, disparus prématurément, les autres ne lui disent rien du tout. Qu'attend-il d'elle, ce client pas comme les autres ?

— C'est une bonne idée, n'est-ce pas mademoiselle ?

La conseillère opine d'un air grave. Le vieux cowboy décharné lui réclame un sursis avant de passer dans le bureau directorial où il scellera le sort de ses dernières volontés, quelques minutes arrachées à la vie, quelques battements de cœur supplémentaires.

— Un bel hommage, monsieur. Vous avez des amis de qualité.

Cette petite fait preuve d'une rare délicatesse. Il apprécie qu'elle n'ait pas usé du passé.

— N'est-ce pas ?

Il aimerait reprendre la liste, ressusciter le souvenir de chacun, raconter ce qui les liait, il y a tant d'anecdotes. Mais ce n'est pas le jour, ni l'heure, il le sait. En l'appâtant avec un généreux à-valoir, un éditeur lui avait suggéré d'écrire ses mémoires. Le temps a manqué, l'énergie aussi, maintenant il regrette.

La jeune femme si patiente ouvre un tiroir, sort une chemise cartonnée, s'arme d'un Bic, d'une règle.

— Je vais ouvrir un dossier. Il y a un formulaire que nous allons remplir ensemble et j'y joindrai vos documents.

— Dans ce cas, j'ai une dernière pièce à joindre au dossier.

Sa main plonge dans la poche intérieure de la veste dont il exhume une photo en couleur.

— Regardez, c'est moi, avec ma bécane, il y a une dizaine d'années sur la fameuse route 66. J'aimerais que ma tombe reste anonyme mais que cette photo y soit reproduite. Les passants se demanderont qui est cet homme enterré à côté de Bécaud. Jusqu'au bout j'aurai préservé ma part de mystère.

La conseillère saisit délicatement le cliché, l'examine avec intérêt, avant de le poser devant elle sans émettre le moindre commentaire.

— Ça ne me paraît pas impossible. Vous en discuterez avec mon patron. Mais pour commencer, si vous voulez bien me donner vos nom, prénom, date de naissance ?

— Poisson, Bernard, né à Lille, le 27 novembre 1943.

Le patronyme n'a pas ébranlé la petite. Il a envie de l'embrasser comme un grand-père embrasserait sa petite-fille pleine de sollicitude. D'ailleurs à la fin de l'entretien, il lui en demandera la permission et puis il lui parlera d'amour aussi. « *L'amour mademoiselle, le souvenir de ceux qu'on a aimés et qui vous ont aimé, c'est tout ce qui reste à la fin, et c'est déjà pas mal, vous ne croyez pas ?* » Si elle n'y croit pas, au moins fera-t-elle semblant d'approuver, par délicatesse.

Toréador, prends garde...

À force d'espérer un appel qui ne venait pas, Damien a fini par s'assoupir. C'est un air d'opéra qui le réveille en sursaut. Il lui faut quelques secondes pour émerger, reconnaître la chambre et associer les premières notes de l'air le plus célèbre de *Carmen* à son antique Nokia qui danse sur le chevet.

Au moment où il presse la touche verte, le message est prêt dans la tête de Faustine, tel qu'elle l'a résumé à Muriel : *Merci pour les roses et bon vent.*

Collision des *allô*. Surprise simultanée, embarras concomitant. Dès que Damien a reconnu la voix de son interlocutrice, son cœur s'est remis à battre.

— Bonjour, je suis Faustine de la maison *Ducreux*. J'espère que je ne vous dérange pas.

— Pas du tout, je... bonjour Faustine.

Il s'ébroue, s'assied sur le lit.

— J'aurais aimé vous appeler plus tôt, mais un client est arrivé et... c'était long et compliqué.

— Je comprends.

— C'est souvent compliqué, mais là, je... enfin... merci pour les fleurs, il ne fallait pas, je vous assure, bien sûr ça me fait plaisir, seulement...

Comment dit-on « bon vent » en langage diplomatique ?

Dans le vide de la phrase en suspens, Damien se lance, comme un trapéziste, sans filet.

— Si par hasard vous étiez libre aujourd'hui, j'aimerais vous revoir. Vous inviter à déjeuner éventuellement ?

Éventuellement ! Elle rit. Il entend son joli rire franc qui l'amuse à son tour.

— C'est justement l'heure de ma pause, mais je n'ai qu'une heure de

battement vous savez, et le temps que vous arriviez...

Ainsi donc elle accepte sous condition. Paniqué, il se rue dans la salle de bains, examine l'état de ses pansements en se peignant.

— Je peux être là dans un quart d'heure environ. J'espère que vous n'avez pas trop faim ?

Le Nokia coincé entre l'oreille et l'épaule, il enfle sa veste d'une main, ses mocassins, vérifie sa provision de tickets de métro.

— Rendez-vous à la sortie de la station de métro Père-Lachaise devant le kiosque à journaux, propose Faustine. J'achète de quoi pique-niquer et on se posera dans le cimetière, ça ne vous fait pas peur ?

— Pas avec vous non.

— Dans ce cas à tout de suite.

Téléphone toujours vissé à l'oreille, il claque la porte de la chambre sans s'apercevoir qu'il a laissé la clé magnétique à l'intérieur.

— Faustine vous êtes toujours là ?

— Oui Damien. Je suis toujours là.

— Dites-moi comment vous êtes habillée ?

Elle éclate de rire.

— Vous avez déjà oublié à quoi je ressemblais ?

— Non bien sûr, mais je suis myope et...

— Je n'ai pas changé d'uniforme, un chemisier blanc sur une jupe noire. J'aurai un sac rouge sur le dos, vous ne pouvez pas me manquer. Je raccroche cette fois.

Faustine saisit son sac à dos. Voilà, elle voulait juste dire merci et bon vent, et finalement c'est elle qui l'invite à partager son pique-nique. Que lui arrive-t-il ?

Damien quitte l'hôtel en courant. S'il avait imaginé que leur premier repas en tête-à-tête aurait lieu dans un cimetière !

Ils ont fini par se rejoindre. Faustine a aperçu Damien la première. Avant de lui faire signe, elle s'est accordé le temps de l'observer et l'a trouvé plus séduisant que la veille. Une séduction qui ne frappe pas au premier regard mais ne s'évanouit pas au second. Damien est le genre de personne qui gagne à être connue, comme on le dit souvent d'elle. Il a semblé hésiter à lui faire la bise mais a dû y renoncer face au léger mouvement de recul qu'elle n'a pu s'empêcher de marquer. C'est presque un réflexe chez elle. Alors, en guise de compensation, elle lui a pris la main pour traverser le boulevard, qu'elle a abandonnée de l'autre côté, comme effrayée de son audace. Dans le cimetière, il l'a suivie vers son banc favori. Faustine se sentait trop émue pour se lancer dans un échange de banalités, ou de savantes explications concernant le cimetière. Damien n'a pas cherché à meubler ce silence qui les liait bien plus que les mots. Elle lui en est reconnaissante. Il y a déjà une connivence entre eux qui se connaissent à peine. Elle se dit que ça pourrait les mener à une ébauche de relation amoureuse et s'étonne même de le souhaiter, alors que la veille, elle s'en défendait de toutes ses forces.

— Vous avez faim ?

Il hoche la tête en souriant. Elle remarque qu'il s'est rasé. Des micro coupures parsèment ses joues. Quelques pansements se sont décollés. Sa maladresse est si touchante que l'envie lui vient soudain de le serrer dans ses bras, de se blottir contre son grand corps embarrassé. Une envie brutale et surprenante de contact physique qu'elle craignait de ne plus jamais éprouver à l'égard d'un homme.

Damien est soulagé d'avoir retrouvé Faustine parmi la foule qui se pressait autour de la station de métro. Quand il a senti ses doigts saisir les siens, il a eu envie de pleurer comme un gamin. Il aurait préféré garder sa main dans la sienne, une main fine qu'il n'osait serrer, une main palpitante et chaude comme un oiseau qu'il aurait recueilli dans sa paume. Mais l'oiseau s'est envolé sur l'autre rive du boulevard, le laissant désemparé. Faustine marchait vite sans parler. Il avait presque du mal à la suivre. Le silence ne pesait pas entre eux. Ils ont fini par atteindre une sorte de place au milieu du cimetière, entourée de bancs. Elle en a choisi un, mi-ombre, mi-soleil et a exhumé de son sac à dos un torchon soigneusement plié, deux bols de salade de crudités, du pain et des pêches. Damien sait déjà que ce festin ne va pas rassasier son appétit d'homme mais ça lui est égal. Quand elle lui demande s'il a faim, il voudrait répondre qu'il a faim d'elle surtout et

qu'il rêve de la prendre dans ses bras. Mais il y a les bols de salade entre eux, des tronçons de baguette et des pêches disposés sur le torchon en guise de nappe. La mini-fourchette en plastique scotchée sur le couvercle du bol refuse de se décoller. Faustine vient à la rescousse en riant.

— Pardon, je suis maladroit.

— Je m'en étais aperçue.

Il y a une tendresse infinie dans le regard de Faustine.

Les propos qu'ils échangent tout en picorant ne font que renforcer l'attraction que Damien éprouve pour cette jeune femme délicate et pudique. D'eux, ils ne dévoilent presque rien, comme si chacun voulait préserver sa part de mystère, ou craignait de se montrer indiscret. Ils en sont au stade de l'apprivoisement. Surtout ne rien brusquer, garder les corps éloignés pour l'instant, procéder par touches fragmentées, à la manière des peintres impressionnistes. Le motif ne se révélera qu'à la fin. Pour l'instant, on manque de recul et la lumière reste trop vive.

Quand ils ont fini de manger, Faustine propose de marcher un peu. Elle voudrait lui faire découvrir dans les hauteurs la partie la plus ancienne et la plus romantique du Père-Lachaise, avec ses allées sinueuses, ses grand-arbres et ses monuments rongés de mousse. Dans cet endroit à l'écart des sentiers battus par les touristes, certaines stèles en partie effondrées sont envahies de végétation. Des racines partent à l'attaque des fragments de colonnes et des restes de croix. Avec une imagination fertile, on pourrait se croire au milieu des temples d'Angkor.

— Connaissez-vous la signification du mot cimetière ? demande-t-elle au moment où il s'apprêtait à son tour, à l'arrimer à lui pour lui éviter un faux pas.

Surpris, Damien avoue son ignorance.

— D'après un ami qui est conférencier ici, cela veut dire dortoir en grec. J'aime assez l'idée. Pas vous ?

Il approuve, tétanisé, incapable de reprendre la balle au bond, de sortir une seule remarque qui prouverait son intelligence et sa culture. Elle doit le trouver nul, sans intérêt.

— Celui qui dort est censé se réveiller un jour ou l'autre, insiste Faustine. Les cimetières sont fondés sur l'idée de la résurrection. C'est

toujours mon ami qui l'affirme.

Damien se sent mal soudain. Une angoisse l'étreint, identique à celle qu'il ressentait au sortir de ses cauchemars d'enfant quand il se retrouvait seul et perdu au cœur d'une forêt inhospitalière. Des cauchemars qui ont resurgi après la mort brutale de ses parents. Il s'arrête pour prendre appui contre un arbre.

— Ça va ? s'inquiète Faustine. Vous êtes pâle tout d'un coup. J'ai l'impression que vous êtes toujours sous le choc de votre chute. Vous avez vu un médecin ?

— Non, de ce côté-là tout va bien je vous assure, c'est que... je crois simplement que je ne supporte pas les cimetières. J'avais vingt ans quand mes parents se sont tués dans un accident de voiture, je suppose que je ne m'en suis jamais vraiment remis.

— Je suis désolée, dit-elle avec sincérité. Je comprends ce que vous ressentez. Moi aussi j'ai perdu quelqu'un qui m'était cher, quelqu'un qui n'avait pas l'âge de mourir. Nous devons nous marier. Depuis, je cherche à comprendre, à trouver des raisons d'espérer. C'est peut-être ça au fond qui m'attire ici.

Il a envie de répliquer qu'il n'y a rien à espérer, qu'il faut juste continuer la route sans se retourner.

— Pardon Damien, reprend-elle, j'aurais dû vous demander votre avis avant de vous amener dans ce lieu. J'ai manqué de discernement.

Elle sourit un peu tristement. Il voudrait être capable d'imprimer ce sourire, de le graver dans sa mémoire pour l'emporter à Nîmes avec lui.

— Ne croyez pas ça Faustine. Je suis heureux que vous ayez accepté de me revoir. Qu'importe l'endroit.

Il aimerait à nouveau s'emparer de sa main, attirer son corps contre le sien, goûter ses lèvres, respirer ses cheveux, prononcer des mots qu'il n'a pas dits depuis longtemps. Simplement le lieu ne s'y prête pas et il y a le fantôme de ce fiancé entre eux dont elle vient de lui confier l'existence. Sa présence est palpable, menaçante. Il ne se croit pas assez fort pour lutter contre le souvenir d'un amour tragiquement perdu.

— Maintenant que nous sommes là, poursuit-il, j'ai une requête s'il vous reste un peu de temps.

Elle l'encourage d'un regard.

— Vous allez trouver que ça manque d'originalité, mais je rêve de voir la tombe de Jim Morrison. Vous n'étiez sans doute pas née quand j'écoutais ses disques en boucle.

Enfin, il réussit à la faire rire. Elle le prend par la main.

— Allons-y ! Seulement je vous préviens, vous risquez d'être déçu.

La vie en rose

Janine Dekooster les aperçoit de loin, la fille en noir et blanc, l'homme en jean et lin, main dans la main, mais à distance raisonnable l'un de l'autre, comme un couple non pas installé, mais en devenir. Elle le sent, une intuition comme ça. Il est rare qu'elle se trompe Janine quand il s'agit d'amour. Les tourtereaux tentent de se frayer un chemin vers une sépulture inaccessible. Le guide, dont elle suit laborieusement la visite, a prononcé le nom du défunt, Jim machin-chose, un étranger en tout cas, elle n'a pas bien écouté, une célébrité paraît-il. Seulement Janine ne connaît pas grand-monde ici, à part Édith Piaf naturellement. *Quand il me prend dans ses bras... je vois la vie en rose...* Depuis que son groupe s'est arrêté devant la Môme, cet air lui trotte dans la tête. Maintenant qu'elle l'a vue, qu'elle a déposé sa rose sur la dalle plutôt décevante de banalité, elle en a marre. Elle voudrait que cette visite se termine. Il fait chaud, elle sent les auréoles humides grandir sous ses bras. Elle a envie de faire pipi aussi, et la faim lui donne des crampes d'estomac. Le bus a quitté Arras à six heures du matin. Le Père-Lachaise, c'est une idée d'Huguette, sa voisine, veuve comme elle. Janine aurait préféré visiter la butte Montmartre, voir tourner les ailes du Moulin Rouge, mais elle a cédé pour lui faire plaisir, et aussi parce que Huguette l'impressionne avec son autorité et ses connaissances acquises grâce à l'Association culturelle du Troisième âge arrageois dont elle ne manque aucune conférence. La preuve, depuis le début, Huguette pige toutes les blagues du guide, et elle répond correctement à ses devinettes qu'il appelle des quiz. Seulement quand il a dit : « Et maintenant voici celui que vous attendez tous, j'ai nommé le célèbre Hector Jules Oberturchafolsheim », Huguette a affiché l'air supérieur de celle qui connaissait le type au nom à coucher dehors. Janine elle, a flairé la blague illico. Ça lui a fait du bien de rire pour une fois, parce que tous ces trépassés, c'est déprimant à force. L'autre jour, sa fille lui a demandé si elle avait pensé à souscrire une assurance obsèques. Quel culot, tout de même !

Janine a perdu de vue le couple d'amoureux, noyé au milieu des admirateurs du fameux Jim truc-muche qui se bousculent pour voir, on se demande quoi d'ailleurs ? Il n'y a rien à voir à part des photos, des bougies, des cadavres de bouteilles, des graffitis... Les gens sont fous. Le guide raconte la vie mouvementée de l'artiste, sa mort tragique. Janine n'écoute plus. Elle s'est retirée à l'écart, appuyée

contre un arbre, les pieds douloureux dans les souliers neufs qu'elle n'a pas eu le temps de faire, des *Méphisto* pourtant. L'homme Jean et Lin s'approche d'elle, seul, on décèle une panique dans son regard, un affolement dans ses gestes, ses lèvres remuent, il doit prononcer le nom de sa compagne, le répéter tout bas. De près, il a l'air d'un nageur désespéré que la vague va submerger. Si ce n'est pas de l'amour ! Janine pense à cette autre chanson de Piaf, celle des amants séparés par la foule.

— Pardon madame, vous n'auriez pas aperçu une jeune femme avec un sac rouge sur le dos, les cheveux tirés ?

Janine écarte les bras d'un air impuissant.

— Pas depuis cinq minutes. Elle était avec vous. Comment vous avez pu la perdre ?

On dirait qu'il va pleurer vraiment. Ses pansements sur le visage le font ressembler à un enfant.

— Merci madame.

— Ne vous inquiétez pas jeune homme, dès que le groupe se sera éloigné, vous allez la retrouver votre amie.

— Non, je ne crois pas.

Il a un drôle de sourire attristé quand il dit ça, comme si déjà, il s'était résolu au pire. Et c'est vrai qu'elle finit mal la chanson de Piaf. Son homme emporté par la foule, la femme ne l'a jamais retrouvé. Hélas, ce sont des choses qui arrivent, pense Janine.

DEUXIÈME PARTIE

Le « fils Lachaise »

Voilà plus d'un quart de siècle qu'il traîne ses guêtres dans les allées du Père-Lachaise, son bureau comme il dit. Parmi tous les guides accrédités, Lucien Meyer est sans doute celui qui en connaît le mieux la topographie et les mystères. Normal, les nécropoles représentent son fonds de commerce. Dans le milieu, on le surnomme le « fils Lachaise » et ça ne lui déplaît pas. Ses clients les plus fidèles lui donnent du « monsieur Lucien ». Il laisse dire.

Plus jeune, Lucien Meyer rêvait de devenir comédien. Il a même suivi les cours du conservatoire de la rue Blanche. Mais finalement la passion des cimetières l'a emporté sur celle des planches. Son spectacle, il le donne plusieurs fois par semaine, toute l'année, trois ou quatre heures durant, devant un public conquis et jamais lassé. À sa façon, il est célèbre. Il publie des livres, suscite des articles, des interviews à la radio et à la télévision. Aux journalistes qui l'interrogent sur sa fascination pour les nécropoles, il répond qu'elle remonte à l'enfance et qu'il n'y a pas d'explication. Un jour, on lui a demandé où il souhaitait reposer. Il devait avoir dans les trente ans. Bizarrement, il n'y avait jamais réfléchi. « En Alsace, près des miens, je suppose, a-t-il répliqué, en tout cas, certainement pas au Père-Lachaise ! » Jamais il n'admettra publiquement que son addiction est une façon comme une autre d'apprivoiser la grande faucheuse. En attendant son passage, il se débrouille comme il peut avec la vie, solitaire et érudit, rat de bibliothèque, amoureux des bons mots. Une mémoire exceptionnelle mais encombrante qui parfois l'empêche de penser, utile avant tout pour impressionner son auditoire qu'il abreuve de citations, et de versets poétiques.

C'est en regagnant le boulevard de Ménilmontant pour se restaurer à l'issue d'une conférence matinale, qu'il retrouve Faustine parfois, assise sur l'un des bancs du carrefour Casimir Périer – cet illustre méconnu –, dont la statue monumentale domine le cimetière. De la jeune femme, qui appartient comme lui au peuple mystérieux des arpenteurs du Père-Lachaise, Lucien ne connaît que ce qu'elle consent à révéler au fil de leurs rencontres, soit peu de choses en vérité. Pourtant, il lui semble qu'elle apprécie sa présence. Dans le secret de son cœur il l'a surnommée « la fille à la triste figure ». Qu'on ne se méprenne pas, ce célibataire endurci n'est pas amoureux d'elle, rien de

charnel non plus dans cette attirance, juste de la curiosité. Faustine Le Bihan est la première vivante dont il cherche à décrypter l'énigme. Son cas le plus délicat. Une vivante au cœur mort. Le fils Lachaise se sent une âme de secouriste, il aimerait tant relancer ce cœur de femme.

Justement, elle est là, fidèle au poste, encore plus mélancolique que d'habitude lui semble-t-il. Un livre ouvert, posé à l'envers sur ses genoux serrés, elle regarde fixement devant elle sans paraître rien voir, exactement comme le jour où il a enfin osé s'asseoir près d'elle pour la première fois. Le temps était alors aussi orageux qu'il l'est en cette journée caniculaire de juillet. Lucien Meyer s'en souvient comme si c'était la veille.

Déjà, à force de la voir traîner à l'ombre des allées et au pied des croix, elle ne lui était pas tout à fait étrangère. Comme lui, ce devait être une solitaire. En tout cas, il ne l'apercevait jamais en compagnie de qui que ce soit. Sans doute travaillait-elle dans le quartier. Quand ils se croisaient, ils se saluaient en habitués, échangeaient quelques formules de politesse sans oser aller plus loin. Le conférencier se demande encore quelle force irrésistible l'a poussé ce jour-là à la rejoindre. En tout cas, elle n'a pas paru étonnée quand il s'est assis à distance respectable sur le banc. Au contraire. Ils se sont salués comme de vieux amis.

— Je crois qu'il va y avoir de l'orage, a-t-il prédit en guise de préambule.

— Pas avant ce soir je pense, la chaleur n'a pas atteint son paroxysme.

Elle s'exprimait avec un accent léger, alangui sur les a, qui devait provenir d'un vieux fond d'hérédité paysanne poli par quelques années parisiennes.

— Depuis le temps que nous nous croisons, je brûle, mademoiselle, de connaître votre prénom.

Lui, d'habitude si volubile, n'avait pas su ménager sa transition. Sa question était tombée, aussi lourde que la chaleur, alambiquée, grossière. « Je brûle mademoiselle... » Ridicule ! Par bonheur, elle ne s'était pas moquée.

— Ça commence par F, un prénom de cinéma, le début du titre d'un film qui se déroule en été, vous aimez les devinettes n'est-ce pas ?

— Faustine !

Son moteur de recherche l'avait sorti instantanément de la case cinéma de sa mémoire super entraînée.

— Banco ! Laissez-moi deviner le vôtre ?

— Six lettres, L pour la première. Le père de Sacha Guitry le portait, et aussi le frère de Napoléon Bonaparte, sans oublier l'amant de ma mère. Aucun des trois ne repose ici.

— Je donne ma langue au chat, je ne connais pas Sacha Guitry, ni la famille Bonaparte, encore moins l'amant de votre mère.

— Les jeunes ignorent qui est Guitry, c'est dommage. C'était un homme d'esprit, comédien et auteur, un misogyne marié quatre fois !

Craignant sans doute de le voir s'égarer sur des chemins de traverse, Faustine s'était empressée de le remettre sur le chemin de son prénom à lui.

— Mais son père ?

— Il s'appelait Lucien.

— J'aimerais bien suivre une de vos visites un jour.

— Venez un dimanche, à titre gracieux naturellement puisque vous êtes d'ici.

— J'habite loin et le dimanche, j'ai plutôt envie de me promener ailleurs.

— Normal. Je suppose que vous travaillez dans le quartier ?

— Chez *Ducreux & fils*.

— Ah ! Dans ce cas, vous êtes vraiment de la maison.

Il était parvenu à la faire sourire. Un exploit ! Ensuite, il n'avait pas résisté au plaisir d'étaler sa science.

— Le caveau de la famille Ducreux se situe un peu plus loin derrière nous. Vous voyez ces deux chapelles superposées surmontées d'un catafalque qui dominent le cimetière ? C'est là. Dans le genre mégalo, Octave se posait là.

Ça l'avait fait rire sans chasser pour autant la tristesse.

— Vous connaissez tout le monde ici !

— Loin de là, ils sont plus d'un million à reposer dans ce jardin des pleurs.

Au bout d'un moment, elle avait consulté sa fine montre – ce modèle démodé que les marraines offraient pour la communion solennelle – et s'était levée d'un bond.

— Il faut que je retourne au travail, le temps passe si vite avec vous.

Lucien Meyer apprécie toujours qu'on lui fasse ce compliment, surtout au bout de trois heures de visite, quatre parfois quand la qualité de son auditoire s'y prête.

Elle lui avait tendu la main avec simplicité.

— Au revoir... Lucien.

— Au plaisir de bavarder avec vous Faustine.

Le fils Lachaise l'avait regardée s'éloigner en courant dans la grande allée du cimetière. Il ne devait pas être commode le père Ducreux. Donc elle s'appelait Faustine – il n'aurait pourtant pas parié sur ce prénom – et travaillait bien dans le quartier.

Cette première vraie conversation remonte à trois ans. Depuis, ils se sont souvent retrouvés sur « leur » banc. Mais, en dépit de leur amitié, Lucien Meyer ignore toujours ce qui pèse sur la vie de Faustine Le Bihan.

Donc, elle est à sa place habituelle, immobile, le livre toujours posé sur les genoux. Doucement il s'assoit sur le banc surchauffé à distance réglementaire. Leur relation n'induit pas la proximité physique.

— Je crois qu'il va y avoir de l'orage, lance-t-il pour annoncer au moins sa présence qu'elle ne semble pas avoir remarquée.

Faustine lève les yeux vers le ciel plombé. Aucune coquetterie dans le ploiement de sa nuque, pas de mouvement affecté de la main pour rejeter les cheveux en arrière, doigts écartés à la manière d'un peigne. S'il était père, Lucien aimerait que sa fille affiche ce naturel. La sophistication des jeunes filles d'aujourd'hui le rebute, leur phrasé saccadé, leurs minauderies, leur égocentrisme, ce rôle qu'elles surjouent en permanence.

— Vous croyez Lucien ?

— Avant ce soir en tout cas.

Elle lui tend un abricot qu'il accepte volontiers. Il vient de lâcher son troupeau de groupies et la faim se fait sentir. Plus tard, il ira déjeuner seul dans un bistrot du boulevard, fidèle à sa propre habitude. En attendant, il considère l'offrande comme une invitation à poursuivre la conversation.

— Savez-vous ce qu'est un carditaphe, Faustine ?

Au fil de leurs échanges, le conférencier a découvert l'avidité de son amie pour les mots, pour l'histoire. Elle possède ce désir d'apprendre de ceux qui, malgré eux, ont arrêté les études trop tôt et cherchent à combler le manque.

Elle secoue la tête de droite à gauche. Un filet de jus d'abricot coule le long de son menton.

— La tombe du cœur. Les vivants n'ont jamais hésité à décapiter, écarteler, éviscérer leurs morts, sans parler de tous ces Saints dont les doigts, les dents, et autres fragments reposent dans des reliquaires précieux éparpillés aux quatre coins du monde chrétien.

— Mais alors, réplique Faustine d'une voix de petite fille, ils ne pourront jamais ressusciter dans leur intégralité ?

Lucien est ébranlé par la naïveté de la question. L'au-delà est un sujet tabou qu'il évite de soulever de crainte de heurter certaines sensibilités. Lui-même hésite encore à se situer.

— Vous êtes croyant Lucien ?

Miséricorde ! La question devait tomber un jour ou l'autre, il l'a bien cherché.

— Agnostique plutôt. Je ne voudrais pas que ma foi serve uniquement à me rassurer.

— Soyez honnête. Là-dessus, il n'y a pas à tergiverser, c'est oui ou non.

— Et vous ?

Elle sort sa médaille de baptême du creux de son décolleté.

— En Bretagne, on ne plaisante pas avec la religion catholique. J'ai fait ma première communion, ma confirmation, ma communion solennelle et si je me marie un jour, ce sera à l'église.

— Respecter les rites de passage n'implique pas forcément la foi.

— Peut-être, mais croire en Dieu me facilite la tâche. Vous savez Lucien, il y a des clients que ça rassure d'imaginer une vie après la vie. Je ne dois surtout pas les contredire.

— Et vous n'avez jamais douté ?

— Si ! Après le suicide de mon fiancé, j'en ai voulu à Dieu, je L'ai maudit, j'aurais aimé ne plus croire en Lui, mais c'était trop ancré, et j'ai réalisé qu'Il était ma seule raison d'espérer qu'un jour, je retrouverais Jean-Philippe.

Voilà, la fille au triste visage s'est enfin lâchée, avant de se refermer aussitôt comme une huître. Lucien, qui n'attendait pourtant que ce moment, est embarrassé par ce trop-plein de confidences.

— Il n'est pas interdit de penser que vous le retrouverez Faustine, qui sait ? Mais en attendant, je vous souhaite de connaître un nouvel amour, vous êtes si jeune, vous avez la vie devant vous. Ne vous laissez pas emprisonner par les souvenirs.

— Rassurez-vous Lucien, j'ai fait mon deuil et j'ai cru tomber amoureuse une nouvelle fois. Hélas il a disparu sans laisser de traces, à croire que je les fais fuir.

Lucien n'en revient pas.

— D'ailleurs, tout ça est de votre faute ! reprend-elle.

— Je ne comprends pas.

— C'était il y a un mois environ, je venais de le rencontrer, on se promenait dans le cimetière à l'heure de la pause, il voulait rendre hommage à Jim Morrison. Nous étions là tous les deux, recueillis devant la stèle, quand votre groupe a fondu sur nous comme une horde mongole. C'est ainsi que je l'ai perdu et jamais retrouvé.

Lucien se cache le visage dans les mains.

— Je n'arrive pas à y croire, voyons Faustine, de nos jours on ne perd pas les gens comme ça, même au milieu d'une foule, vous aviez

certainement un moyen de le joindre.

— J'ai laissé plusieurs messages sur son portable, auxquels il n'a jamais répondu. Qu'auriez-vous conclu à ma place ?

— Qu'il ne les a jamais reçus.

— Admettons ! Mais lui, il savait où je travaillais. Il aurait pu me retrouver facilement.

— Sauf en cas d'accident et ou d'amnésie.

— Impossible, j'ai appelé son lieu de travail deux jours plus tard. On m'a répondu qu'il me rappellerait. J'attends toujours. Il ne souhaite pas me revoir, c'est aussi simple que ça Lucien, ne cherchez pas plus loin.

— Dans ce cas, n'ayez pas de regret, c'est un idiot.

— L'idiot, c'est moi, celle qui s'emballe pour rien.

— Il n'empêche, vous finirez par rencontrer un type bien.

— Vous êtes gentil Lucien. Bon, il est l'heure d'y retourner.

Il la regarde s'harnacher de son petit sac à dos.

— À partir de la semaine prochaine, je suis en congé, on ne va plus se voir pendant trois semaines, annonce-t-elle.

— Vous allez me manquer mon enfant.

— Vous aussi Lucien.

Plus tard, au restaurant, devant son steak-frites et son ballon de rouge, Lucien Meyer repensera à son circuit des célébrités. Engoncée au milieu des autres, quasi-inaccessible, la tombe de Jim Morrison est un cauchemar, et tous veulent la voir. Pourquoi lui plutôt que Chopin, Balzac ou Molière dont les visiteurs se fichent comme d'une guigne ? La vie est injuste.

Le catalogue de La Redoute

Un peu plus tard, dans l'après-midi de ce jour orageux, Gérard Ducreux sort du petit bureau de Muriel où il l'avait rejointe au prétexte de l'aider à actualiser le site sur lequel les endeuillés branchés et pressés déposent leurs messages de condoléances, achètent leurs fleurs et couronnes sans perdre de temps et où le quidam prévoyant peut aménager sa dernière demeure – mobilier, immobilier, espace vert – sans bouger de son fauteuil. Miracle du virtuel !

Le catalogue des références maison est déjà en ligne, presque aussi épais que celui de *La Redoute*. Bientôt il ne sera même plus nécessaire de se déplacer pour le dernier adieu à un cher défunt. Gérard réfléchit au concept des télé-obsèques. Quelques caméras judicieusement placées permettraient de suivre la cérémonie de son fauteuil et d'intervenir en direct pour exprimer son hommage. Seule la présence du macchabée serait requise, et encore pas toujours.

Raide sur sa chaise, Faustine a le regard rivé sur son ordinateur.

— Vous avez une petite mine mademoiselle Faustine, lui lance-t-il au passage, une toute petite mine. Il est temps que vous preniez vos congés. Partez au soleil, ça vous fera le plus grand bien ! Les Antilles par exemple. Il y a des promotions en ce moment, regardez sur Internet.

Si elle n'était pas aussi inhibée, Faustine le giflerait. Même en promotion, elle n'a pas les moyens de s'offrir un voyage aux Antilles. Gégé devrait le savoir, lui qui ne lui accorde que les augmentations légales sur son salaire minimum. Devant la porte de son bureau directorial, il s'arrête et se retourne vers elle un large sourire aux lèvres.

— J'allais oublier de vous transmettre les hommages du vieux cow-boy que vous avez reçu il y a environ un mois.

— Bernard Poisson ?

— Un nom comme ça. Les travaux de son mausolée avancent bien. Il est ravi. Il prétend qu'il est pressé d'emménager. C'est amusant non ?

— Je ne trouve pas.

Par bonheur, le fils Ducreux n'est pas susceptible. Ça ne le dérange pas qu'on le contredise.

— Il vaudrait mieux que les travaux traînent, reprend Faustine, cela rallongerait ses chances de survie.

Le patron revient vers elle, pose une fesse sur sa table à la manière de Muriel, lui tapote la main.

— Allons mon enfant, ressaisissez-vous. Cet homme souffre, il est pressé d'en finir voilà tout. Pourquoi s'opposer à la volonté de ceux qui souhaitent abrégé leur vie ?

Elle retire brusquement sa main.

— Parce qu'ils mentent. Ils veulent simplement qu'on leur dise qu'on les aime et qu'on a besoin d'eux. Besoin qu'ils vivent.

Sa voix se brouille.

— Monsieur Gérard ! braille Muriel. J'ai un problème avec le site. Vous voulez bien venir voir.

Interloqué, il obéit à contrecœur tel un petit garçon pris en faute et qui déjà se sent injustement accusé, crucifié par le regard de la comptable qui l'enjoint d'un geste de la boucler. Ce soir, il pourra faire tintin sur le batifolage. Ça aussi, elle le lui a signifié en deux mimiques grossières. Tant pis ! Sa liste de contacts ne manque pas de nanas qui ne demandent que ça. Comme les femmes sont compliquées ! Et dire que son dérapage malheureux partait d'une bonne intention.

Faustine relance rageusement son ordinateur. Dehors, on entend un grondement de fin du monde. L'orage prédit par Lucien vient d'éclater. Les rafales de pluie s'abattent contre la vitrine de la boutique comme les vagues contre les digues les jours de grande marée. Pour couronner le tout – il y a des jours comme ça –, le hasard, qui n'est pas neutre quand on y pense, vient de lui balancer la plage paradisiaque en guise de fond d'écran. Une plage des Antilles à tous les coups ! Ses larmes tombent une à une sur le clavier. De vraies larmes, elle qui n'a jamais pleuré, même devant l'indifférence de sa mère, même devant le cercueil de son premier grand amour.

Un vœu pas très catholique

Le bistrot s'appelle *Le Balto*. Damien Hidalgo l'a découvert au hasard d'une livraison dans les faubourgs de Nîmes. Depuis, il s'y rend quelquefois, le soir, certain de ne pas y être reconnu. Là, devant un pastis, il revit en boucle les événements de ce funeste lundi de juin qui a bouleversé sa vie : la femme dont il est en train de tomber amoureux emportée par la foule, la panique qui l'étreint et le paralyse, son retour pitoyable à l'hôtel, le sac bouclé en vitesse, la course vers la gare de Lyon pour ne pas manquer le train du retour. Et toujours les mêmes questions restées sans réponse. Pourquoi a-t-il pris la fuite au lieu de tenter de la retrouver, même s'il savait que ses chances étaient minces ? Pourquoi n'a-t-il pas répondu à ses messages inquiets ? Pourquoi, une fois arrivé à la gare, n'a-t-il pas fait demi-tour pour se précipiter boulevard de Ménilmontant ? Faustine a dû le traiter de gougeât, jeter ses fleurs, les piétiner. Non, il sait peu de choses d'elle, mais une femme aussi douce n'aurait pas agi ainsi.

Dans son verre ne restent que les glaçons qu'il fait s'entrechoquer par jeu. Une fois de plus, il est passé à côté de sa chance, à côté d'un bonheur possible. Si seulement ils étaient allés se promener ailleurs que dans ce maudit cimetière, n'importe où ailleurs, aurait-il eu moins peur du sentiment naissant ? Quand il était lycéen, un professeur qui l'aimait bien avait marqué dans son bulletin : « Craint tellement l'échec qu'il ne tente même pas de réussir ». Sur le moment, la remarque lui avait paru absurde. Il commence seulement à la comprendre.

Depuis que son frère est rentré de Paris il y environ un mois, Christelle se doute bien qu'il va mal. Damien est un taiseux qui répugne à se confier. Elle a tout de suite pensé qu'une femme rencontrée dans la capitale était à l'origine de sa peine. Et puis un appel arrivé à la boutique quelques jours après son retour a confirmé cette intuition. Une femme à la voix jeune et envoutante souhaitait parler à Damien. Le contenu d'un car de touristes venait de se déverser dans le magasin. Elle se souvient avoir répliqué sèchement qu'il était absent avant de demander si elle pouvait transmettre un message. Les touristes, un groupe de Japonais ou de Chinois – comment les reconnaître ? – des

Asiatiques en tout cas, commençaient à cerner le comptoir, pressés de régler leurs achats avant de remonter dans le car, incités par le guide qui les houspillait. Le combiné coince entre l'épaule et l'oreille, Christelle s'est mise à scanner le contenu des paniers. La voix a laissé un prénom puis un numéro de portable avant de s'éteindre dans un silence embarrassé. Du prénom, elle se souvenait : Faustine ; quant au numéro, elle n'avait pas eu le temps de le noter, retenu à moitié seulement. Ensuite... ensuite, dans le feu de l'action elle n'y a plus pensé, voilà. Une part de jalousie entre dans cet oubli, cet acte manqué.

Christelle n'hésite pas à se l'avouer : le divorce de son frère l'a réjouie. En attendant de retrouver un logement, il est revenu vivre dans la maison familiale qu'elle occupait seule depuis le décès de leurs parents. De provisoire, la situation s'ancre dans le définitif. Travailler ensemble et cohabiter, ça n'est pas simple tous les jours, cependant ils y parviennent sans trop de heurts.

Christelle ne s'imagine pas revivre seule. Elle prie pour que son frère ne refasse pas sa vie. Il lui arrive même d'allumer des cierges à l'église pour que ce vœu – tout de même pas très catholique – se réalise. Et voilà qu'une certaine Faustine, une Parisienne, venait remettre en cause ce fragile équilibre, cette douce perspective du vieillir ensemble !

Juste après ce court échange téléphonique, la feria, dans sa frénésie, avait piétiné ses remords sur son passage comme les sabots des vachettes les pavés de la ville. Le calme revenu, Christelle a cessé de s'alarmer au sujet de ce message non délivré. De toute façon, il est trop tard. Son frère ne comprendrait pas cet oubli, lui en voudrait peut-être. D'ailleurs qu'est-ce qu'il fiche Damien ? C'est l'heure du dîner. Il pourrait la prévenir quand il pense rentrer en retard. Il sait bien qu'elle s'inquiète pour un rien.

Christelle éteint le four dans lequel son fameux gratin de blettes risque de brûler. Elle sort une bouteille de rosé du frigo, trace un cœur de l'index sur le verre embué, fait sauter le bouchon et se sert un verre en attendant.

Au *Balto*, Damien commande un autre pastis. Autour de lui, des hommes jouent aux cartes ou aux dominos. Des Harkis probablement. En tout cas des hommes à l'écart comme lui. Il boit sans les regarder.

Son téléphone est posé devant lui, immobile et silencieux, symbole d'un remords qui le ronge. Après un mois de silence, il pense que c'est trop tard pour rappeler Faustine. Elle doit l'avoir chassé de son esprit. Et d'ailleurs que s'est-il passé entre eux ? Rien d'autre que des effleurements de mains, des regards, des battements de cœur. Il tente de se convaincre que c'est mieux ainsi, que d'une certaine façon il l'a échappé belle. Aller plus loin l'aurait contraint tôt ou tard à se dévoiler.

Le Nokia se met à tourner sur le formica de la table. Christelle l'attend pour dîner. Elle doit se demander ce qu'il fait, s'inquiéter. Il n'a pas envie de rentrer. Pas la force d'affronter les regards insidieux de sa sœur, ses silences embarrassés, cette gêne qui s'est installée entre eux. Maintenant que la feria est passée, que la vie a repris son cours normal, il se rend compte qu'ils n'ont rien à partager.

Boucle d'Or

Marianne, la mère de Muriel Delerme, a divorcé quand sa fille avait treize ans. Depuis, son ex-mari a déménagé en province sans laisser d'adresse. Il n'a jamais versé la pension alimentaire, ni cherché à revoir sa fille. Muriel prétend que son père ne lui manque pas. Mais comment savoir ? Par chance, elle n'a pas mal tourné. C'est même une jeune fille très gaie, débordante de vie.

La mère et la fille partagent un deux-pièces dans le 19^{ème} arrondissement. Marianne est esthéticienne, employée chez *Boucle d'Or*, un salon de coiffure à Houilles. Grâce aux pourboires, elle s'en sort et Muriel lui abandonne une partie de son salaire en guise de loyer. Les deux femmes s'entendent bien, mais manquent d'intimité. Chacune sait que la cohabitation ne pourra durer très longtemps. Cela fait déjà plusieurs mois que Muriel cherche un appartement, un peu trop mollement au goût de sa mère. Elle a bien songé à proposer une colocation à sa collègue qui vit en banlieue. Seulement, Faustine a un chat, et Muriel est allergique aux chats, comme aux chiens d'ailleurs.

Marianne a rencontré Faustine Le Bihan plusieurs fois. Elle la trouve gentille, sensible, mais un peu trop réservée à son goût, le contraire de sa fille au fond.

Quand Muriel a demandé à sa mère si elle pouvait inviter son amie à déjeuner ce dimanche-là, histoire de la « faire sortir de sa tanière », Marianne a accepté avec joie. Ensemble, elles ont mis au point un stratagème. « Ça passe ou ça casse », a prédit Muriel. Marianne se montre plus optimiste.

Les trois femmes sont installées dans la pièce principale où Muriel déploie le canapé convertible chaque soir, à moins qu'elle ne découche. Marianne ne se sent pas le droit de s'immiscer dans la vie sentimentale de sa fille. Elles boivent du *Lillet* dans des petits verres gravés comme on n'en trouve plus que dans les vide-greniers et les brocantes.

— Muriel me dit que vos congés vont commencer, lance Marianne. Vous avez des projets ?

— Je n'y ai pas encore réfléchi.

— Vous ne rentrez pas dans votre famille en Bretagne ?

— Je suis brouillée avec ma famille.

— Ah, c'est dommage !

— C'est comme ça !

— Je comprends, ce sont des choses qui arrivent.

— Tu veux une olive, Faustine ? intervient promptement Muriel en lui présentant le ravier.

— Écoutez Faustine, je ne voudrais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, reprend Marianne, mais je sais que votre employeur n'est pas très généreux et que votre budget vacances est sûrement réduit, alors voilà, j'ai une idée à vous proposer.

— Dis toujours maman, Faustine t'écoute même si elle n'en a pas l'air.

— Ma tante possède une grande maison avec un joli jardin dans le Midi. Elle est veuve et l'été, elle loue des chambres à des jeunes qui lui sont recommandés. Comme ça, elle se sent moins seule et ça lui fait un revenu de complément. Ça ne vous coûterait pas plus cher qu'un lit dans une auberge de jeunesse. Vous voulez que je lui demande si elle a de la place ?

Faustine n'a pas l'habitude de l'alcool et le vin sucré lui est vite monté à la tête, anesthésiant ses défenses. Elle flotte dans une béatitude inhabituelle.

— En plus, elle adore les chats, complète Muriel. Elle accueillerait Eliot à bras ouverts.

— Pourquoi pas ! Elle se trouve où cette maison ?

— Pas loin de Nîmes, dans une très belle région.

Faustine éclate de rire, elle se tourne vers Muriel.

— C'est un coup monté ?

Muriel ne dément pas.

— Le hasard fait bien les choses, ma biche. Ne me dis pas que tu n'as pas envie de savoir ce que devient Simon Baker.

— Qui ?

— Ton bel Hidalgo.

— Simon Baker est le héros de la série *Mentalist*, précise Marianne. Un beau blond.

— Plus tout jeune mais hyper craquant, ajoute Muriel en souriant.

Faustine fait tourner son verre entre ses paumes. On dirait qu'elle va céder à l'émotion, mais les vannes tiennent bon.

— J'ai perdu Simon Baker sur la tombe de Jim Morrison. Nous nous tenions par la main pourtant, et la foule nous a séparés.

— Comme dans la chanson de Piaf, remarque Marianne.

— Un homme ne se volatilise pas comme ça, s'étonne Muriel. Pourquoi depuis tout ce temps tu n'as rien dit à ta copine ma biche ?

— Il n'y avait rien à dire. Il n'a pas cherché à reprendre contact ensuite.

— Ce type, je ne l'ai rencontré qu'une seule fois et malgré la tête que tu lui avais faite, je peux t'affirmer que j'ai vu la flamme de l'amour transi briller dans son regard. Et je m'y connais un peu dans ce domaine, crois-moi.

— Possible, mais le lendemain, au bout d'une heure de balade, il a dû se rendre compte qu'il s'était trompé. Inutile d'insister.

— D'accord, t'es pas une fille facile à aimer. N'empêche, pour moi, à moins qu'il soit marié, il y a un mystère là-dessous. Raison de plus pour aller l'éclaircir sur place.

— Et puis, le Gard est une région magnifique, insiste Marianne. Vous êtes assurée d'y trouver le soleil, sans compter que vous rencontrerez du monde. L'ambiance est toujours très gaie chez tante Marguerite. Alors je l'appelle ?

À l'ombre du figuier

La tante Marguerite est une ancienne institutrice – n'allez surtout pas la qualifier de professeur des écoles ! – que ses élèves ont toujours appelée Mademoiselle, même après son mariage sur le tard avec un certain monsieur Boutin, un homme plus âgé qu'elle, auquel elle n'a pas donné d'enfants. La maternité ne lui a pas manqué. Ses élèves ont été ses enfants, et elle les a tous aimés : les gentils comme les méchants, les idiots comme les surdoués, les beaux comme les moches, tous ! Aujourd'hui encore, quand elle croise un ancien dans une rue de Nîmes, son cœur s'émeut, elle le revoit dans son uniforme et elle a envie de le serrer dans ses bras.

Naturellement, elle avait ses chouchous, les plus faibles en général, ceux qui se défendaient mal dans la jungle de la cour et qu'elle s'efforçait de protéger. Certains lui envoient encore des nouvelles de loin en loin, des cartes postales de vacances, des vœux de nouvel an, des faire-part de mariage ou de naissance de leurs enfants. Ça l'amuse d'imaginer qu'elle compte une multitude de petits-enfants putatifs, et sans doute quelques arrière-petits-enfants. Avec une carrière aussi longue que la sienne, c'est probable. D'autres lui écrivent des lettres pour lui dire combien elle les a aidés à grandir, à s'affirmer. Elle conserve les plus touchantes. Quand elle a pris sa retraite, elle a frôlé la dépression. Le jardin et la grande maison que feu son mari lui a laissés ne suffisaient pas à l'occuper. Alors elle héberge des jeunes de passage dans la région, des routards qui, les soirs d'été, grattent leur guitare dans le jardin en buvant des bières au goulot.

Quand Marguerite a vu débarquer de Paris la pensionnaire envoyée par sa nièce avec sa petite valise et le panier dans lequel miaulait son chat, elle a eu envie de la presser contre son cœur elle aussi.

La chambre est vieillotte mais confortable, avec le grand lit qui gémit au moindre mouvement, réchauffé d'une couverture matelassée. Sa logeuse lui a raconté cette tradition du piqué de Nîmes et celle des tissus imprimés qu'on appelle indiennes. La maison est pleine de meubles anciens et d'objets régionaux, empilement de souvenirs. Sa propriétaire pourrait raconter l'histoire de chacun d'eux. Faustine s'y

est instantanément sentie bien. Eliot aussi, qui a fait du jardin son domaine. Drôle de jardin, séparé de la maison par une ruelle. Marguerite y entretient un potager et y fait pousser quelques fleurs à couper. Le soir, quand elle arrose à la fraîche, les herbes aromatiques se mettent à embaumer. C'est le moment que sa pensionnaire préfère.

Faustine a passé les deux premiers jours dans ce jardin, à l'ombre d'un vénérable figuier, trop assommée par la chaleur pour avoir le courage de quitter sa chaise-longue. Elle lit un peu – la bibliothèque de Marguerite regorge de vieux livres que personne n'a ouverts depuis belle lurette –, somnole en s'efforçant de ne penser à rien jusqu'au réveil des cigales. En écoutant leur psalmodie, elle réalise que ce sont là ses premières vraies vacances.

Deux pensionnaires sont arrivés la veille en moto. Un couple d'hommes discrets. Au fond, ça l'arrange de ne pas avoir à partager un territoire qu'Eliot a déjà marqué comme le sien. Marguerite la laisse tranquille. Elle a déposé dans la chambre des brochures touristiques et le dépliant des horaires de bus. Il y a beaucoup à voir. Demain, elle se rendra dans le centre. Il faut au moins qu'elle visite les sites romains, pour avoir quelque chose à raconter au retour.

Ce soir-là, ils dînent à quatre dans la cour. Des petits-farcis végétariens faits maison. Les garçons ont apporté du rosé. Faustine envie la façon dont ils se regardent, l'amour qui passe entre eux. Elle les écoute évoquer leurs voyages, leur liberté de motards. Après la tisane de romarin du jardin, Marguerite s'est assoupie sur sa chaise en caressant Eliot qui ronronne sur ses genoux. Celui qui s'appelle Martin se lève pour envelopper ses épaules du châle affalé. Moment de délicatesse. Les trois jeunes se mettent à chuchoter. Perdue dans un rêve, la vieille dame sourit béatement.

Plus tard, après avoir aidé leur hôtesse à débarrasser la table et à faire la vaisselle, ses invités se sont souhaité une bonne nuit au seuil des chambres. Dans celle de Faustine, il y a une grande armoire à glace qui lui renvoie sa nouvelle image. C'est Marianne qui a insisté pour la relooker avant son départ : coiffure et maquillage dans le salon de Houilles ; nouvelle garde-robe chez H&M sous la supervision de Muriel. Faustine sait bien ce que son amie avait derrière la tête, mais elle s'est laissé faire. Un an après la disparition de Jean-Philippe, Muriel avait déjà tenté une métamorphose avant de l'entraîner, à son corps défendant, dans une soirée pour célibataires, dont elle s'était enfuie, la honte au ventre.

Le sosie de Simon Baker

Dans le centre de Nîmes, la chaleur est écrasante même à l'ombre, mais à l'intérieur du magasin, le système de climatisation fonctionne à plein régime. Christelle a accroché le panneau BOUTIQUE CLIMATISÉE sur la devanture d'*Ombre et Soleil*. Selon elle, c'est un argument commercial comme un autre. Quand les touristes viennent de passer une heure à visiter les arènes en plein soleil ou à déambuler dans la ville, la perspective de trouver un peu de fraîcheur les attire. Ils poussent la porte et forcément se laissent tenter par un souvenir. En dépit du coût d'un système de climatisation, Damien n'a jamais discuté ce point de vue. Il se considère comme l'employé de sa sœur même si, officiellement, il est le gérant en titre de la société. Ainsi en avait décidé leur père. Le fils Hidalgo en veut à ses parents d'avoir tiré leur révérence au fond d'un ravin, cela va faire vingt ans, l'âge qu'il avait à l'époque. Quelques mois plus tôt, leur père avait réglé les détails de sa succession. Christelle a toujours pensé que la voiture n'avait pas raté ce virage par hasard. Damien préfère croire en la thèse de l'accident. De toute façon ils ne sauront jamais. Pourquoi se mettre martel en tête ? Étudiant en biologie, il a dû interrompre son cursus pour s'occuper du magasin avec sa sœur. Pas le choix ! Ils n'avaient pas les moyens d'employer un salarié et ça n'a pas changé. Trop de charges, trop de paperasses. Les affaires roulent comme ça avec le renfort de quelques stagiaires l'été. Damien rêvait de devenir biologiste marin, d'explorer les océans, de plonger dans les grands fonds. Il se retrouve coincé dans sa ville natale à vendre des objets qui ne signifient rien pour lui. Jamais il n'a osé confier à qui que ce soit qu'il détestait la corrida, le sang, les cris, la foule et la poussière des arènes. À Nîmes, les taureaux, on a ça dans le sang. Si ça ne te plaît pas, tu te tires.

Il vérifie l'heure. Dans quelques minutes, un groupe de touristes va envahir le magasin, amené par Manolo, un guide de la mairie en cheville avec Christelle.

Le magasin se situe juste en face des arènes. Impossible de le manquer. Affiches de corrida en vitrine, mannequin revêtu de l'habit de lumière du matador, muleta en lévitation devant une sculpture de

taureau en fil de fer. *Ombre et soleil* annonce la couleur.

Dissimulée par les présentoirs de cartes-postales disposés devant la vitrine sous un auvent, Faustine tente d'observer ce qui se passe à l'intérieur, hésitante, prête à faire demi-tour, à ne pas aller jusqu'au bout de sa résolution matinale. Voilà que déboule un groupe à la suite d'un jeune homme qui agite un fanion. Des touristes en short et casquette, caméra en collier. Ils soufflent et suent. À l'accent on devine qu'ils sont belges.

« Vous avez dix minutes chrono ! » annonce le guide.

Faustine se glisse incognito dans le groupe. La chance est avec elle. Damien se tient derrière le comptoir. Il porte une chemise de gardian et ça lui va bien. Si elle comptait sur une déception pour s'alléger le cœur, c'est raté. Il bat la chamade. Depuis le déjeuner dominical chez Marianne, elle a trouvé des photos de Simon Baker sur Internet, et c'est vrai qu'il y a un air de ressemblance.

Les Belges se sont rués vers les rayons. Les plus rapides ont déjà atteint la caisse, paniers pleins, fiers de leur exploit : être dans les temps, crâner devant le guide qui fume tranquillement sur le trottoir. La technique commerciale semble au point. Faustine se demande si le guide touche sa commission. Elle s'imagine procéder de la même façon avec ses clients : *Vous avez dix minutes pour vous décider sur la taille du cercueil, la couleur du capitonnage, le type de bois, la forme des poignées...* L'idée la fait sourire. Du coin de l'œil elle observe le sosie de Simon Baker qui scanne et encaisse d'un air morne, comme si tout cela ne le concernait pas. Survient un incident entre un stagiaire posté près de la sortie et une dame à tête de Castafiore qui jure être passée à la caisse et avoir perdu son ticket. « Le monsieur doit s'en souvenir ! » prétend-elle en pointant Damien. Le jeune vigile quête le jugement du gérant, qui semble soudain mal à l'aise. Oui, il se souvient, c'est lui qui a oublié de donner le ticket de caisse, il s'excuse. La dame sort la tête haute, son livre sous le bras.

Faustine, qui n'a rien manqué de la scène, se demande pourquoi Damien a laissé partir cette cliente malhonnête. Sans doute pour ne pas provoquer un esclandre. Elle ne voit pas d'autre explication. Saisissant un guide touristique au hasard, elle se dirige vers la caisse. L'angoisse lui noue le ventre. Comment va-t-il réagir ?

Damien saisit l'ouvrage qu'elle lui tend sans broncher, l'air de celui qui n'a pas reconnu celle qui l'a soigné dans un magasin d'articles funéraires et lui a fait découvrir le Père-Lachaise. Certes elle a changé

de coiffure, s'est légèrement maquillée et porte une robe d'été fleurie au lieu de son terne uniforme professionnel, mais tout de même, la transformation n'est pas aussi spectaculaire ! La main tremblante, elle tend le billet de cinquante euros qu'elle vient de retirer au distributeur. Maintenant il la dévisage avec la mine consternée du type qu'une indésirable poursuit de ses assiduités.

— Vous n'auriez pas l'appoint ? dit-il sans masquer tout à fait son agacement.

Voilà, ainsi sont les hommes, égoïstes et cruels. Jamais Faustine n'aurait cru qu'il la dédaignerait à ce point. Une femme sûre d'elle l'aurait remis à sa place d'une remarque cinglante avant de tourner les talons et de sortir en claquant la porte. Pas elle.

— Je suis désolé mademoiselle, mais j'ai été dévalisé, je n'ai plus de monnaie.

Le ton s'est radouci. Il paraît fatigué, à bout. Seulement, ça ne justifie pas une telle attitude à son égard.

— J'ai peut-être l'appoint, annonce-t-elle, presque en s'excusant.

Faustine se débarrasse de son sac à dos, le pose sur le comptoir. Elle a toujours une réserve de monnaie dans la poche intérieure. La fermeture résiste. Elle s'énerve, pressée d'en finir avec cette humiliation maintenant.

— Faustine ?

Elle relève le visage vers lui.

Damien voit perler les larmes au creux des cils. Il avance les doigts pour les recueillir.

— Faustine, c'est bien vous ?

Les doigts s'attardent dans la caresse le long de la joue, descendent jusqu'à la commissure des lèvres.

Elle s'en veut maintenant. Comment a-t-elle pu croire qu'il l'ignorerait ? Il ne l'avait pas reconnue, c'est aussi simple que ça, il voit passer tant de monde, on peut le comprendre.

— Mais oui, c'est moi.

Il y a du rire dans ses larmes.

— S'il vous plaît monsieur, fait une voix derrière eux, vous ne savez pas accélérer, je vais rater l'autocar.

Damien se ressaisit, encaisse le panier du retardataire, lui offre une boule à neige en prime. Le Belge part en s'excusant. Ça les amuse. Le magasin a retrouvé son calme.

— Quelle heureuse surprise ! Vous êtes arrivée quand ?

— Il y a deux jours.

Il la fixe, l'air heureux et embarrassé à la fois.

— Vous avez changé de coiffure, n'est-ce pas ?

— Oui, la mère de ma collègue travaille dans un salon de coiffure. C'est elle qui a insisté. Je ne suis pas certaine d'aimer ma nouvelle tête.

Les doigts effleurent les mèches qui encadrent le visage.

— Ça vous va bien.

— Vraiment ?

— Faustine, vous devez vous demander pourquoi je ne vous ai pas...

Enfin il va parler, enfin elle va connaître les réponses aux questions qu'elle se pose depuis qu'ils se sont perdus de vue sur la dalle de Jim Morrison.

Il n'a pas le temps de finir sa phrase qu'un cabas se plante brutalement entre eux sur le comptoir, rompant une intimité qui venait de se renouer, crevant la bulle qui les isolait du reste du monde.

— C'est moi, mon chou, désolée pour le retard, il y avait un monde fou au marché. J'ai pris de quoi faire une ratatouille pour ce soir.

Ignorant Faustine avec ostentation, la femme passe derrière le comptoir, enserre la nuque de Damien, l'embrasse tendrement sur la joue.

Le message est clair. Faustine l'a compris. Muriel avait donc raison de croire que la seule explication plausible au comportement de Damien était la lâcheté de l'homme marié. La femme au cabas est celle qui a répondu à son appel un mois plus tôt. Elle a reconnu le timbre de la voix, l'accent, la sécheresse du ton à l'égard d'une possible rivale. Les

femmes sentent ces choses-là.

En un éclair elle s'enfuit, abandonnant sur le comptoir le billet de cinquante euros, le guide de Nîmes et ses dernières illusions.

— Faustine attendez ! s'écrie Damien, je vais vous expliquer.

L'a-t-elle seulement entendu ?

Damien ne cherche pas à la rattraper. Avec pour seul repère le sac à dos rouge, il ne la retrouvera jamais dans la foule ! Et puis, il n'a pas envie de jouer les *toros* fonçant tête baissée vers un leurre. Il en veut à Christelle d'avoir interrompu leurs retrouvailles. A-t-elle compris qu'il était tombé amoureux ? Cherche-t-elle à lui gâcher la vie ? Guetter la réponse sur le visage de sa sœur serait vain. Alors, sans un mot, sans un regard, même de reproche, il quitte le magasin, sa prison, la laissant seule face à la prochaine invasion programmée d'un flot de touristes italiens. Hors de la zone climatisée, la chaleur ne l'atteint pas. Plus rien ne l'atteint. Il se laisse porter par la vague touristique, se fiant au seul hasard sans y croire, déjà soumis au sort funeste qui s'acharne à le séparer de la femme dont il est tombé amoureux et qu'il n'a pas oubliée. Plus loin, il profite d'un endroit calme, d'un coin d'ombre pour s'isoler et l'appeler en pressentant qu'elle ne répondra pas. Ce serait de bonne guerre. N'en a-t-il pas fait autant ? Il lui laisse plusieurs messages : « Me croirez-vous Faustine si je vous affirme que Christelle est ma sœur, que nous vivons ensemble, que c'est une longue histoire et que je... ; ne quittez pas Nîmes sans m'appeler, je vous en supplie Faustine... »

Bien sûr elle ne réagit pas. Pas dans l'instant en tout cas. Alors il retourne au *Balto*, s'installe au comptoir et commande un double pastis.

La tarte aux abricots de tante Marguerite

— Qu'est-ce que tu fabriques, ma petite Faustine ?

Marguerite se tient sur le seuil de la chambre où sa pensionnaire empile avec rage les vêtements qu'elle avait pris tant de soin à ranger dans la grande armoire.

— Ma valise !

— Mais, il n'était pas prévu que tu nous quittes si tôt !

— Ne vous inquiétez pas Marguerite, je réglerai le montant total de la pension comme prévu.

— Il ne s'agit pas de ça ma belle. On ne s'en va pas sur un coup de tête, sans raison. Tu as reçu une mauvaise nouvelle ?

— En quelque sorte.

— Pas trop grave j'espère ?

L'ennui avec les vieilles dames comme Marguerite, c'est leur curiosité. Faustine sait qu'elle ne s'en sortira pas sans explication. Elle lâche la jolie jupe longue qu'elle venait d'arracher de son cintre, s'effondre sur le lit en sanglotant. Marguerite s'assied près d'elle, et très doucement, comme on apprivoise un animal méfiant, la prend dans ses bras, se met à la bercer en silence. Faustine s'abandonne au balancement de ces bras réconfortants. Dans sa famille, où le chagrin se vivait en solitaire hors de la vue des autres qu'il gênait, elle n'a jamais rencontré une telle empathie. Blottie dans la chaleur apaisante du giron de Marguerite, elle a trente ans et trois ans à la fois. Le temps semble arrêté et pourtant en bas, la comtoise sonne quatre heures.

— J'ai préparé une tarte avec les abricots que m'a donnés la voisine, chuchote Marguerite en lui caressant les cheveux. On va la goûter dehors avec une bonne tasse de thé. Qu'est-ce que tu en penses ?

Faustine se souvient qu'elle n'a rien avalé depuis le matin.

— Je veux bien.

Elle se laisse conduire dans la cour où Marguerite a déjà tout installé

sous l'abri de la pergola recouverte de canisses. Eliot dort un peu plus loin au milieu d'une tache de soleil.

— Il est heureux ton chat ici. Ce serait dommage de le ramener à Paris tout de suite. Laisse-le profiter encore un peu de la nature.

— C'est vrai qu'il est heureux chez vous. On dirait qu'il a toujours vécu ici, j'en suis presque jalouse.

— Alors tu restes ?

— Je ne crois pas.

— Chagrin d'amour ?

Faustine acquiesce.

— Comment s'appelle-t-il l'affreux qui ose te faire souffrir ?

— Damien.

Marguerite coupe la tarte, en dépose une part généreuse sur l'assiette de sa pensionnaire, verse le thé.

— C'est un beau prénom pourtant. Je me souviens d'un Damien dans ma classe, il y a longtemps. Un gentil garçon. Il faisait partie de mes chouchous parce que les autres se moquaient de lui. La cruauté des enfants est sans limite tu le sais. Je ne comprenais pas ce qui lui valait cette mise à l'écart. Lui-même refusait d'en parler ou de dénoncer ses camarades.

Faustine n'écoute qu'à moitié les propos de sa logeuse. Elle observe avec envie son chat, l'incarnation du bien-être, de l'insouciance.

— Il n'y a pas si longtemps, je l'ai croisé en ville. Il ne m'a pas reconnue. Bien sûr j'ai vieilli, mais j'ai dû lui rappeler qui j'étais pour qu'il se souvienne de moi. Tu n'es vraiment pas physionomiste mon petit Damien, je lui ai dit. Il a rougi.

Faustine pensait être incapable d'avalier une aussi grosse part de tarte. Son téléphone a déjà sonné deux fois puis a bipé. Sous la table, pendant que Marguerite s'épanche à n'en plus finir, elle efface tous les messages sans les écouter ou les lire. Si elle attend, elle n'est pas certaine d'avoir le courage de le faire.

— Votre tarte est un régal Marguerite !

— Alors tu restes ?

— Non, je rentre à Paris demain. Mais si vous voulez bien garder Eliot en pension pour les vacances, je vous le laisse.

— Il ne va pas te manquer ?

— Bien sûr que si, mais je sais que je ne lui manquerai pas. Les chats sont comme ça, égoïstes et infidèles. Il faut l'accepter.

Marguerite approuve, elle a compris.

TROISIÈME PARTIE

Viande froide et bière à volonté

Trois mois ont passé. À l'approche de la Toussaint, le Père-Lachaise s'est couvert de fleurs. Un vrai jardin. Dans les allées on circule mal, et sur l'avenue circulaire, où corbillards, véhicules d'entretien et voitures munies d'une autorisation roulent au pas, il y a parfois des embouteillages.

— Savez-vous Faustine qui était ce fameux père Lachaise dont certains me croient le fils ?

Lucien est, avec Muriel, l'un des rares humains à la dérider depuis son retour de Nîmes. Et même si la température s'est rafraîchie, ils continuent à se retrouver parfois sur leur banc aux alentours de treize heures, quand le temps le permet.

— Non Lucien, mais vous allez me le révéler.

— Eh bien, c'était le prier des Jésuites auxquels ce terrain magnifiquement arboré appartenait. Ils en avaient fait leur villégiature campagnarde jusqu'à leur expulsion par Louis XV. Après la révolution, la propriété est passée entre les mains de la ville qui l'a convertie en cimetière pour les Parisiens. N'oubliez pas qu'à l'époque, c'était encore la campagne par ici. Avant, on enterrait les cadavres à même la terre dans des charniers qui empuantissaient la ville et répandaient leurs miasmes. Naturellement, ce pauvre père Lachaise, qui, en outre, se farcissait les turpitudes de Louis XIV en confession, était loin d'imaginer qu'il passerait à la postérité à cause d'un cimetière.

Ils se sont mis à marcher pour ne pas prendre froid. Passe un cortège funèbre.

— Viande froide et bière à volonté, commente le conférencier.

Faustine se bouche les oreilles.

— Oh, Lucien, comment osez-vous ?

— Vous êtes mon cobaye, ma chère. Et cette fois, de toute évidence, ma blague ne passe pas. Tant pis, je placerais celle du défunt animé.

— Pas mieux, juge-t-elle en grimaçant.

Un vieux couple à l'abri d'un parapluie noir croise leur chemin. Lucien les salue avec respect. Occupés à se quereller, ils ne s'aperçoivent de rien.

— Ces deux-là sont des habitués. Ils viennent nourrir les chats errants chaque jour. Je ne les ai jamais vus sans ce parapluie qu'ils trimbalent au-dessus d'eux en toutes saisons, par tous les temps, comme un escargot sa coquille.

Faustine pense à Eliot que Marguerite a fini par adopter. Mais elle n'est pas triste car depuis son retour, Bichon est revenu prendre sa place. Preuve que tous les chats ne sont pas ingrats et infidèles.

— À mon avis, poursuit Lucien, ils ne se survivront pas l'un à l'autre très longtemps, et je parie même qu'ils se disputeront jusque dans la tombe.

Elle sourit pour lui faire plaisir, car ces derniers temps, elle est plutôt d'humeur sombre. Le fantôme de son fiancé pendu revient hanter ses nuits et dans la journée, c'est le souvenir du bel Hidalgo qui l'obsède.

— Il est l'heure, je dois rentrer au bureau. Avec la Toussaint, les affaires reprennent. On n'a jamais vendu autant de couronnes artificielles, et pourtant elles sont plus chères que les vraies fleurs !

— Les gens en veulent pour leur argent. Il faut que ça dure, que l'investissement soit rentable. Regardez ces chapelles monumentales, cette mégalomanie. Les cimetières ne sont pas faits pour les morts ma chère enfant, mais pour les vivants. Besoin de se rassurer ? Je ne sais pas. C'est le thème de ma méditation du jour. Allez, filez, je ne vous retiens pas.

Il s'incline devant elle et Faustine remarque les racines grises qui commencent à pointer sous la teinture corbeau des cheveux. C'est étrange la propension de certains hommes à prétendre se rajeunir. Lucien Meyer craindrait-il la mort comme tout le monde ?

Celui qui aime Dieu

On pourrait y voir l'intervention du destin matérialisée par le doigt de Dieu se posant sur la tête de Faustine Le Bihan. On pourrait en rire, prétendre qu'il s'agit d'une plaisanterie, mais l'homme qui va entrer en scène pour infléchir le cours de sa vie, s'appelle réellement Théophile Dieu. Un nom importable comme on peut l'imaginer, car outre le patronyme pesant, être prénommé « celui qui aime Dieu » équivalait à une double peine. Autant dire que cet homme entretient une relation ambiguë avec Celui qui règne aux cieux. Durant sa jeunesse, il s'est dit athée. Nier l'existence de Dieu l'autorisait à ne pas L'aimer. Longtemps, il en a voulu à ses parents, non pas tant de leur choix – car au fond, il ne lui déplait pas ce prénom –, mais de l'avoir fait baptiser et éduquer dans la religion catholique. L'enfer, il peut dire qu'il l'a connu dans l'enfance. Les moqueries de ses camarades, et naturellement l'attitude des curés qui le tenaient particulièrement à l'œil. « Quand on s'appelle Dieu, mon fils, il faut avoir un comportement exemplaire ! » Sorti de là, logiquement, il s'est lancé dans des études scientifiques. Théophile rêvait de devenir chirurgien. Au milieu de sa médecine, il a compris qu'en prétendant opérer les corps pour prolonger la vie, il cherchait tout simplement à se prendre pour le Dieu auquel il ne croyait pas et qu'il ne voulait pas être. Du coup, il a tout laissé tomber. Durant la période d'abattement qui a suivi, pour la première fois de sa vie, il a envisagé de changer d'identité. Seulement, par respect pour ses parents, il y a vite renoncé. Dieu il était né, Dieu il resterait. Son patronyme avait au moins un avantage : il attirait un certain type de femmes, de belles femmes en général qui, après l'acte, pouvaient se targuer d'avoir fait l'amour avec Dieu. Mais de là à s'embarquer avec ce dieu pour la vie et à partager ce nom trop lourd ! Plutôt qu'essuyer des refus, Théophile a préféré n'en demander aucune en mariage. Ça ne l'a pas empêché de concevoir une fille, un peu malgré lui. Une fille qui a gardé le nom de sa mère et a engendré à son tour un fils qui porte logiquement le nom de son père.

Théophile Dieu en est à la fin de sa vie. Une belle vie somme toute. Tranquille. Au fil des ans, il s'est même réconcilié avec Dieu. Au point qu'il a hâte de se retrouver face à Lui. Il a beaucoup réfléchi à la mort ces derniers temps, sans angoisse, avec curiosité même, pour ne pas dire gourmandise. Sa décision est prise. Il doit envisager l'organisation de ses obsèques au plus vite. Ses parents sont inhumés au Père-

Lachaise. Lui préfère se faire crématiser, et non pas incinérer comme il l'entend parfois, les cadavres ne sont pas des ordures. On lui trouvera bien une petite place dans le caveau familial.

Il s'est décidé quelques jours après la Toussaint. Son petit-fils était d'accord pour l'accompagner dans un établissement de pompes funèbres. Théophile n'a qu'un rapport distant avec sa fille qui vit quelque part sur la côte nord du Finistère, mais il éprouve de l'affection pour Erwan, un bon garçon. Le jeune homme s'est installé à Paris. Ces derniers temps, il a souvent rendu visite à son grand-père. Théophile n'est pas dupe, mais qu'importe, il en profite. Le jour convenu, il a quand même éprouvé un scrupule.

— Tu n'es pas obligé de me chaperonner, tu sais.

Erwan lui a mis sa canne entre les mains et son chapeau sur la tête.

— Il faut se couvrir grand-père, il fait froid aujourd'hui.

Ils marchent lentement le long du boulevard de Ménilmontant, le vieillard appuyé sur le jeune homme. L'air est humide, ça sent la feuille morte et le cimetière. L'odeur de la putréfaction ne dérange pas Théophile, il a l'habitude. Erwan fronce le nez. Devant les grilles du cimetière, on trouve encore des vendeurs de chrysanthèmes en pots.

— Tu crois qu'ils font des rabais après la Toussaint ?

— On ne plaisante pas avec ces choses-là, grand-père !

— Mais si, justement, mieux vaut en plaisanter. Allons mon garçon, tu ne vas pas continuer à faire cette tête d'enterrement. Après notre petite formalité, on se paiera un bon gueuleton, qu'est-ce que tu en penses ?

— Je ne crois pas que j'aurai faim...

— Voyons, voyons, quand on est jeune on a toujours faim !

Faustine les a vus passer puis s'arrêter longuement devant la vitrine. Elle a souri au jeune homme qui l'observait. Le vieux monsieur contemplait la rangée des urnes. Est-ce grâce à son sourire engageant qu'ils ont fini par pousser la porte ?

D'un geste mille fois répété, elle désigne les chaises placées devant son

bureau. Pendant que le jeune aide le vieux à s'asseoir, elle cherche la phrase d'accueil adéquate.

— En quoi puis-je vous aider ?

— Mon grand-père souhaite prendre quelques renseignements à propos de...

Sa voix s'étrangle. Trop sensible ce garçon, il ne sera d'aucune utilité. La conseillère se tourne vers le vieillard qui a repris son souffle. Ses mains – des mains aux longs doigts agiles, vivants – caressent l'arrondi du chapeau posé sur ses genoux. On voit que c'est un homme soigné, raffiné même, il porte un nœud papillon. Seul défaut apparent : le nez bleui de ceux qui ne rechignent pas devant la bouteille. Il lève les yeux vers elle, sourit. Faustine ressent la chaleur de ce regard, de ce sourire. Elle pourrait s'attacher à lui comme à un grand-père, mais il ne faut pas.

— Je souhaite être crématisé, mais je ne veux pas que mes cendres soient dispersées à tous les vents, vous comprenez mademoiselle. Je veux éviter cette corvée à ma fille et à mon petit-fils ici présent. N'est-ce pas Erwan ?

Le jeune homme baisse la tête.

— Bien sûr monsieur, je comprends très bien.

Faustine ouvre un dossier.

— Pour commencer, si vous le permettez, je vais noter vos coordonnées, nous verrons ensuite les diverses possibilités qui s'offrent à vous.

— Je m'appelle Théophile Dieu. Théophile avec un i. Je tiens à le préciser car il arrive que certaines personnes l'écrivent avec un y.

— Théo-phile ! Qui aime Dieu, fait Faustine avec un large sourire.

— C'est ça ! Vous connaissez la langue grecque mademoiselle ?

Elle lève le Bic.

— Non, mais je sais que Phil-ippe par exemple, ça veut dire : qui aime les chevaux.

— Exactement !

Il se tourne vers Erwan d'un air triomphant.

— Je crois que nous allons faire affaire avec cette demoiselle.

— Je m'appelle Faustine.

— Faustine ! C'est joli, ça vous va bien.

Erwan note que son grand-père est tout émoustillé. Il cherche à comprendre. Cette fille n'est pas jolie, même plutôt banale, mais maquillée, et mieux fagotée, ça pourrait passer. Et puis elle a une belle voix, apaisante, des mains soignées.

— Je peux connaître votre date de naissance ?

— Je suis né le 21 juillet 1926, à deux pas d'ici, rue du Repos. Ça ne s'invente pas n'est-ce pas ?

Théophile rit franchement. Jamais Erwan ne l'a vu aussi gai. La conseillère n'est pas insensible à l'humour du grand-père. Quand elle sourit, on s'aperçoit que les dents du milieu sont légèrement écartées. Cette fille lui rappelle vaguement quelqu'un.

— Et vous habitez ?

— Rue de la Roquette au numéro 2. J'ai passé ma vie dans le quartier et mes restes y reposeront. Je suis certain que vous n'en rencontrez pas beaucoup des clients dans mon genre mademoiselle Faustine.

— Pas beaucoup non. Voilà, j'en ai presque fini avec les formalités. Je suppose que vous êtes retraité monsieur Dieu ?

— Loin de là mademoiselle ! Je suis toujours en activité.

Le stylo reste un instant suspendu au-dessus du formulaire. Soudain, Erwan se souvient. Il sait où il a connu cette fille.

— J'ai un atelier de taxidermie sous mon appartement, rue de la Roquette, dans le passage.

Erwan s'attendait au moins à un sursaut d'étonnement. Mais non, la fille connaît le sens du mot.

— Je note taxidermiste alors ?

— Si vous voulez. Je préfère naturaliste ou même empaillleur, mais taxidermiste est le nom exact de ce métier.

— Moi aussi je préfère naturaliste. C'est moins technique, plus proche de la réalité. On peut dire que vous rendez la vie aux animaux, c'est bien ça, n'est-ce pas monsieur Dieu ?

Il n'y a aucune ironie dans le ton, ni dans la façon dont elle prononce le patronyme du grand-père, exactement comme s'il s'appelait Dupont ou Martin.

— Oui, je m'efforce de leur rendre l'aspect qu'ils avaient dans leur milieu naturel.

— J'aime beaucoup les animaux.

— Vous avez raison, la société des animaux nous apporte moins de déceptions que celle des humains.

Erwan continue d'observer la conseillère avec attention. Maintenant, elle semble se rendre compte qu'elle s'est éloignée de son sujet. D'un tiroir, elle extrait plusieurs brochures.

— Avez-vous une concession familiale au Père-Lachaise monsieur Dieu ?

— Mes parents y sont enterrés, il s'agit d'une concession à perpétuité. J'ai toujours veillé à entretenir scrupuleusement la tombe. On ne sait jamais.

— Dans ce cas, je peux vous proposer ce nouveau service, dit-elle en dépliant la brochure sous leurs yeux. Il s'agit d'un système qui permet de fixer l'urne sur une sépulture existante. Naturellement c'est un peu plus cher que l'urne traditionnelle, mais cela vous évite de louer un emplacement dans le columbarium. Et puis, cela rapproche le défunt de sa famille.

Théophile chausse ses lunettes et lit à haute voix.

— « Urnea, la solution aux problèmes de gain de place dans les cimetières ». Voilà une idée intéressante. Regarde Erwan, on peut empiler les urnes de façon à créer une « colonne du souvenir ». Tu crois que ça plairait à ta mère de reposer sur moi ? Ils disent plus loin que la garantie court sur quatre-vingt-dix-neuf ans.

Erwan détourne le regard. Si le mystère Faustine ne le retenait pas, il

plaquerait ce grand-père qui le fait souffrir à dessein.

— Le volume intérieur est largement dimensionné, commente Théophile, supérieur à quatre litres. Incroyable ! J'étais loin d'imaginer qu'un corps d'adulte réduit en cendres pouvait occuper tant de place finalement.

— Je peux vous offrir un café, un verre d'eau ? propose Faustine.

— Les deux, si c'est possible, répond Erwan.

Elle se lève, souriante. Théophile continue de lire, imperturbable.

— Et ce choix de couleurs ! Regarde petit, qu'est-ce que tu préfères ? Vert céladon, noir satin, gris airain ou brun romain ? Pour ma part...

Erwan ne peut en entendre davantage. Il rejoint Faustine près de la machine à café.

— Merci d'avoir fait diversion, sans vous j'aurais craqué. C'est épouvantable.

— Votre grand-père prendra du café aussi ?

— Je ne sais pas.

Faustine note qu'il retient ses larmes. Elle pose la main sur son avant-bras.

— C'est très dur pour vous je comprends, mais c'est bien que vous soyez là. Votre grand-père a une réaction presque normale, croyez-moi, j'ai l'habitude.

Ensemble ils regardent le café s'écouler goutte à goutte dans le gobelet. Ça prend quelques secondes, une éternité.

Erwan songe à sa mère qu'il n'a pas réussi à rapprocher de Théophile, ce père loin duquel elle a été élevée et qui n'a jamais cherché à la connaître vraiment, par orgueil sans doute. Ou par égoïsme.

Faustine pense à son fiancé, comme souvent, mais cette fois, c'est l'évocation de la gamme chromatique d'*Urnea* qui a ravivé le souvenir. À l'instant d'organiser les funérailles, la mère de Jean-Philippe s'était rappelé que sa fiancée travaillait dans une entreprise de pompes

funèbres. Le fils Ducreux les avait reçus, plus mielleux que jamais. Parce que Faustine était liée au défunt, Gérard avait exceptionnellement accordé un rabais de 20% sur le cercueil, une belle boîte en chêne capitonnée. En imaginant son prince charmant allongé dans son cercueil soldé – un prince qu’aucun baiser ne réveillerait -, Faustine avait été saisie d’un fou rire hystérique que les parents éplorés avaient mis sur le compte d’une émotion trop forte. Ensuite, il avait fallu choisir l’urne – Jean-Philippe répétait à l’envi qu’il voulait être réduit en cendres – et la couleur de l’urne. La mère penchait pour le noir qui rappelait la couleur de la robe d’avocat de son fils. La fiancée trouvait le bordeaux plus gai, oui plus gai, mais elle avait dit moins triste pour justifier son choix. La mère avait cédé. Les cendres du jeune homme mélangées à celles du cercueil (dans quelle proportion ? personne n’avait pu la renseigner à ce sujet, pas même Lucien) avaient été transvasées dans une urne de couleur bordeaux, comme celle dans laquelle Muriel avait choisi de plonger le bouquet de Damien Hidalgo. Il y a des coïncidences troublantes.

Quand Faustine (troublée donc) et Erwan (qui l’est tout autant mais pour d’autres raisons) regagnent la table, leur gobelet brûlant entre les doigts, Théophile est toujours plongé dans les brochures.

— Eh bien mes enfants, vous me laissez soliloquer comme un pauvre vieux gâteux.

Il dit ça sur un ton joyeux, comme s’il était satisfait du succès de son stratagème, le tête-à-tête entre les deux jeunes gens. Comme père, il ne s’est jamais préoccupé du sort de sa fille, mais ce petit-fils tombé du ciel, il a envie qu’il soit heureux.

Faustine pose un verre d’eau devant lui.

— Peut-être voulez-vous réfléchir encore un moment avant de vous décider monsieur Dieu ?

— Inutile, ma décision est prise. J’ai des économies, je peux m’offrir un beau cercueil, une urne confortable et une cérémonie de première classe.

— Dans ce cas, je vais vous accompagner dans le bureau de monsieur Ducreux, mon patron, vous réglerez les détails de vos obsèques avec lui.

— Ah, j’aurais préféré continuer avec vous, soupire Théophile.

— Moi aussi, mais je ne suis pas habilitée à aller plus loin. Si vous

voulez bien me suivre.

Erwan aide son grand-père à se lever.

Faustine les rejoint, elle prend Théophile par le bras, le conduit vers le bureau, frappe à la porte.

— Je vous revois tout à l'heure, souffle-t-elle dans l'oreille du vieil homme.

Gérard Ducreux en personne vient ouvrir. Il affiche un air de circonstance, un air grave, mais pas dramatique. Faustine le soupçonne de s'entraîner devant le miroir de sa salle de bains le matin quand il se rase, ou le soir quand il se brosse les dents. Théophile lui jette un dernier regard contrit. Elle le pousse légèrement comme on le ferait à un parachutiste sur le point de sauter pour la première fois et que le vide terrorise.

Pause-déjeuner au Purgatoire

Le café à l'enseigne *Le Purgatoire* n'a rien de triste ou d'ennuyeux. Avec ses tables en formica rouge vif, son plafond à damier noir et blanc, ses murs décorés de vinyles et d'instruments de musique, il ne colle pas à son nom. Faustine juge le décor « soûlant », comme dirait Muriel. Jamais, elle n'y aurait entraîné Jean-Philippe, ni Damien. Avec le petit-fils du taxidermiste, c'est différent. Disons qu'elle ne se soucie pas de sa réaction. L'endroit a l'avantage de la proximité et les prix restent raisonnables.

Tous deux sont assis, face à face, sous un parasol chauffant de la terrasse couverte. En sortant de chez Ducreux, une fois le contrat signé, Erwan a mis son grand-père dans un taxi. Plus question de gueuleton, le vieil homme était épuisé, il n'aurait pas eu la force de remonter à pied toute la rue de la Roquette jusqu'à la Bastille. C'est lui qui a insisté pour rentrer seul.

— Vous êtes jeunes mes enfants, a-t-il dit à Erwan et à Faustine qui attendaient le taxi avec lui sur le trottoir. Profitez de la vie. Soyez heureux.

Il était près de treize heures. Erwan a proposé à Faustine d'aller déjeuner dans le quartier. Il l'invitait, pour la remercier. Tout s'était merveilleusement bien passé. La corvée était finie. Il sentait son grand-père rassuré. Elle était d'accord. Justement, il y avait une brasserie pas loin. Sa pause déjeuner ne durait qu'une heure.

— Moi aussi, je dois retourner travailler ensuite, a affirmé Erwan en vérifiant l'heure.

— Vous faites quoi dans la vie ?

— Avocat.

— Ah !

Ils marchaient le long du boulevard. Faustine s'est arrêtée brusquement, a mis la main sur le plexus comme quelqu'un qui cherche à reprendre son souffle. Avocat comme son prince ! Les coïncidences troublantes, ça commençait à bien faire. Si ça continuait, elle allait finir par craquer !

— Ça va ?

— Oui, oui, pardon, c'est juste que... rien, aucune importance.

Faustine s'est plongée dans le menu. Les lignes s'embrouillent sous ses yeux. Jamais, elle n'aurait dû accepter cette invitation.

— Je vais prendre le plat du jour, décide Erwan, avec un verre de vin rouge, j'en ai besoin. Et vous ?

— Vous allez être déçu, j'évite l'alcool et je suis végétarienne.

Il grimace.

— Dommage !

Le garçon est déjà au garde-à-vous devant leur table. Il tapote du crayon sur son carnet tout en vérifiant l'état des autres tables alentour.

— Pour moi ce sera une salade végétarienne avec un coca light.

— Il y a peut-être des traces de viande dans le coca, la taquine Erwan, dès que le serveur s'est éloigné.

— Ça m'étonnerait.

— Tout de même, je serais incapable de me passer de viande. Ça vous est venu comment cette lubie ?

— Ce n'est pas une lubie. J'aime les animaux, je ne supporte pas qu'on les fasse souffrir en vue de les manger, sans parler des animaux de laboratoire qu'on torture et de tous ceux qui sont les victimes d'êtres cruels ou simplement négligents.

Erwan s'émeut, dans son emballement elle est devenue presque jolie, émouvante.

— Vous me rappelez quelqu'un, une camarade de collège, elle s'appelait Régine. Régine Le Bihan, je me souviens parfaitement d'elle. Elle recueillait toutes sortes d'animaux qu'elle amenait en classe, des oiseaux tombés du nid, des chatons sauvés de la noyade, des souris aussi, rescapées de pièges. Les filles poussaient les hauts cris. Les garçons se moquaient d'elle. Moi, je la trouvais extraordinaire.

Tandis qu'il parle sans la quitter des yeux, il la voit pâlir et se mettre à trembler imperceptiblement. L'arrivée du serveur avec les consommations lui permet de se ressaisir. Mais il sait que son intuition

est confirmée et qu'elle va capituler. Il lève son verre.

— À toi Faustine, et à ce qu'il reste de Régine en toi. Pourquoi as-tu changé de prénom ? Régine, ça t'allait bien aussi.

Elle boit longuement le coca à la paille, en soutenant le regard de son ancien camarade. Elle sait qu'il est inutile de le contredire. Elle n'en a même pas envie. Cela fait trop longtemps qu'elle feint. Le moment est sans doute venu de faire tomber le masque. Drôle de journée décidément.

— C'était le prénom de ma marraine. Je n'aimais ni la marraine, ni le prénom. Quand j'ai coupé les ponts avec ma famille, j'en ai profité pour changer d'identité. Aussi simple que ça. Maintenant tu vas me demander pourquoi j'ai choisi Faustine.

Il opine.

— À cause d'un film qui repassait à la télé à ce moment-là, *Faustine et le bel été*. Tu connais ? Non ! C'est l'histoire d'une très jeune fille qui rêve sa vie en observant celle des autres et en voulant y pénétrer. Inconsciemment j'ai dû m'identifier à elle. Mais à l'époque, j'ai simplement trouvé le prénom joli, romantique. Le genre de prénom que j'aurais aimé porter tu vois. Au collège, toutes les filles avaient des prénoms de ce genre. Le mien me paraissait tellement vieillot.

— Bon alors je continue à t'appeler Faustine si tu préfères.

— Je préfère.

— Mais, moi, tu ne m'as pas reconnu ? J'ai tellement changé ?

— Non, tu es toujours aussi beau gosse. Seulement, j'ai tiré un trait sur le passé.

— Je peux comprendre. Raconte-moi seulement ce que tu as fait après le collège et je ne t'embêterai plus avec ça. Promis !

— Un CAP de secrétariat, et dès que je l'ai décroché, je suis partie de chez moi. De toute façon, il n'y avait pas de boulot dans le coin. J'ai travaillé à Brest pendant quelques années et puis mon entreprise a fait faillite, alors je suis rentrée. Je me demandais vraiment ce que j'allais faire de ma vie. J'ai traîné pendant quelques jours, c'était l'été, les touristes arrivaient, ça aussi ça me faisait flipper... Avec mes parents on ne partait jamais en vacances puisqu'on vivait sur un lieu de vacances. Je me suis rendu compte que je ne m'étais jamais éloignée

de plus de quatre-vingts kilomètres de chez nous. Débile !

On apporte leurs plats. Erwan considère l'entrecôte saignante d'un œil nouveau, il hésite à l'attaquer avec son appétit habituel.

— Ne t'inquiète pas pour moi, le rassure Faustine, je ne fais pas de prosélytisme. Tu peux manger sans mauvaise conscience.

— Merci, tu es vraiment une fille sympa. Je regrette de ne pas m'en être aperçu plus tôt.

Elle fait tourner une feuille de salade au bout de sa fourchette.

— Il te fallait les plus belles. Et tu n'avais aucun effort à faire, elles étaient toutes folles de toi.

Erwan se rengorge à la manière de ces paons qu'elle observait se pavanant sur les pelouses du parc de Bagatelle où elle allait se promener avec Jean-Philippe à la belle saison.

— Si je m'attendais à ce qu'on se retrouve à Paris ! Le monde est petit, non ?

— Paris est une ville qui rapproche et qui éloigne, c'est selon.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Faustine fait tourner son verre vide entre ses doigts.

— Rien ! Tu as raison, le monde est petit. Impossible de rester incognito, même à Paris.

Le sang de l'entrecôte se répand sur l'assiette d'Erwan, tandis qu'il en coupe les morceaux. Elle détourne le regard, incapable d'en supporter la vue.

— C'est l'histoire de ton frère qui t'a finalement poussée à te barrer ? dit-il la bouche pleine.

Faustine pâlit, hésite à répondre comme chaque fois que l'on évoque son enfance, sa famille. Une famille modeste, où les fins de mois étaient difficiles, les distractions rares, les livres absents, le désir de se cultiver mal vu. Une famille aux idées étriquées, imprégnées d'un catholicisme rigide chez sa mère et imbibées d'alcoolisme latent chez son père et son frère. Faustine s'était toujours sentie étrangère à son milieu et en éprouvait de la honte en même temps. Un jour, elle devait avoir une dizaine d'années, *La vie est un long fleuve tranquille* était

passé à la télé. À partir de là, elle s'était plu à croire qu'elle avait été échangée à la naissance comme dans le film. Dans sa classe, il y avait cette fille : Marie-Alix, qui lui paraissait si raffinée, si bien élevée, qui vivait dans une belle maison et partait aux sports d'hiver pendant les vacances de Noël. La Régine d'alors rêvait d'échanger sa vie contre la sienne.

Erwan la dévisage avec curiosité. Il attend la réponse à sa question à propos de son frère.

— Non. Je me suis décidée bien avant... cette triste histoire. Un jour, avec sa bande ils ont foncé sur la plage à marée basse à bord d'un 4X4 volé avant de s'échouer pitoyablement dans la vase où ils se sont fait choper par les flics. Ça a été le déclic. J'ai compris qu'il valait mieux que je prenne le large si je ne voulais pas m'enliser dans la médiocrité familiale.

— Et tu es montée à bord du TGV en direction de Paris.

— Sans billet de retour.

— Ta famille ne te manque pas ?

— Je n'ai pas envie d'en parler Erwan, et d'ailleurs, je compte sur toi pour ne pas me dénoncer là-bas.

— Tu peux compter sur mon silence. Parole d'avocat !

Faustine saisit la perche qu'il lui tend avec vanité.

— Avocat c'est bien, c'est un beau métier. Tu es spécialisé dans quoi ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Elle le fixe, un peu surprise.

— Affaires, pénal, public... ?

— Ah oui, affaires bien sûr, c'est ce qui rapporte le plus, mais toi, les pompes funèbres, comment tu as atterri là ?

— Un peu par hasard, en me promenant dans le quartier. Je passais devant la boutique et j'ai vu l'offre d'emploi placardée sur la vitrine. J'ai été embauchée sur le champ.

— Et tu n'as jamais eu envie de... changer pour un truc plus gai ?

— Pour faire quoi ? J'exerce un métier nécessaire auquel j'ai été formée, on y rencontre des gens intéressants comme ton grand-père par exemple et puis je fais un peu partie de la famille Ducreux maintenant. Le père m'apprécie je crois, et le fils n'est pas méchant.

Ils en sont au café. La conversation languit.

— Tu te souviens de Jean-Michel Rio ? demande soudain Erwan.

— Oui, c'est le premier garçon qui m'a embrassée sur la bouche, dit Faustine en riant. Derrière le garage à vélos. Pourquoi tu me demandes ça ?

— Parce qu'il vient de mourir. Cancer foudroyant. C'est le premier de notre classe qui disparaît. Ça m'a fait un choc tout de même. Je me suis dit qu'il fallait profiter à fond de la vie. Et tu sais le pire ? Une semaine plus tard, *Copains d'avant* m'a envoyé un message pour me demander si je le connaissais et m'inviter à me connecter à lui. Me connecter à un mort, c'est dingue non ?

Faustine accuse le coup vaillamment. Jean-Michel Rio, elle l'avait presque oublié et tout est revenu soudain, sa manière brutale d'embrasser en lui emprisonnant la nuque dans sa large paume, sa bouche plaquée contre la sienne, l'avidité de sa langue. De ce premier baiser et de ceux qui ont suivi, elle garde un goût plutôt amer. Cela ne l'avait pas empêchée de souffrir quand il l'avait laissée tomber.

Parce qu'elle ne sait pas quoi répondre, et que le décès de son premier amoureux – auquel elle n'avait jamais repensé – c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase des mauvais souvenirs, elle opte pour la fuite.

— Il faut que je retourne travailler. Après le déjeuner, c'est moi qui ouvre la boutique.

Erwan demande l'addition.

— J'aimerais qu'on se revoie. Tu crois que c'est possible ?

Faustine hésite.

— La déontologie me l'interdit.

— Ce qui signifie ?

— Que je ne suis pas censée fréquenter les clients en dehors du travail.

— Le client c'est grand-père, pas moi !

— Bien plaidé maître !

Sa détermination vacille, Erwan le sent.

— On pourrait aller faire un tour à la campagne un dimanche.

— Je ne sais pas. Peut-être.

— Ça veut dire non !

Faustine consulte sa montre, se lève précipitamment.

— Je dois vraiment me sauver. Je suis en retard. Merci pour le déjeuner Erwan. Ça m'a fait plaisir de te revoir.

— À moi aussi, et j'espère que tu décideras d'accepter ma proposition.

Elle arbore un sourire contrit.

— Qui sait ?

— Je t'appelle en tout cas.

Il la regarde se diriger vers la sortie en louvoyant entre les tables. Son cul lui plaît, et sa résistance. Faustine ou Régine, qu'importe le prénom, la fille manque à son tableau de chasse.

Parce que la vie est déjà assez chère

Le test est positif. Muriel l'a refait pour être sûre. Elle est enceinte. Enceinte de son boss. Conséquence probable de leurs récents ébats dans la réserve, et c'est ce qui la chiffonne, plutôt que l'idée de cette grossesse inattendue. Ce soir-là, Gérard Ducreux avait voulu goûter au confort d'un cercueil en bois précieux capitonné de satin rose entreposé là – une commande spéciale. Naturellement elle s'y était opposée. Il y a des limites à l'indécence. Cet enfant n'a pas été conçu dans un cercueil, sinon, elle ne l'aurait pas gardé. Partagée entre le bonheur et l'angoisse, Muriel serre le test dans son poing. Comment son amant va-t-il réagir ? S'il refuse d'endosser sa paternité, tant pis, elle n'avortera pas. Muriel adore les enfants, les bébés surtout. Avec l'aide de sa mère, elle s'en sortira. Après tout, cette dernière s'est bien débrouillée pour l'élever seule quand son père les a plaquées toutes les deux.

C'est vendredi, la boutique va bientôt fermer. Dès que Faustine aura quitté les lieux, Muriel ira annoncer la nouvelle au futur papa. Et justement, la voilà qui entre dans son cagibi, avec son éternel sac rouge sur le dos, prête à partir, l'air plus gai que d'habitude.

— J'ai une nouvelle qui va te faire plaisir, annonce Faustine.

— Moi aussi !

Leurs rires se rejoignent.

— Qui commence ?

— Toi ! s'écrie Muriel.

— Alors voilà... ce week-end, je sors de ma tanière.

Muriel voudrait sauter au cou de son amie, mais elle se retient.

— Je suis super contente ma biche ! Et... tu vas où ?

— À la campagne.

— C'est vague, commente Muriel en faisant la moue.

— Erwan n'a pas précisé. On roulera au hasard je crois.

— Erwan ? C'est pas un prénom breton, ça ?

— Si, élude Faustine. À ton tour maintenant ?

— Mon tour de quoi ?

— Ta nouvelle ?

Muriel hésite à se confier. Finalement, elle n'est pas certaine que sa grossesse réjouisse son amie, et elle craint de gâcher son escapade. Ce serait dommage. Pour une fois que Faustine s'offre du bon temps.

— Aucune importance. Ça peut attendre lundi. File et amuse-toi bien. Tu me raconteras, promis ?

— Promis !

Elles s'embrassent. Muriel est déçue. Faustine n'a pas insisté pour savoir ce qu'elle avait à lui dire. À croire que le bonheur rend aveugle.

Quand Muriel se décide enfin à aller le retrouver dans son bureau, le futur père est plongé dans la dernière livraison de *Pompes Funèbres Magazine* où il a fait passer une annonce publicitaire en quadrichromie pour la nouvelle gamme de monuments en marbre de la maison. C'est « le Vieux » qui a pondue le nom de chaque modèle : Helios, Amalthée, Athena, Thomisto... Pour une fois, son fils était d'accord. Le grec fait vendre. Les futurs défunts peuvent s'imaginer voguant sous un ciel d'azur au large de la mer Égée pour finalement s'échouer sur la plage d'une île paradisiaque où ils reposeront pour l'éternité. Les Égyptiens envisageaient la mort comme un passage en barque d'une rive à l'autre, alors pourquoi pas les Grecs ? Dans la boîte à idées de son cerveau, Gérard Ducreux dépose les mots : Égypte, pharaons, hiéroglyphes...

La comptable pose une fesse sur le rebord de la table en verre. Imperturbable, il poursuit sa lecture.

— Je ne vous ai pas entendu frapper mademoiselle Muriel !

— M'étonne pas, je suis entrée sans frapper.

— Quel bon vent vous amène ?

En quatrième de couverture, juste sous ses yeux, s'étale le slogan d'un concurrent spécialiste des obsèques *low cost* : « Parce que la vie est déjà assez chère ». De mauvais goût, mais bien trouvé, juge Muriel. Si

elle n'était pas en cloque (enfin juste au début), elle pourrait en rire.

Elle lui arrache le magazine des mains.

— Ce qui m'amène ? Le vent de ta paternité, mon petit Gégé. Pardon de te l'annoncer sans ménagement, mais je suis enceinte de tes œuvres.

Sa pâleur soudaine est telle qu'elle se demande s'il ne va pas tomber dans les pommes.

— La faute à tes préservatifs au rabais, certainement, ironise-t-elle pour contrer toute tentative de déni.

Gérard a l'air sonné, mais il se reprend vite.

— Tu m'avais juré que tu prenais la pilule !

— Ben oui, mais il suffit d'un oubli.

L'ombre du doute lui fait froncer les sourcils.

— Tu en es certaine, tu as vu un médecin ?

— Sûre et certaine !

Va-t-il exiger une preuve, un certificat médical ? Le géniteur, malgré lui, cache un moment sa perplexité derrière les paumes de ses grandes mains baladeuses - le temps de digérer la tuile -, se frotte les yeux, histoire de vérifier qu'il ne rêve pas..., affiche le sourire mi-figue mi-raisin qu'il réserve à ses meilleurs clients.

— Bon, je suppose qu'il faut fêter ça. C'est le vieux qui va être content, un héritier ! Depuis le temps qu'il me tanne avec sa descendance.

— Et si c'est une fille ? s'inquiète la future maman.

— Montre voir !

Gérard pose la main sur son ventre plat.

— Un fils, je te dis ma puce, ce sera un fils et on l'appellera Octave, en hommage à l'ancêtre. J'alerte le vieux. Tu peux déjà sortir la bouteille de champ' qui est dans le frigo de la kitchenette.

Abasourdie, Muriel s'aperçoit qu'elle pleure. Elle ne s'attendait pas à ce que ça se passe aussi facilement. Son Gégé n'a pas douté une seule

seconde de sa paternité. Comme quoi, la vie réserve toujours des surprises. Il a l'air tellement ému, qu'on croirait qu'il va se mettre à chialer lui aussi. Plus question d'attendre lundi pour annoncer la bonne nouvelle à Faustine. Et déjà, elle espère que ce sera une fille, parce qu'un garçon prénommé Octave, non vraiment, c'est juste impossible. En même temps, si c'est un fils, elle a plus de chance qu'il l'épouse. C'est ce que Muriel croit en ouvrant la porte du frigo.

La petite mort

Au réveil, Faustine ne reconnaît pas instantanément la chambre de l'hôtel où Erwan et elle ont échoué la veille. Une auberge de campagne, charmante mais modeste. Jean-Philippe l'avait habituée à mieux. Aussitôt, elle s'en est voulu. Sa mère n'aurait pas manqué de fustiger ses « goûts de luxe ». Allongé à ses côtés, Erwan dort d'un sommeil pesant. De légers ronflements sortent de sa bouche ouverte. Elle s'habille sans bruit, quitte la chambre étroite. En bas, la patronne savoure un café en lisant le journal. Elle lui demande si elle a bien dormi. Faustine répond que oui, merci.

Dehors, les lampadaires sont encore allumés. Le tour du village est vite fait : la place du marché, le monument aux morts, l'église, quelques ruelles au milieu de nulle part. Un semblant de jour pointe au ras de la campagne, trait de lumière rosée qui gagne peu à peu sur l'obscurité. Faustine se pose sur une souche à l'orée d'un champ, se ramasse sur elle-même pour offrir moins de prise à l'humidité qui monte du sol. Elle ne sait pas combien de temps elle va rester là à jouir du spectacle, le lever du soleil, l'inéluctable victoire de la lumière sur l'ombre. Cette nuit, sa première nuit avec Erwan n'a rien réglé. Deux ans qu'elle n'avait pas fait l'amour, qu'aucun homme ne l'avait touchée à l'exception de Damien, et encore, c'était si léger, si furtif ; elle préfère ne plus y penser. Depuis la disparition de Jean-Philippe, elle ne s'est jamais demandé si ça lui manquait : l'intimité des corps, le plaisir. Parfois, il lui arrive de se caresser. Depuis qu'elle a lu dans un magazine féminin que 68 % des femmes s'adonnaient à la masturbation, elle se sent moins coupable.

La veille, elle a laissé tomber ses dernières défenses à l'issue du dîner quand Erwan lui a confié que son ex-petite amie l'avait largué parce qu'elle ne supportait pas son chien.

— Tu as un chien ?

— Un labrador noir. Il vient d'un refuge de la SPA. Son maître était décédé et sa fille n'en voulait pas.

— Ça arrive souvent hélas. Comment il s'appelle ?

— Charlie.

Erwan devait à Charlie sa nuit d'amour avec Faustine. Nuit banale sur le lit grinçant d'une chambre minuscule aux cloisons minces, au cours de laquelle elle a redécouvert la sensation de sa peau sous les doigts d'un homme, l'intensité du plaisir ensuite menant à cet abandon final qu'on appelle parfois la petite mort – Muriel aurait jugé qu'Erwan était un « bon coup » – mais Faustine n'est pas amoureuse, tout simplement. Et puis, il y a entre eux ce passé commun qui l'encombre. Dans son regard narquois, elle a surpris le reflet de Régine, la collégienne empruntée et fade qui ne retenait l'attention de personne. Il n'est pas impossible que tout à l'heure, elle y décèle la satisfaction de l'homme qui a accroché à son tableau de chasse un dernier trophée.

Quand le jour est tout à fait levé, Faustine décide de regagner l'hôtel. Dans l'étroite salle de restaurant qui jouxte le bar, les tables sont déjà dressées pour le petit-déjeuner. La camionnette de la boulangerie vient de livrer les croissants. Malgré tout, elle est reconnaissante à Erwan de lui offrir ça, cette diversion dans sa routine, les nappes à damier rouge et blanc, l'odeur du café, le goût des croissants.

C'est en prenant le petit-déjeuner avec lui plus tard, qu'elle reçoit un texto laconique de Muriel lui apprenant une nouvelle dont elle ignore si elle doit s'en réjouir ou s'en désoler. Ensuite, ils rendent les clés de la chambre bien avant l'heure limite et rentrent à Paris, sans s'arrêter en chemin pour visiter les églises remarquables ou les châteaux signalés par le panneau Monument historique. Erwan est si fier de sa Ferrari. Il fonce sur les petites routes. La pluie s'est mise à tomber.

Faustine songe que si la belle voiture rouge s'encastrait dans un platane, ça lui serait égal au fond pourvu qu'elle meure sur le coup.

Tout le portrait d'Octave

À y regarder de plus près, le vieux Maurice Ducreux n'est pas sans ressembler à Octave, son ancêtre figé dans le marbre. Même port altier, même profil élégant. Il ne lui manque que la barbiche à la Napoléon III. Quant à la moustache, on dirait que le patriarche s'est amusé à la reproduire, mais en modèle réduit cependant. Toujours tiré à quatre épingles, il ne sort jamais sans couvre-chef, ni canne à pommeau. Au fond, il a plutôt l'air d'un homme du XIX^{ème} siècle égaré dans le XXI^{ème}, que d'un septuagénaire d'aujourd'hui. Et pourtant, il ne paraît pas son âge.

Le patriarche a peu d'estime pour son fils unique qui mène une vie de patachon et dont il réproouve les méthodes de gestion. Qu'il ait engrossé la comptable ne l'étonne pas. Attention ! Il n'a rien contre la petite Muriel, au contraire. Il pense que c'est une fille honnête qui s'est laissé séduire sans arrières pensées. Elle vaut sûrement mieux que les autres conquêtes de cet imbécile de Gérard. Et puis elle est de la maison. Elle fait déjà presque partie de la famille. En cet enfant à naître, en cet héritier inattendu, Maurice a fondé tous ses espoirs. C'est pourquoi, une fois mis au courant, il s'est empressé de prendre rendez-vous chez son notaire. D'ici là, il faut qu'il rencontre la comptable en tête-à-tête, afin de lui poser quelques questions.

Quand elle distingue la silhouette démodée du « Vieux » sur le trottoir, Faustine devine qu'il ne s'agit pas d'une visite ordinaire. En arrivant au magasin, une heure plus tôt, elle a trouvé une bouteille de champagne vide dans la poubelle de la kitchenette et dans l'évier, deux verres qu'elle a lavés. Sur sa table, Muriel avait laissé un dessin : un profil de femme au ventre rond, une flèche indiquant *œuvre de Gégé*, un visage affichant un énorme sourire sous une bulle : *il est fou de joie*. Que Gérard soit le père ne surprend pas vraiment Faustine. Cette révélation ne fait que confirmer ses soupçons. Seule sa réaction lui semble plus inattendue. Ce qui n'augure rien de bon.

Le *Figaro* sous le coude et la rosette de la Légion d'honneur à la boutonnière, Maurice Ducreux fait son entrée dans son fief sans

accorder le moindre regard à l'ancêtre. En revanche, il adresse un sourire aimable à la conseillère funéraire, une autre bonne petite qui aurait été mieux en rapport avec l'âge de son fils. Mais on ne peut pas faire boire un âne qui n'a pas soif. Lui-même n'a-t-il pas épousé une femme de vingt ans sa cadette et qui pourtant a eu le mauvais goût de s'éteindre avant lui !

— Bonjour mademoiselle Faustine, comment vous portez-vous ce matin ?

— Très bien monsieur Maurice. Merci. Et vous ?

— Tant mieux, tant mieux ! Quant à moi, je vais comme un homme de mon âge, réplique-t-il d'un air fataliste en se frottant les mains, un tic qui fascine Faustine. Le regard du vieil homme tombe sur le dessin qu'elle n'a pas eu la présence d'esprit d'escamoter.

— Je présume que vous êtes au courant pour votre collègue.

Gênée elle opine, incapable de faire autrement.

— C'est plutôt une nouvelle réjouissante, non ?

— Oui monsieur Maurice.

— Bien, bien. Mon fils n'est pas arrivé, je présume ?

— Pas encore.

— Votre collègue non plus ?

C'est plus un constat de regret qu'une question.

— Elle ne devrait pas tarder.

— Bon, très bien, je comprends. En attendant c'est vous qui avez la charge de la boutique.

Comme d'habitude ! a-t-elle envie de répliquer, mais elle s'abstient.

Le patriarche se tourne vers la vitrine, contemple la rangée d'urnes, les couronnes de fleurs artificielles, les angelots de plâtre, les pleureuses en pierre reconstituée et finalement la statue du Christ en marbre blanc étiquetée à 4980 euros. Pour la première fois, il se demande si ce n'est pas un héritage trop lourd à porter tout ça. Son attention revient vers la conseillère.

— Cela fait cinq ans que vous êtes employée chez nous, n'est-ce pas ?

Elle opine.

— Et... vous êtes heureuse ici ? Je veux dire, satisfaite de votre travail ?

Faustine sent monter l'angoisse. C'est la première fois que l'un de ses patrons s'inquiète de son sort. Quelle intention cet intérêt soudain peut-il masquer ?

— J'ai le sentiment d'accomplir une tâche nécessaire, et j'apprécie les contacts humains.

Impossible de savoir s'il s'agit de la réponse qu'il attendait.

— Bien sûr... et pour le salaire, ça va, vous vous en sortez ?

— Je n'ai pas eu d'augmentation autre que légale, ni de promotion depuis cinq ans, répond-elle honnêtement, sans l'ombre d'une revendication dans la voix.

Un étonnement sincère se lit sur le visage de Maurice Ducreux.

— Ah, je l'ignorais, mon fils ne me tient pas au courant de ces questions. Je ne me penche jamais sur les comptes. Je devrais. Eh bien, je vais lui en toucher un mot car il me semble mademoiselle que vous méritez d'être récompensée à votre juste valeur.

Émue, Faustine baisse les yeux. Personne ne l'a jamais complimentée ainsi, ni ses parents, ni ses professeurs, ni ses précédents employeurs.

— Merci, monsieur.

— De rien. Je vous promets de m'en occuper. En attendant, je vous laisse travailler. Dites à votre collègue que je repasserai plus tard. À bientôt, mademoiselle.

— Bonne journée, monsieur Maurice.

Il y a des jours qui valent la peine d'être vécus, pense Faustine, même si elle ne se fait aucune illusion quant à une éventuelle augmentation ou promotion. Parfois les mots suffisent. La simple expression de la reconnaissance.

Dix minutes plus tard, la porte s'ouvre joyeusement sur Muriel. Octave se voit affublé de son bonnet et de son écharpe.

— Salut ma biche, t'as passé un bon week-end ?

L'arche de Théophile

Pendant ce temps, Théophile Dieu travaille dans son atelier du Passage, rue de la Roquette. Il fait si sombre qu'il a allumé la suspension industrielle qui éclaire sa longue table. À présent, il distingue mieux la ménagerie qui l'entoure. Une arche de Noé dans laquelle sont embarqués des chiens, quelques fauves et beaucoup d'oiseaux. Le taxidermiste est un spécialiste des oiseaux, mais toutes les espèces l'intéressent et il ne compte plus les spécimens qui sont passés entre ses doigts habiles, des plus courants aux plus incongrus. En ce moment, il travaille à reconstituer une collection privée malmenée par un incendie. L'objet qui l'occupe est une chouette effraie, oiseau de nuit mal aimé et maltraité s'il en est, dont le hululement vous renvoie fatalement à votre condition de mortel. Perchée sur un support en bois tourné, elle le fixe de ses nouveaux yeux de verre tout juste posés. Théophile s'est attaché à cette chouette aux ailes brûlées qu'il vient de restaurer. Il la caresse du bout des doigts. Il n'a pas envie qu'elle le quitte pour aller prendre la poussière sur quelque étagère ou étouffer sous la cloche d'un diaporama. Chaque séparation d'avec un de ses pensionnaires est vécue comme un arrachement, une petite mort.

Tintement de clochette. Erwan se propulse dans l'atelier. Il est en tenue de travail, une combinaison grise siglée du nom d'un célèbre fabricant d'ascenseurs.

— Bonjour grand-père, je ne te dérange pas ?

— Tu ne me déranges jamais mon garçon, tu le sais bien.

Théophile ne ment pas. Il apprécie sincèrement les visites de son petit-fils – comme tous les gens au bout de la vie dont les proches disparaissent les uns après les autres, il n'en reçoit pas tant –, tout en sachant qu'elles sont intéressées.

Sous le regard intimidant de la chouette, le jeune homme s'approche de l'établi, pose un baiser rapide sur la joue parcheminée du grand-père.

— On dirait qu'elle va s'envoler !

— C'est le plus beau compliment que tu puisses me faire mon garçon.

— Comment l’as-tu appelé cet oiseau aux grands yeux ?

— Mademoiselle Effraie, à ne pas confondre avec sa cousine la chevêche qui est beaucoup plus petite qu’elle. Comme tu peux le constater...

— Et Charlie, il est toujours là, l’interrompt Erwan ?

— Charlie ?

— Tu sais bien, le labrador noir qui s’était fait renverser par une voiture.

— Ah oui ! On peut dire qu’il m’a donné un mal de chien, celui-là. Eh bien, il est retourné vivre chez sa maîtresse.

— Tu parles de tes protégés comme s’ils étaient toujours vivants.

— D’une certaine façon ils le sont. Je leur rends un instant de vie, l’infime laps de temps dans lequel ils resteront figés à jamais.

— Tu es un magicien, grand-père.

— Un magicien qui n’a pas trouvé le truc pour faire jaillir les billets de son chapeau. Il te faut combien cette fois ?

Erwan se fige.

— Je ne suis pas venu pour ça. Enfin, pas seulement pour ça.

— Ça a le mérite d’être honnête. Mon portefeuille est dans la poche de mon manteau. Tu y trouveras un billet de cinquante euros. C’est tout ce que je peux t’offrir cette semaine. Les temps sont durs tu sais, avec les charges qui augmentent.

— Je sais grand-père, c’est déjà très généreux de ta part. J’apprécie.

— Mais dis-moi, tu touches toujours un salaire ?

— Oui, le salaire minimum, seulement j’ai des frais en ce moment. Je viens d’emmener la petite des pompes funèbres en week-end. Il fallait que je la traite.

— Ah les femmes !

Théophile traîne la vieille culpabilité de l’homme qui ne s’est jamais soucié du bien-être matériel de sa fille. D’une certaine façon il se

rachète en la personne de son petit-fils, en proportion de ses maigres moyens.

— Bon, faut que je m'arrache, je suis entre deux rendez-vous là. Je viens de délivrer un type coincé dans l'ascenseur d'un vieil immeuble pas loin d'ici et on m'attend dans une tour du 15^{ème}.

— Va mon petit, et sois gentil avec la jeune Faustine. Pas d'entourloupe hein ? C'est une femme délicate.

— T'inquiète, grand-père. Je la traite avec des gants de velours pour cacher mes mains graisseuses.

Erwan est déjà à la porte, il jette un dernier regard à l'atelier.

— Qu'est-ce que ça va devenir tout ça quand... ?

— Quand j'aurai rendu mon dernier souffle ! Je ne sais pas. J'y réfléchis.

— À bientôt grand-père. Porte-toi bien.

La porte claque. Théophile protège la chouette de ses mains en chape. Au moindre courant d'air elle pourrait s'envoler. Erwan a raison. Il faut qu'il rencontre un notaire. Sa collection personnelle a une valeur inestimable. Plusieurs amateurs ont déjà proposé de la racheter. Jusque-là, il leur a opposé un refus catégorique.

Quand Eros rencontre Thanatos

Les bébés viennent au monde, les vivants disparaissent, et au final il y a toujours plus d'habitants sur terre. Mais de tout ça, Bernard Poisson se fiche éperdument. Il est né, il a vécu – plutôt bien –, il va mourir incessamment sous peu sans descendance avérée. Et pour l'instant, seul le préoccupe l'achèvement de son tombeau. En graissant quelques pattes, il a réussi à accélérer les travaux. Un exploit quand on songe à l'étroitesse des allées du Père-Lachaise qui interdit l'accès aux engins de terrassement et complique l'acheminement des matériaux. Dans son cas, des plaques de marbre de plusieurs tonnes. Ne restent que les finitions : la gravure et l'aménagement des abords. Désormais, il peut songer à son départ en toute sérénité. Il était temps. Ses forces déclinent. Mais il lui reste assez d'énergie pour procéder à l'inauguration de sa dernière demeure. Parmi ses invités : le chef de chantier, son oncologue, quelques rares amis du showbiz qui lui sont restés fidèles et enfin, la petite hôtesse de chez *Ducreux*. Tous boiront un verre à sa santé, il n'a pas été difficile de mettre les gardiens du cimetière dans le coup. À force de le voir venir inspecter le chantier, il s'en est fait des amis. Et le plus âgé d'entre eux prétend même qu'il se souvient de lui du temps de sa splendeur, quand il s'appelait David Mercury et faisait avec sa bande les beaux soirs du Palace.

Faustine lui a demandé si son ami Lucien, l'un des guides officiels du cimetière, pouvait l'accompagner. « Avec joie, a-t-il répondu, plus on est de fous, plus on rit. »

Au crépuscule, la nécropole retrouve sa dimension macabre. Accrochée au bras de Lucien, Faustine ne peut s'empêcher de frissonner. Combien de fantômes, d'âmes errantes, d'esprits maléfiques hantent-ils ces lieux ? L'image des milliers de cadavres en putréfaction sous les mausolées, les chapelles, les monuments extravagants, ou les simples dalles, surgit à la faveur de la nuit. Débarrassés des vivants, les morts règnent enfin sur leur royaume. Soudain, un battement d'aile, un frôlement, Faustine effrayée pousse un cri.

— Ne craignez rien, la rassure Lucien. Ce n'est qu'une chauve-souris. Avec les chouettes, elles sont les gardiennes nocturnes des cimetières. C'est pourquoi elles sont très présentes dans le bestiaire funéraire.

— Vous croyez que c'est la raison pour laquelle on ne les aime pas ?

J'ai lu que jadis les paysans clouaient des chouettes aux portes des granges.

— C'est vrai, la chouette-effraie était, il n'y a encore pas si longtemps, considérée comme un oiseau funèbre, le messenger de la mort. Mieux valait qu'elle n'élise pas domicile chez vous.

— Brrr, je regrette presque d'avoir accepté cette invitation. Vous ne trouvez pas ça malsain d'organiser une fête pour inaugurer son monument funéraire ?

— Je suppose que c'est une autre façon de conjurer la mort. Les exemples de ce genre abondent. Sarah Bernhardt s'était fait faire un cercueil qu'elle gardait ouvert dans son salon et dans lequel elle aimait s'installer devant ses amis.

— J'avoue mon ignorance, Lucien. Qui était Sarah Bernhardt ?

— Mais voyons mon enfant, c'était la plus grande tragédienne de tous les temps. Et en 1900, à l'âge de cinquante-six ans, elle a même joué le rôle d'un jeune homme : l'Aiglon dans une pièce d'Edmond Rostand, que vous ne devez pas plus connaître. À la suite d'une blessure, on avait dû lui amputer la jambe. Jambe qui fut gardée dans un bocal de formol. Contrairement à la légende, la belle Sarah n'a jamais porté de jambe de bois. Ce qui me rappelle l'histoire d'une autre amputée enterrée ici, illustre inconnue pour sa part, qui a fait déposer sa cuisse dans le caveau familial quelques semaines avant de l'y rejoindre. J'ai découvert cette anecdote en fouillant dans le registre du cimetière.

— Taisez-vous Lucien, vous me plombez le moral.

— Pardonnez-moi, je ne peux pas m'empêcher de raconter mes histoires, et je reconnais volontiers que de nuit, certaines d'entre elles prennent une autre dimension. Mais je me tais, nous approchons, et j'aperçois des lueurs.

L'ancien producteur a planté et allumé des flambeaux tout autour de son cube de marbre. L'intérieur est également éclairé à la bougie. Comme on ne peut s'y tenir qu'à trois ou quatre, les invités se regroupent dans l'allée après la visite. Bernard Poisson sert le vin. Faustine se retrouve avec un verre en main.

— Un château Margaux 1937, l'année de naissance de mon patient, lui glisse à l'oreille un homme dans la cinquantaine.

— Je bois peu et je ne m'y connais pas en œnologie.

— Vous aurez rarement l'occasion de savourer un tel vin dans votre vie, mademoiselle. Non seulement le Margaux est l'un des meilleurs crus des vins du Médoc, mais il s'agit d'un millésime exceptionnel.

— Ah !

L'aparté n'a pas échappé au héros de la fête.

— Méfiez-vous du professeur Berger mon enfant, c'est l'un des plus grands dragueurs des Hôpitaux de Paris. L'un des meilleurs oncologues aussi, même s'il n'a pas réussi à me sauver la vie, juste à la prolonger de quelques mois.

— Allons mon cher ami, vous nous enterrez tous.

— Aucun problème professeur, la place ne manque pas sous mon nid. Et d'ailleurs qu'en pensez-vous miss *Ducreux* ? Je suis très satisfait des services de votre maison.

Miss *Ducreux* ! Faustine sourit. C'est la première fois qu'on la surnomme ainsi.

— C'est beau et sobre.

— Le contraire de toi alors mon vieux, s'exclame un gros homme qui fume le cigare à l'écart.

Bernard Poisson éclate de rire avant d'être pris d'une quinte de toux sous l'œil attentif de son médecin. En dépit de l'étrangeté des circonstances et du cynisme des propos, Faustine sent un bien-être artificiel l'envahir, effet du vin qu'elle a bu sans s'en apercevoir.

— Portons un toast à la santé de Fernando, le chef de chantier qui a fait des miracles.

Les verres se lèvent. Embarrassé, le Portugais s'incline.

— Et moi, reprend l'homme au cigare, je propose qu'on boive à la santé de mon ami Bernard, alias David si vous préférez, à qui quelques-uns de ceux qui reposent ici doivent leur carrière.

— À vous tous mes amis ! Merci d'être là pour m'entourer. Il fallait du courage. J'aimerais que... lorsque je serai là-dessous, vous pensiez à moi en souriant. Je ne laisse aucune descendance et le reste de ma fortune a été englouti dans cette folie. C'est très bien ainsi. Ni regrets, ni remords après moi. Longue vie à vous tous !

Il vide son verre, s'en débarrasse pour allumer une cigarette, les mains tremblantes.

— La der des ders professeur, je vous le jure, ajoute-t-il en froissant le paquet vide.

Chacun le regarde fumer avec une sorte d'effroi. Et de songer aux derniers gestes, aux derniers mots, mais avant ça à toutes les dernières fois, aux renoncements, aux arrachements.

Faustine sent une main se plaquer sur l'arrondi de ses fesses, celle du médecin qu'elle repousse avec le plus de tact possible.

Lucien, qui a tout vu, pense avec amusement qu'Eros n'est jamais loin de Thanatos.

Dans une allée en contrebas, rôde le couple de bienfaiteurs des chats. La femme leur lance des appels tendres : « Petits, petits, petits ». Le mari suit sous le parapluie, sac de nourriture en main. Faustine se demande quand ils ont fait l'amour pour la dernière fois et s'ils s'en doutaient à ce moment-là.

— Allons-nous en ! dit-elle à Lucien, tout ça est trop glauque.

Ils s'éclipsent dans la nuit. En bas, une ambulance stationne près de l'entrée principale, feux allumés, prête à démarrer. Faustine regrette déjà de s'être enfuie sans dire un dernier adieu à son client, et puis elle n'y pense plus.

Le fantasme de l'ascenseur

Embouteillages, stationnement impossible, la galère du dépanneur parisien aux heures de pointe. Quand Erwan arrive enfin devant l'immeuble du 9^{ème} arrondissement d'où provient le dernier appel d'urgence – un bus de touristes à l'arrêt sur la contre-allée du boulevard de Rochechouart l'a retardé –, il perd encore de précieuses minutes à actionner le digicode, trouver un propriétaire qui consente à lui ouvrir la porte palière. La fille coincée dans l'ascenseur en est au moins à son cinquième appel, elle panique, prétend qu'elle manque d'air et que s'il ne la délivre pas dans la seconde, elle va tomber dans les pommes ou devenir hystérique. « Me voilà ! » clame-t-il, en surgissant dans sa combinaison grise. La cabine est bloquée entre deux étages. Par chance, la prisonnière peut entrevoir le dépanneur à travers les parois de verre, l'entendre. Il n'est pas long à débloquer la machinerie. À peine libérée, elle lui tombe dans les bras : « Mon sauveur ! »

Ce genre de réaction n'est pas rare. Avec les jolies filles, le dépanneur tente sa chance, parfois dans l'ascenseur lui-même, pour satisfaire un fantasme féminin plus courant qu'on ne le pense. Erwan s'adapte à toutes les situations. Rapide et efficace, il peut faire jouir une femme en une minute chrono tout en y mettant les formes. Celle-là est équipée d'un porte-jarretelles, il s'en est aperçu pendant la réparation avec vue panoramique sur ses dessous. Il la garde contre lui un peu plus longtemps que son état le nécessite ; lui demande si ça va ; propose de lui offrir un remontant au bar d'en face, son service est fini, le temps de se débarrasser de la blouse sous laquelle il porte un jean, une chemise. Il a la chance de ne pas suer. Elle accepte – il est rare qu'il essuie un refus. Normalement, si tout se passe bien, la soirée devrait se terminer chez elle. Certes il a rencard avec Faustine, mais il trouvera un prétexte pour annuler. D'ailleurs, il devrait profiter de l'occasion pour casser, car franchement, elle commence à le gonfler, la fille des pompes funèbres, et puis ce bobard dans lequel il s'est englué, par vantardise, pèse sur leur relation. C'est tout juste s'il ne lui en veut pas de croire ou de prétendre croire qu'il est avocat. « Régine... pardon, je veux dire Faustine, vaudrait mieux qu'on arrête de se voir. Entre nous, c'était biaisé depuis le début. Tu mérites mieux que moi. Merci pour tout... » En gros, voilà ce qu'il compte lui balancer au téléphone en espérant qu'elle ne décroche pas. Et qu'on n'en parle plus.

Mademoiselle Effraie

Les suspensions sont allumées dans l'atelier du Passage. À travers la verrière, Faustine aperçoit le vieil homme en blouse blanche et nœud papillon courbé sur son établi. Ses longues mains lissent les contours d'un oiseau au plumage clair tacheté de brun, silhouette compacte de rapace nocturne. Ses lèvres remuent ; on dirait qu'il lui parle. Saisi sous le halo d'une lampe, le taxidermiste ignore qu'il est observé par la jeune femme que la nuit pluvieuse dissimule. Il n'est plus l'homme assuré qui réglait sans ciller les détails de ses obsèques. L'image qu'il renvoie est celle d'un vieillard voûté, peut-être retombé en enfance. Faustine hésite à le surprendre dans sa vulnérabilité. C'est en quittant la boutique à l'heure de la fermeture, après s'être changée et maquillée dans les toilettes pour son rendez-vous, qu'elle a découvert le message embarrassé d'Erwan, et qu'ensuite ses pas l'ont menée presque automatiquement vers la rue de la Roquette. Qu'Erwan veuille rompre, elle s'y attendait, allait même jusqu'à le souhaiter.

Comme il le justifie dans son message, leur relation était « biaisée dès le départ » – sur ce point, elle est d'accord avec lui –, motivée de part et d'autre par d'inavouables raisons, dénuée du moindre sentiment. Faustine n'a aucune raison de lui en vouloir de la laisser tomber par messagerie interposée. Elle ne mérite pas mieux.

Alerté par le coassement de la grenouille magique qui signale toute intrusion, Théophile lève la tête.

— Bonsoir mademoiselle, entrez je vous en prie. Vous venez prendre livraison de ma jolie pensionnaire ?

L'atelier sent la poussière et les produits chimiques.

— Non monsieur, je suis Faustine de la maison *Ducreux*, je venais simplement vous rendre une visite de voisinage. J'espère que je ne vous dérange pas.

— Pardon ! Je ne vous avais pas reconnue mon enfant, mais vous savez à mon âge, le champ de vision s'amenuise. Approchez, n'ayez crainte, vous ne me dérangez pas du tout au contraire, votre visite me comble de joie. Installez-vous là sur ce tabouret près de moi. C'est un peu le capharnaüm ici, j'y suis tellement habitué que je ne m'en rends plus compte.

— Aucune importance ! C'est donc elle, votre jolie pensionnaire ?

— Je vous présente mademoiselle Effraie, une vieille chouette qui a failli périr dans les flammes et à qui je viens de rendre la jeunesse. N'est-elle pas jolie dans sa robe clair de lune ? Admirez son beau visage en forme de cœur pâle ! On la surnomme la « Dame blanche ».

— Vous êtes un magicien, monsieur Dieu.

— C'est exactement ce que m'a dit Erwan l'autre jour quand il est venu me voir entre deux dépannages.

— Dépannages ?

— Vous ne savez pas qu'il répare des ascenseurs !

Partagée entre la stupéfaction et le fou rire – tomber sur un imposteur, ça n'arrive qu'à elle, Muriel va apprécier quand elle lui racontera –, Faustine se penche sur la chouette.

— Est-ce que ses yeux brillent la nuit comme ceux des chats ?

— En effet, les yeux des rapaces nocturnes comme ceux des félins possèdent une sensibilité à la lumière très supérieure à la nôtre qui leur permet de distinguer les proies dans l'obscurité. C'est le cas aussi des poissons des grandes profondeurs. Les chauves-souris en revanche sont presque aveugles et s'orientent grâce aux ultrasons qu'elles émettent. La nature est bien faite, mademoiselle Faustine, et nous nous appliquons à la détruire, fous que nous sommes.

— Est-ce pour cette raison que vous êtes devenu naturaliste ?

— Un peu. J'ai commencé par vouloir sauver des vies en étant médecin et quand je me suis aperçu de la vanité de cette ambition, j'ai appris à préserver les morts. Aujourd'hui, je me demande bien à quoi tout cela m'a servi, sinon à me bercer d'illusions. Tous mes pensionnaires retourneront en poussière un jour ou l'autre comme moi.

— Je vous trouve bien amer, monsieur Dieu.

— S'il vous plaît mon enfant, appelez-moi Théo, c'est plus léger à porter. Et d'ailleurs vous avez raison, je ne suis pas gai ce soir. Voulez-vous que je nous serve un Guignolet, ça nous requinquera ?

— Du Guignolet, s'amuse Faustine, on en buvait chez mes grands-

parents. J'avais le droit d'y tremper les lèvres. J'ai encore son goût de cerise sur la langue.

Théophile saisit une bouteille parmi d'autres sur une étagère, deux petits verres.

— À vos amours, jeune fille et à mademoiselle Effraie qui va bientôt me quitter.

— Ça vous brise le cœur, n'est-ce pas, de vous séparer de vos pensionnaires ?

— Que voulez-vous, à force de plonger dans leur intimité, on s'attache. Dernièrement, j'ai naturalisé un labrador noir, Charlie, une belle bête croyez-moi, qui m'a donné un mal de chien, c'est le cas de le dire, et pourtant quand sa propriétaire est venue le chercher, j'ai versé une petite larme. Avec l'âge, on devient trop sensible.

— Charlie ! répète Faustine – comme le prétendu chien d'Erwan a-t-elle envie de rajouter –, mais elle se tait par égard pour son grand-père. Bien sûr, je vous comprends Théo. Finalement pour éviter les déceptions, il vaudrait mieux ne jamais s'attacher aux objets, ni aux gens d'ailleurs.

— La vie serait bien triste sans amour ni amitié, ma chère petite. Mais quant aux objets, vous avez raison, inutile de s'encombrer. D'ailleurs puisque vous êtes là, vous allez m'aider à habiller cette vieille demoiselle pour son prochain voyage.

Ensemble, avec de multiples précautions, ils emballent l'oiseau de papier de soie, avant de le déposer dans sa caisse, comme une momie dans son sarcophage.

— Voilà une bonne chose de faite. Merci jeune fille. Je vous ressers une petite goutte ?

— Non merci Théo, je dois rentrer, j'habite une lointaine banlieue et mon chat m'attend... Mais je reviendrai vous voir, c'est promis. Votre atelier me plaît beaucoup.

— Mais oui revenez et restez plus longtemps, ce sera un bonheur de vous revoir, je vous présenterai mes autres pensionnaires, ceux de ma collection personnelle.

Faustine saute du tabouret, elle serre le vieil homme entre ses bras, ressent la fragilité de son corps. L'idée que celui-ci finira en cendres

dans l'urne qu'il a choisie devant elle la révolte. Théophile a dû ressentir son malaise. Il la repousse en douceur.

— Envolez-vous maintenant, soyez prudente ! Et que Dieu vous garde, pense-t-il sans oser le formuler.

La confusion des sentiments

Le temps pour Erwan de se changer dans la camionnette, le bar venait juste d'ouvrir. Un tout petit bar un peu miteux, incongru dans ce quartier bourgeois, malvenu presque.

Pour l'instant, ils sont les seuls clients. La fille de l'ascenseur choisit le cocktail le plus alcoolisé, le plus cher. Il se dit que cette soirée va encore lui coûter un max. Qu'il n'ira pas loin avec l'argent de poche du grand-père. Qu'est-ce qu'il attend Théophile pour lui faire une donation de son vivant et lui épargner ainsi la honte de quémander sans arrêt ?

— On va chez moi ? dit la fille après avoir avalé son cocktail.

Lui n'a bu que la moitié de sa bière. Mais finalement, la proposition l'arrange. Après les présentations et un échange de banalités, ils n'ont déjà plus grand-chose à se dire. Et puis ce bar est mort, *dead* comme elle dit.

— C'est où chez toi ? En face ?

Elle rit. Il n'aime pas son rire vulgaire, mais elle est bien carrossée, et puis, avec le cocktail, il a prépayé la séance de baise ; c'est ainsi qu'il voit les choses.

— Qu'est-ce que tu crois ? Que j'ai les moyens de vivre chez les bobos du 9^{ème} ? Mais non, quand tu m'as sauvée, j'étais juste de passage chez un pote qui loue une des mansardes du sixième étage. Moi j'habite plus haut, dans le 18^{ème}, là où c'est moins chic, on peut même s'y rendre à pied si tu veux.

Erwan hésite. Il s'inquiète pour sa camionnette stationnée sur une place de livraison – manquerait plus qu'il se prenne une prune –, seulement, un coup pareil ça ne se loue pas.

— Ça marche.

— Aux Abbesses, y a un restau italien qui fait les meilleures pizzas de Paris. On s'arrêtera en route, j'ai la dalle.

— Bonne idée.

Sur le trottoir, la fille se pend à son bras, déjà pompette. En vérifiant discrètement qu'il lui reste une provision de préservatifs dans la poche de sa veste, Erwan tombe sur une facture de garage qu'il vient de recevoir. Au retour du week-end à la campagne avec Faustine, il a éraflé la carrosserie de la Ferrari. L'ami auquel il l'avait empruntée en a fait tout un plat, et cette facture, il n'a pas le premier rond pour la payer.

« Les chauves-souris sont presque aveugles ! » Quand Théophile a dit ça, un flash s'est produit dans le cerveau de Faustine. Était-ce l'effet du Guignolet ? Elle s'est revue dans le jardin de la tante Marguerite à Nîmes, tentant d'avaler sa part de tarte à l'abricot tandis que l'institutrice l'entretenait d'un ancien élève prénommé Damien. À ce moment-là, toujours sous le coup du choc émotionnel qu'elle venait de subir – le surgissement de la femme au cabas dans la boutique *Ombre et Soleil* –, c'est à peine si elle écoutait. Mais il faut croire que sa mémoire était en alerte, puisqu'une phrase s'y était glissée et venait d'en resurgir à la faveur d'une histoire de chauve-souris : « Tu n'es pas vraiment physionomiste, mon petit Damien ! »

De retour chez elle, au prétexte de prendre des nouvelles d'Eliot, Faustine appelle Marguerite. Elles parlent un moment du chat, de son bonheur à vivre dans un pays de soleil, de son goût pour les figes, de sa gourmandise.

— Tu souhaites venir le reprendre Faustine ?

— Mais non, bien sûr que non, il vous a adoptée. Et puis mon Bichon est rentré au bercail, ils ne s'entendaient pas tous les deux.

— Quand viens-tu nous voir à Nîmes ? Je me languis de toi, tu sais. Bien entendu, tu serais mon invitée cette fois.

— Marguerite... avant de vous répondre, j'aimerais vous poser une question.

— Je t'écoute.

— Cet ancien élève dont vous m'aviez parlé chez vous, Damien, vous vous souvenez ?

— Je me souviens de lui en tout cas.

— C'était quoi son nom de famille ?

— Attends que ça me revienne, c'est loin tout ça, tu sais... ah oui : Hidalgo, Damien Hidalgo. Une vieille famille nîmoise d'origine espagnole comme tu t'en doutes.

— Il est marié ? demande Faustine d'un ton qu'elle s'efforce de garder neutre.

— Divorcé il me semble. Ce dont je suis certaine c'est qu'il tient une boutique de souvenirs avec sa sœur en face des arènes. Mais pourquoi tu me demandes tout ça ? Tu le connais ?

— Marguerite, j'ai un aveu à vous faire. C'est à cause de lui que j'ai écourté mes vacances.

— À cause de Damien Hidalgo ! Si je m'étais douté !

— Je viens seulement de faire le rapprochement.

— Tu pensais qu'il était marié et qu'il te l'avait caché ? C'est ça qui t'a brisé le cœur ?

— Marié avec sa sœur oui, s'amuse Faustine. Vous venez de m'ôter une épine du cœur, Marguerite. Mais ce malentendu n'explique pas tout.

— Si tu tiens à lui, tu dois l'appeler, dès ce soir. On ne badine pas avec les sentiments, la vie est trop courte, foi de tante Marguerite !

Appeler celui dont elle a fait disparaître les messages sans les entendre, avec l'espoir de l'effacer de sa vie ? Faustine pense en être incapable. Et lui, s'il avait tenu à elle, n'aurait-il pas tout fait pour la retrouver ? Ça se passe ainsi dans les romans d'amour qu'elle dévore à la chaîne. À la fin, les héros séparés finissent toujours par se rejoindre. Mais dans la vraie vie, les dénouements sont rarement aussi heureux. Sans oublier que du temps a passé depuis sa visite à Nîmes. Alors forcément, Faustine n'a plus beaucoup d'espoir, même si elle se sent soulagée depuis la révélation de Marguerite.

Plus tard, quand elle s'allonge sur son lit, en proie à la confusion des sentiments, Bichon la rejoint d'un bond en dépit de l'interdiction. En cet instant, sa maîtresse a besoin de quelque chose de chaud et de doux contre elle. Les chats sentent ces choses-là. Docilement, il se laisse caresser, ronronne pour la forme. Qu'elle en profite, ça ne durera pas longtemps ! Il faut qu'il sorte dans la nuit. Il a des trucs de

chat à faire.

— Passe-moi une boule rouge ! ordonne Christelle.

Debout près du sapin, Damien cherche, dans la boîte étiquetée Noël, celle qui conviendra à sa sœur.

— Non pas celle-là ! Tu vois bien qu'elle est cassée !

Chaque année, en décembre, c'est la même chanson. Sous le prétexte de respecter les traditions, Christelle se lance dans une vaste opération de décoration. À lui d'aller chercher le sapin qui prendra sa place immémoriale dans le salon de la grande maison, près de la cheminée. À elle de l'enluminer avec les sujets qui datent de leur enfance. Boules en verre soufflé si fragiles, animaux, pères Noël, étoiles... Elle y prend un tel plaisir qu'il se prête docilement à cette comédie saisonnière. Mais d'année en année, le malaise s'accroît.

L'arbre est maintenant entièrement garni. Christelle berce la fée qui ornera son faîte. Les larmes perlent au bord de ses cils.

— Tu te souviens...

Damien l'interrompt d'un geste de la main. Par-dessus tout, il redoute les débordements sentimentaux de sa sœur qui le ramènent à sa propre peine, à sa condition d'orphelin. Dans quelques mois, il aura quarante ans. Et s'il se retourne sur les vingt ans écoulés depuis le drame fondateur, le bilan n'est guère glorieux : un mariage malheureux et stérile avec celle que ses parents rêvaient de le voir épouser – la fille de leurs meilleurs amis –, un divorce dont il porte encore la culpabilité, un travail qu'il n'a pas choisi et qu'il exècre, le cocon douillet que sa sœur a tissé autour de lui et dans lequel il se sent empêtré... Une vie sans à-coups, sans nouveau drame, mais qui lui paraît avec le recul aussi plate et morne que les vastes étendues de la Camargue toute proche.

Christelle s'est ressaisie. Elle vient de brancher la guirlande lumineuse et contemple son œuvre avec satisfaction.

— C'est beau non ?

Damien sait qu'en cet instant, elle aimerait qu'il la prenne dans ses bras, lui caresse les cheveux et tente d'apaiser ses angoisses. Mais il

reste planté, la boîte vide au creux des bras comme un bouclier.

— Oui c'est beau.

— On se boit un petit verre au coin du feu ?

Il quitte la pièce sans répondre, sort de la maison en claquant la porte.

Le petit verre, c'est au *Balto* qu'il le boira. Seul avec son chagrin et le souvenir obsédant de la délicate Faustine.

L'ombre effrayante de l'ours

Comme il fait sombre dans l'atelier de la rue de la Roquette, presque noir ! La nuit tombe si vite en hiver. Il faudrait allumer les lampes. Où est le commutateur ? Théophile Dieu erre en vain dans la grande pièce vitrée. C'est étrange comme on perd ses repères dans l'obscurité. Si seulement il était capable de s'orienter comme les chauves-souris. Son épaule heurte le bois d'une tête d'élan accrochée au mur du fond, trophée énorme et bienveillant ; plus loin, son genou cogne la croupe d'un zèbre magnifique. Les bras en avant, à la manière d'un somnambule, le taxidermiste poursuit à tout petits pas prudents sa quête de lumière. Sa main touche une queue touffue, celle d'un renard sur une étagère. Pattes avant agrippées au tronc d'un arbrisseau, le goupil guette un geai qui, du haut de sa branche, le défie pour l'éternité. Usés par le travail, polis par la beauté de tout ce qui lui été donné d'admirer dans sa vie – le corps des femmes, les paysages toscans, les œuvres de Giotto... –, les yeux du vieil homme ont perdu leur acuité nocturne. Si seulement il pouvait se métamorphoser en chouette !

Mademoiselle Effraie ! Où est-elle ? Quand viendra-t-on la chercher ? Une ombre immense se dresse devant lui, menaçante, le fait crier de surprise. Du coude, il tente de protéger son visage de l'attaque. Mais l'ombre demeure silencieuse et immobile. Celle de l'ours garé là. D'une paume incertaine, il caresse sa fourrure, s'adresse à lui : « Quel vieux fou je fais ! Je t'ai pris pour un vrai. D'où viens-tu déjà ? De quelle région reculée de l'immense Russie ? » Sa main retombe ; elle tremble. Comment se repérer dans ce capharnaüm ? La place manque, la ménagerie s'empoussière, il faudrait ranger, nettoyer – Erwan l'aidera, s'il réapparaît –, vendre certaines pièces, l'ours par exemple. La petite des pompes funèbres le trouve effrayant. Elle a raison. Pourquoi cette accumulation zoologique ? Se prendrait-il pour Noé ?

Mais non, ses pensionnaires ne sont pas appariés. Faustine va-t-elle passer dans la soirée ? Ses visites lui font du bien, le rajeunissent. Elle viendra, c'est son heure et, avec elle, surgira la lumière. Il pourra continuer à lui raconter sa vie, ses amours, ses voyages authentiques ou inventés, quelle différence ? Seul compte le récit. La faire rêver. Elle semble si triste parfois. Quand il la regarde, il pense à un petit animal difficile à apprivoiser, une biche par exemple. Où se trouve-t-il à présent ? Sa main reconnaît le bord de l'établi. Il est donc revenu à

son point de départ. Et toujours pas de lumière !

D'habitude, à cette heure, les lampadaires sont allumés dans le passage. Le vieil homme se concentre. Quelle tâche s'apprêtait-il à accomplir quand l'obscurité s'est abattue sur lui ? Sortir mademoiselle Effraie de son sarcophage pour un adieu ultime, oui, c'est ça, il s'en souvient maintenant. Le plus terrible avec la vieillesse, c'est que la mémoire vous lâche insidieusement, d'un geste à l'autre, on perd le fil. Et puis il y a cette douleur lancinante au côté gauche qui lui coupe le souffle par surprise. La petite ne tardera plus maintenant. Il doit rester un fond de Guignolet dans la bouteille. Voyons ! Il en était où ? Ah oui, la chouette. Le papier de soie crisse sous ses doigts. Demain sans faute, il ira la rendre. Demain...

Bientôt dix-sept heures, Faustine s'apprête à quitter le magasin. Avant de regagner sa banlieue, elle rendra visite à Théo dans son atelier comme elle en a pris l'habitude. Ces derniers temps, elle l'a trouvé très fatigué. Son état la préoccupe mais il refuse de consulter un médecin, jure qu'il prend ses médicaments et la supplie de ne pas s'inquiéter. Elle se demande si elle ne devrait pas prévenir Erwan afin qu'il alerte sa mère. Ne risque-t-elle pas de se mêler de ce qui ne la regarde pas ? Après tout, elle ne fait pas partie de la famille. Mais ce soir, si ça ne va pas mieux, elle le fera.

Du bureau directorial où sa collègue vient d'entrer la mine réjouie parviennent des éclats de voix. Faustine décide d'attendre qu'elle en sorte. On ne sait jamais. Tout à son bonheur, Muriel ne s'aperçoit pas que l'humeur de Gérard a changé, qu'un rien l'agace et que même avec les clients son ton devient cassant.

Muriel était si heureuse d'apprendre de la bouche du gynécologue que sa grossesse se présentait bien et que le bébé naîtrait aux alentours du premier août, qu'elle s'est empressée d'aller en informer l'heureux géniteur. À sa grande surprise, il s'est montré d'une froideur incompréhensible, comme si l'annonce faite deux semaines plus tôt n'avait été qu'une vaste plaisanterie, un jeu de rôle auquel il s'était prêté par amusement ou par orgueil et dont il venait soudain de se lasser, une conception dans laquelle il refusait désormais de s'impliquer. Un déni de paternité en quelque sorte.

— Tu vas avorter, naturellement ?

Elle est stupéfaite. Avorter ! Le verbe est comme un coup qu'on vient de lui porter dans le ventre, d'ailleurs elle se plie en deux sous le choc, prise d'une violente envie de vomir.

— Mais enfin Gégé, je ne comprends pas, tu étais si...

— Ne m'appelle pas Gégé tu veux. Au cas où tu l'aurais oublié, je suis ton patron et rien ne prouve que ce gosse est de moi. Tu as très bien pu avoir d'autres partenaires.

— Comment peux-tu...

Muriel ne reconnaît pas sa propre voix. Elle ne se situe plus dans la réalité. Cette main qui se serre en un poing prêt à frapper n'est pas celle qui se posait avec douceur sur son ventre il y a si peu de temps. Elle nage en plein cauchemar, elle va se réveiller.

— Tu avortes ou tu l'élèves seule. Je n'assume pas cette paternité. Et maintenant casse-toi, j'ai du boulot.

Elle quitte le bureau comme une somnambule et se rue dehors pour aller vomir dans le caniveau.

Faustine, qui a tout vu, se précipite à la rescousse de son amie. Avec une douceur infinie, elle soutient son front tout en retenant ses cheveux vers l'arrière. Quand Muriel a enfin fini de se vider, elle l'aide à se relever et l'accompagne vers les toilettes pour lui bassiner le visage.

— Ça ira ma chérie, ça ira, je suis là. Tu n'es pas seule. Je vais te raccompagner chez toi. Demain c'est samedi, tu vas pouvoir te reposer.

QUATRIÈME PARTIE

Le blues de maître Lamoureux

Maître Lamoureux est un homme qui porte mal son nom, un homme qui n'a jamais su y faire avec les femmes et se retrouve seul, la cinquantaine bien sonnée, à l'âge où l'on n'a plus guère d'illusion quant à la possibilité d'une vie conjugale épanouie. C'est dommage, car il pense qu'il aurait fait un honorable mari et un bon père de famille. Mais au fond, il a peut-être échappé à un destin malheureux. En sa qualité de notaire, il est bien placé pour savoir que les couples se défont, que les familles se déchirent, que les filiations s'embrouillent et que la transmission des biens est une bombe à retardement.

Le notaire lâche en soupirant *Le Figaro* du jour ouvert à la page du Carnet. Il vient de lire le faire-part de décès de l'un de ses clients. Le défunt – un certain Théophile Dieu, ça ne s'invente pas –, s'est présenté à l'étude deux semaines plus tôt, au débotté, en voisin. Maître Lamoureux l'a reçu néanmoins sans trop le faire attendre. Il le connaissait de vue. De la fenêtre de son bureau, on aperçoit l'atelier de taxidermie. Nanti d'une fille née hors mariage mais reconnue et d'un petit-fils, ce dernier souhaitait léguer sa collection d'animaux naturalisés à une jeune femme qu'il connaissait à peine et dont il ignorait jusqu'au patronyme. L'affaire semblait délicate à mettre en œuvre mais pas impossible.

— Vous pouvez user comme vous l'entendez d'une partie de vos biens, on appelle ça la quotité disponible. Il faudra néanmoins évaluer cette collection et préciser l'état civil de l'héritière.

— Elle se prénomme Faustine et travaille pour les *Pompes funèbres Ducreux*. Mais je vous en prie, enquêtez discrètement. Je ne souhaite pas qu'elle soit informée de mes intentions.

Les documents ont été signés quelques jours plus tard. La valeur de la collection avait déjà été estimée par un expert. Le notaire a été étonné d'apprendre qu'un zèbre empaillé en parfait état de conservation valait autant que son bureau en acajou estampillé premier Empire.

Il note dans son agenda la date des obsèques. Si son client ne s'est pas trompé, la fille des pompes funèbres devrait y assister. Maître Lamoureux l'espère. Son enquête a été facile à mener. Il est curieux de

voir à quoi elle ressemble cette Régine Le Bihan alias Faustine, et surtout de découvrir ce qu'elle a dans le cœur.

Assis dans son salon, le notaire se ressert une dose de whisky, pose les pieds sur la table basse. L'avantage avec le célibat, c'est la liberté de mouvement qu'il procure. Sa pensée revient vers le taxidermiste, un homme attachant qu'il regrette de n'avoir pas connu plus tôt. Tout de même, il y a des coïncidences troublantes. Le jour où cet homme est venu à l'improviste lui faire part de ses dernières volontés, il avait rendez-vous avec Maurice Ducreux. Un autre vieillard excentrique qui souhaitait déshériter son fils au profit d'un enfant à naître dont il n'était même pas certain que ce dernier fût le père. Impossible de lui faire entendre raison. Dès qu'il s'agit d'argent, l'être humain perd toute mesure. Encore une famille qui risque de voler en éclat au moment de l'ouverture du testament. Maître Lamoureux observe la fonte des glaçons dans son verre. Finalement, le plus difficile dans le célibat, c'est de n'avoir personne le soir à qui raconter ses drôles de journées.

Destination Auckland

Ce moutard qu'elle lui a fait dans le dos, il n'en veut pas et n'en a jamais voulu. Qu'avait-il à aller crier sa future paternité sur les toits ? Pouvait-il se douter qu'aussitôt averti, son père irait coucher la mère et l'enfant sur son testament devant notaire, avant même la naissance, la reconnaissance ? Gérard Ducreux ne se laissera pas faire. Et la comptable ne pourra rien contre lui. Depuis le temps qu'ensemble, ils falsifient les comptes, grugent le fisc, détournent les fonds de la société à leur profit ! Non, elle ne pourra rien. Ils sont complices. Avant de se tirer à l'autre bout du monde, il a vidé les comptes. Lundi, quand Faustine Le Bihan ouvrira la boutique, il sera aux abonnés absents.

Le Boeing 737 de la compagnie Qantas a atteint son altitude de croisière. Juste avant le décollage de Sidney, des rafraîchissements ont été servis aux passagers de la classe Business. Gérard Ducreux sirote son verre de champagne tout en étudiant l'anatomie de l'hôtesse. Il s'est promis d'obtenir son numéro de portable avant l'atterrissage à Auckland. Naturellement, il soupçonne qu'en First, le champagne est meilleur et le personnel féminin encore plus appétissant. Mais il a été contraint de se restreindre. Les finances de la maison *Ducreux* ne sont plus aussi florissantes. Il faut dire, qu'avec la complicité de la comptable, il a bien tiré sur la corde ces derniers mois. Mais avec les fonds déjà détournés mis à l'abri et la somme qu'il a prélevée le week-end précédent juste avant la fermeture de la banque, il a de quoi voir venir pour quelques mois et se refaire. Grâce à son sens des affaires et à son entregent, il ne doute pas une seconde de sa réussite dans le Nouveau monde.

L'hôtesse revient vers lui sourire aux lèvres.

— Tout va bien, monsieur Ducreux ?

Il faut juste qu'il s'habitue à l'accent.

— Le mieux du monde, mademoiselle.

Sur son badge, il lit qu'elle se prénomme Katia. Un vague air slave.

— Voici le menu. Faites votre choix. Je ne vais pas tarder à revenir vers vous.

— Je vous attends déjà avec impatience.

Dans son sourire, il devine qu'elle n'est pas insensible à son charme. Le pilote énonce les informations concernant le vol. Dans trois heures, Gérard Ducreux aura mis plus de dix-huit mille kilomètres entre son passé et lui. Déjà, son père a dû s'apercevoir de sa disparition et du trou qu'il a laissé dans la caisse. Qu'importe ! La comptable, sa complice, va sûrement déguster à sa place. Et ça ne lui fait ni chaud, ni froid. Au contraire, il paierait cher pour voir sa gueule à ce moment-là.

— Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? demande l'hôtesse.

— Dîner avec vous ce soir.

Elle bat des paupières avec un petit rire charmant qui ne signifie pas non.

Les cimetières sont faits pour les vivants

Bichon a passé la nuit roulé en boule près d'elle. La veille, il a refusé de sortir pour accomplir son habituelle virée nocturne, et quand Faustine ouvre les rideaux de sa chambre le matin des funérailles de Théophile Dieu, elle comprend la réticence de son chat. Le jour se lève à peine, mais sous la lumière orangée des lampadaires, la neige prend une teinte irréelle. Elle a dû tomber toute la nuit, car la couche est épaisse, encore intacte à cette heure. Appuyé sur le rebord de la baie vitrée, Bichon semble maintenant pressé de partir en exploration. Faustine hésite, elle n'aime pas le laisser vagabonder en son absence. La nuit, elle peut maintenir la baie entrouverte, il se faufile pour rentrer, mais le jour ! Finalement, le félin l'emporte et saute dans l'inconnu, étonné par la blancheur, le froid, la texture du sol, les sons étouffés. Un dernier regard pour sa maîtresse, comme un adieu, et il disparaît, laissant derrière lui la trace de son passage.

Faustine en cet instant songe à Théo, à l'âme de Théo réincarnée en chat. Elle sait bien que c'est idiot. Il faudrait qu'elle interroge Lucien au sujet de la réincarnation.

C'est Erwan qui l'a appelée trois jours plus tôt pour lui annoncer le décès de son grand-père.

— On l'a découvert effondré au pied de son établi. Crise cardiaque foudroyante.

— Qui on ? a-t-elle répliqué rageusement.

Il s'est troublé.

— Des passants qui l'ont vu samedi matin à travers la verrière de l'atelier. Ils ont tout de suite appelé le Samu.

— C'est arrivé quand ?

— Samedi matin je te dis.

— Le décès ?

— Vendredi soir d'après le toubib. Il devait être en train de travailler. Il tenait une chouette entre ses bras.

C'est à ce moment-là que les larmes de Faustine ont jailli.

— Je fais quoi pour... pour les obsèques, a ajouté Erwan. Il est toujours à la morgue de l'hôpital.

Il semblait vraiment déboussolé.

— Ne t'inquiète pas, je m'en charge.

Après avoir raccroché sans attendre la réaction d'Erwan, Faustine s'était sentie assaillie de remords. Si seulement elle était passée à l'atelier ce soir-là, peut-être aurait-elle pu éviter ce qui était arrivé ? Mais elle avait dû reconduire une Muriel effondrée chez elle en taxi, la mettre au lit, l'écouter, la consoler, la veiller jusqu'au retour de Marianne. Ensuite, elle s'était dit qu'il était tard et que le taxidermiste avait certainement regagné son appartement.

S'occuper dès le lundi des formalités dans les termes du contrat de funérailles lui a permis de mettre sa peine de côté.

Plus tard dans le RER, elle mesure le poids de sa tristesse, de sa solitude, éprouve à nouveau l'inéluctabilité de la séparation.

Elle avait à peine commencé à connaître et à aimer Théophile. Il lui était devenu aussi indispensable que le renard du Petit-prince. À lui, elle avait osé confier ses doutes, ses incertitudes, son sentiment de gâcher sa vie, le vide qui s'ouvrait devant elle. Il lui avait prédit qu'elle trouverait le bonheur. Et elle avait eu envie d'y croire.

Le Père-Lachaise sous la neige, encore une vision nouvelle ! Engoncée dans son manteau noir trop étroit, un bonnet de laine sur la chevelure qu'elle a rentrée sous les bords, Faustine monte en direction du crématorium. D'ordinaire, quand le ciel est bleu, sa coupole lui donnerait presque des allures de mosquée byzantine, mais là, il a juste l'air de ce qu'il est avec ses cheminées qui n'ont plus rien de minarets. Au passage, elle remarque les paquets de neige plaqués au crâne et aux épaules des statues. Ses bottes crissent dans les allées. Elle a l'impression qu'elles prennent l'eau. Cela fait des semaines qu'elle doit les faire ressemeler.

Une petite foule, plus fournie qu'elle ne s'y attendait, patiente aux marches de la chapelle. Le corbillard ne va pas tarder. Près de l'entrée, elle reconnaît Erwan qui soutient une femme au visage dissimulé par

une mantille, sa mère certainement, femme de son pays, de sa paroisse, qui la ramène à des souvenirs douloureux, à sa propre famille, à ses parents dont elle imagine pour la première fois depuis sa fuite qu'ils pourraient disparaître eux aussi sans qu'elle les ait revus. Leurs regards se croisent brièvement. Erwan mesure-t-il la chance qu'il a d'avoir connu un tel grand-père ?

Arrivée du corbillard. Les fleurs sont déchargées, mises en attente selon un rituel bien rodé qu'elle connaît par cœur. Plus tard, et pour quarante-huit heures au maximum, elles iront rejoindre « l'espace mémoire ». Impassible, le maître de cérémonie fait rentrer l'assistance. Celui-là, Faustine l'a déjà croisé, c'est un homme sensible dont on peut croire qu'il partage votre peine.

Théophile Dieu ne souhaitait pas de messe, une simple bénédiction. La cérémonie ne traîne pas. Ici, certains jours, les défunts se succèdent à la chaîne, une famille endeuillée après l'autre, parfois elles se mélangent sur le parvis, se confondent, se reconnaissent ou pas. Le monde est si petit.

Faustine vit cela dans un brouillard. Quelques hommages courts sont rendus au défunt. Ni Erwan, ni sa mère ne s'exprimeront, elle préfère. Théophile devait avoir sa part d'ombre comme tout le monde, ses secrets, ses lâchetés. Quand le cercueil est enlevé, Faustine détourne le regard, comme si elle voulait oublier que bientôt il roulera vers le four. Comment ne pas penser à Jean-Philippe voguant vers la même destinée dans sa boîte soldée, serrant une robe de princesse entre ses bras morts ? L'absurdité d'un cérémonial pourtant nécessaire ne cessera jamais de la choquer. « Les cimetières sont faits pour les vivants, ma petite Faustine », répète Lucien à l'envi. En cet instant, elle aurait besoin de sa présence rassurante à ses côtés. Incapable d'en supporter plus, elle s'éclipse.

Les surprises de la vie

Effondré dans le fauteuil directorial qu'occupait son fils il y a quelques jours encore, Maurice Ducreux ne décolère pas. Prévenu quarante-huit heures plus tôt par son banquier, il mesure le gâchis. L'œuvre de plusieurs générations, le travail de toute une vie spolié, son fils envolé avec la caisse, la comptable défaite avouant sa complicité passive dans la falsification des comptes et le détournement des fonds de la société. Jamais il n'aurait imaginé un tel dénouement. Bientôt, il aura le fisc sur le dos, les Assedic, et pas un sou en banque pour régler les arriérés, les amendes, le personnel, assurer les contrats, juste un stock de marchandises qu'on lui saisira avant qu'il ne tente de le bazarder. Le « Vieux » n'a pas la force de se battre. Il ne lui reste qu'à fermer boutique. De toute façon, il est presque certain de n'avoir jamais d'héritier. La nouvelle a tellement choqué la future mère qu'elle en a fait une fausse-couche. C'est dommage, il pense qu'il aurait pu l'aimer, cet enfant qui ne naîtra jamais.

Pourtant, il ne ressent aucun regret. Et pour être tout à fait honnête, il éprouve même une sorte de soulagement à être délesté bientôt du poids de la maison *Ducreux*, ce fatras morbide. Où qu'il soit à présent, d'une certaine façon, il comprend son imbécile de fils. Et il n'est pas dit qu'un jour, il ne parvienne pas à lui pardonner son acte fou, sa fuite insensée.

Maurice quitte la pièce, erre un moment dans la boutique désertée, se tourne vers l'extérieur, contemple la neige accumulée sur les toits des chapelles du Père-Lachaise, songe au dernier défunt dont la maison aura assuré les funérailles qui se déroulent au même moment. Ce taxidermiste croisé il n'y a pas si longtemps dans la salle d'attente de son notaire. La vie réserve parfois d'étranges surprises.

Sur le parvis de la chapelle, un homme a précédé Faustine, petit, en chapeau, engoncé dans un pardessus gris. Il fume, geste vital et dérisoire à la fois. L'homme gris fixe un calicot bleu déroulé sur un pignon qui surplombe le mur d'enceinte du cimetière. Message étalé en lettres blanches : ICI BIENTÔT VOTRE APPARTEMENT, DU STUDIO AU CINQ PIÈCES. Il ricane. Touchée à son tour par

l'absurdité de la situation, elle s'approche. En l'apercevant, il soulève brièvement son couvre-chef avant d'écraser la cigarette sous son talon et de récupérer entre le pouce et l'index le mégot dont il ne sait comment se débarrasser. Elle lui indique une benne plus loin qui recueille les bouquets fanés, les plantes mortes, les couronnes pourries aux bandeaux décolorés encore lisibles. Ensemble, ils marchent vers la benne. Le mégot rejoint les cadavres de fleurs. L'homme lui tend la main.

— Pardon, je ne me suis pas présenté, maître Lamoureux, le notaire du défunt.

— Faustine.

Comme toujours, elle répugne à citer son patronyme taché de sang.

— De chez Ducreux ? veut s'assurer le notaire.

— Plus pour longtemps, dit-elle, surprise qu'il la connaisse.

— Je sais, triste histoire.

Elle acquiesce. On dirait que ça lui colle à la peau les histoires tristes.

— Le hasard fait bien les choses mademoiselle, poursuit le notaire, j'ai ce document à vous remettre.

De la poche intérieure de son pardessus, il extrait une longue enveloppe sur laquelle Faustine reconnaît l'écriture cursive et appliquée de celui auquel on vient de rendre un dernier hommage. Elle hésite à s'en saisir. C'est la première fois qu'elle reçoit une lettre posthume.

Une fumée noire s'élève maintenant de l'une des cheminées du crématorium. Maître Lamoureux toussote, se tourne vers la chapelle dont les portes se sont ouvertes sur l'assistance qui commence à sortir.

— Souhaitiez-vous présenter vos condoléances à la famille ?

— Non, c'est inutile, je ne les connais pas, ment-elle.

— Dans ce cas, puis-je vous offrir un café en bas ? J'aimerais m'entretenir avec vous.

Depuis le parvis, Erwan les voit s'éloigner vers le boulevard : Faustine, son bonnet sur la tête, accompagnée d'un petit homme en chapeau. Dommage, il aurait voulu lui parler, avouer ses petits arrangements

avec la réalité – la blouse de réparateur, Charlie le chien, la Ferrari... – et implorer son pardon. Sa mère pendue à son bras comme à une bouée de sauvetage, il s'aperçoit qu'il pleure. Ainsi va la vie. Il vient de perdre deux êtres qu'il n'a pas su aimer.

Au *Purgatoire* règne une douce chaleur. Faustine et le notaire se débarrassent de leurs manteaux ; elle commande un chocolat chaud et lui un grand café au lait. La lettre lui brûle les doigts, elle la pose sur la table.

— J'ignore le contenu de cette lettre mademoiselle. Mais je suppose que mon client y détaille les raisons pour lesquelles il a souhaité vous léguer sa collection d'animaux naturalisés qui, d'après plusieurs estimations, ne représente pas une somme négligeable.

Faustine est stupéfaite.

— Il éprouvait une profonde affection pour vous. Il disait que vous étiez pour lui comme une petite fille qui lui aurait été tardivement échue.

— Il avait un petit-fils !

— L'appartement revient à la famille comme le veut la loi, ainsi que la jouissance du bail de l'atelier pour le temps qui reste à courir.

— J'aurai des droits à payer ?

— Nous réglerons ces détails plus tard en mon étude. En attendant, réfléchissez. Je suis certain que cette lettre vous aidera à prendre une décision.

Faustine tourne la tasse entre ses doigts. Elle a chaud soudain, retire son bonnet, sourit pour ne pas pleurer devant cet homme qui l'observe avec intérêt.

Plus tard, dans le bus qui l'emmène à l'hôpital où Muriel se remet d'une hémorragie qui aurait pu lui être fatale, elle décachète enfin l'enveloppe. Ses mains tremblent. Il ne faut pas qu'elle pleure. Théo n'aurait pas aimé ça.

Ma chère mademoiselle Faustine,

Pardonnez mon écriture tremblante. Mes doigts n'ont plus l'agilité de naguère et l'ombre a envahi mon champ de vision.

Vous êtes entrée bien tard dans ma vie finissante mon enfant, hélas ! Mais sachez que vous l'avez ensoleillée. J'espère que vous avez apprécié autant que moi les instants trop courts passés sous la verrière de mon atelier.

Avant d'aller me reposer dans un monde que j'espère meilleur que le nôtre, je souhaite confier à vos bons soins les animaux de mon arche. Certains m'appartiennent, d'autres pas. Vous trouverez les noms de leurs propriétaires dans un carnet à couverture rouge. Je sais que je peux compter sur vous pour les restituer à qui de droit. Le reste de ma collection (l'essentiel) vous appartient désormais de plein droit comme maître Lamoureux n'aura pas manqué de vous en informer. Dans le carnet à couverture bleu vous trouverez les noms d'amateurs sérieux susceptibles d'acquérir chaque animal et le montant de leur évaluation. Je vous laisse décider de leur destination. J'ai confiance en votre jugement.

Il est temps maintenant de vous dire à Dieu, Faustine. Soyez heureuse et ne craignez pas d'aimer. Rien d'autre ne compte à la fin. Une dernière fois, je vous serre entre mes bras.

Votre dévoué Théophile Dieu.

Tout le monde ment

Au lendemain de ce funeste lundi où elle avait appris la disparition de Gérard et la découverte de son forfait, Muriel s'était réveillée avec un flot de sang entre les jambes. Elle avait tenté de se lever et était tombée au pied du lit où sa mère, alertée par ses cris, l'avait découverte. Dix minutes plus tard, les pompiers l'emmenaient aux urgences. Fausse-couche doublée d'une hémorragie grave. Ainsi va la vie. Les vieillards s'éteignent, mais tous les enfants à naître ne viennent pas au monde.

Dans la chambre du service de gynécologie où on l'a transférée, elles sont trois, les lits séparés par des rideaux coulissants. Trois filles à l'utérus curé de fond en comble, pâles et silencieuses, alors que dans les couloirs, on entend vagir les nouveau-nés des accouchées. Interruption volontaire de grossesse ou simple fausse-couche, on ne le saura pas, elles ne se sont pas confié les unes aux autres ; il y a toujours cette part de culpabilité immémoriale.

Muriel somnole quand Faustine entre dans la chambre. Son lit est le plus proche de la porte. Encore sous le coup d'une forte émotion, elle s'assoit tout au bord, saisit la main de son amie.

— Comment tu te sens aujourd'hui ?

— Mieux, on m'a enlevé la perfusion ce matin, je devrais sortir demain.

— Je suis contente.

Aussitôt, Muriel se met à sangloter.

— Oh Faustine, j'ai tellement honte, si tu savais.

— Tu n'as pas à avoir honte ma biche. Du chagrin oui, mais pas de honte. Tu n'y es pour rien.

— Je ne parle pas du bébé, mais de notre employeur. À cause de moi, la boutique va fermer. Tu vas perdre ton boulot et je vais peut-être aller en prison.

— Ne dis pas de bêtises. Le père Ducreux a décidé de ne pas porter

plainte.

— J'ai peur que tout ça finisse mal.

— Ne t'inquiète pas, Gérard est le seul responsable des détournements. Tu n'as fait qu'appliquer ses ordres.

Maintenant elle sanglote.

— J'ai pas touché un sou, tu sais. Il me faisait des cadeaux, des chaussures, des babioles, il m'invitait dans des bons restos, dans des boîtes chics, mais c'est tout. Tu me crois ?

Faustine lui caresse les joues, recueille ses larmes.

— Je te crois.

— J'ai menti pourtant, surtout ces derniers mois.

— Tout le monde ment.

— Non, pas toi ma Faustine.

Muriel rit, malgré ses chagrins accumulés.

— Mais si, moi aussi je mens, depuis des années, depuis toujours. Pourquoi crois-tu que j'ai coupé les ponts avec ma famille, que je refuse d'en parler ?

Muriel ne réagit pas.

— Parce que je suis la sœur d'un meurtrier. Mon frère est emprisonné à Rennes depuis quatre ans pour un crime idiot commis un soir de beuverie dans un bar.

— Mais tu n'y es pour rien, proteste Muriel.

— Je ne sais pas. Je n'arrête pas de me dire que j'aurais pu agir en amont, l'aider à faire autre chose de sa vie. Avant de devenir un criminel, il était déjà un petit délinquant.

Muriel enlace Faustine. Elles pleurent dans les bras l'une de l'autre à l'abri du rideau.

— Oh ma Faustine, qu'est-ce qu'on va devenir ?

— Je n'ai pas encore tout avoué ma belle. En réalité, je m'appelle

Régine. Faustine n'est même pas mon deuxième prénom, juste une invention pour faire plus chic.

Muriel s'écarte interloquée.

— Régine ! Toi ma biche !

Parce que la vie est plus forte, elles éclatent de rire.

— Impossible ! Pour moi, tu seras toujours Faustine.

Une fille de salle entre avec le plateau-repas. Il est dix-huit heures. Muriel trempe un morceau de pain dans le bol de potage.

— Il est froid.

Elle repousse le plateau.

— De toute façon je n'ai pas faim. Maman me gave de douceurs.

Faustine s'empare de la pomme.

— Je peux ? Je n'ai rien avalé depuis ce matin.

— Vas-y... Quand j'irai mieux, quand la boutique fermera, on devrait faire un petit voyage toutes les deux pour oublier tout ça. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Bonne idée !

— On pourrait aller passer Noël chez tante Marguerite par exemple.

— Pourquoi pas ? Eliot me manque.

Muriel décolle l'opercule du yaourt déjà sucré, en avale une cuillerée, grimace.

— Eliot ? Ah oui ton chat.

Un bébé hurle dans le couloir. L'une des filles de la chambre se met à gémir. Muriel saisit la main de Faustine, la serre à la broyer.

— Tu dois lui manquer aussi.

— Tu crois ?

— Sûre et certaine.

Soudain, elles ne savent plus si elles parlent d'un homme, d'un chat ou d'un fœtus. Enfouies dans les bras l'une de l'autre, elles sanglotent et rient à la fois. Deux choses que les filles sont tout à fait capables d'accomplir en même temps.

De plus en plus fréquemment le soir, après la fermeture du magasin, Damien Hidalgo rejoint *Le Balto*, passe un moment au bar pour ne pas rentrer tout de suite chez lui. À force, il a l'impression de faire partie des meubles. Décor inchangé depuis l'ouverture qui doit dater des années 60. Tables en formica, sièges de moleskine, chromes, juke-box, billard américain dans l'arrière-salle. Un bistrot dans son jus sans le savoir. Trop à l'écart du centre de Nîmes pour attirer les touristes. Sans doute les mêmes habitués depuis toujours, Harkis puis fils de Harkis ; pas ou peu de femmes. Le patron a fini par avoir ce client à la bonne : « Vous, vous êtes un paria comme nous, n'est-ce pas ? » Parfois, il lui offre son pastis. L'homme ne cherche pas à connaître les raisons de la solitude de ce client-là. Une ou deux fois, Damien a été tenté de lui révéler de quelle étrange maladie il souffrait, avant d'y renoncer. À quoi bon ! Seulement, quelques pastis ne suffisent plus à chasser le dégoût des choses qui l'entourent, cette sensation de manquer sa vie depuis sa collision avec un cycliste fou sur le boulevard de Ménilmontant et le coup de foudre subséquent. Un mois plus tard, la Providence lui a offert une deuxième chance qu'à nouveau il n'a pas eu le cran de saisir. Faustine enfuie sans qu'il tente de la rattraper vraiment. Peur de l'échec encore et toujours. Honte qui le tараude et le paralyse.

Il quitte le bar, suffisamment ivre pour avoir le courage d'annoncer à Christelle la décision qu'il a prise depuis plusieurs semaines déjà et qu'il lui assène debout dans le salon où elle l'attend, un verre de rosé en main.

— C'est fini, je jette l'éponge. Je te laisse le magasin.

Elle pleure, hurle, supplie, invoque la mémoire des parents, crie à la trahison.

— Il y a une femme derrière cette folie, avoue-le enfin !

— Pas seulement, je viens de me rendre compte que j'étais en train de passer à côté de ma vie.

— Et la mienne, qu'est-ce que tu en fais ?

— Tu es forte, Christelle. Tu t'en sortiras très bien sans moi. Mieux sans doute. Tu es d'ici. Tu as cette terre dans le sang. Moi, je n'y jamais été très à l'aise.

Il la voit se troubler. Comme tout le monde elle doit posséder sa part d'ombre.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? demande-t-elle, une fois calmée.

— Reprendre mes études, dès janvier si possible.

La phrase a jailli du plus profond de son inconscient, l'étonnant lui-même. Il ne l'avait pas préparée. Ensuite, heureux comme jamais, il la prend entre ses bras et lui caresse les cheveux.

— Je suis certain que c'est la bonne décision, sœurlette. Et puis, j'aurai de longues vacances. L'été, je serai là pour te relayer.

Voir les baleines à Zanzibar

La tempe posée sur la vitre fraîche de la voiture 10, un roman intitulé *L'amant de Russie* ouvert à l'envers sur ses genoux, Faustine nourrit des rêves de voyages lointains, tandis qu'assise à côté d'elle, Muriel dort, sous le casque relié à son iPod, tête renversée sur le côté, bouche ouverte.

Le TGV fonce en direction de Montpellier, via Nîmes où Marguerite les attend avec impatience, prête à panser leurs blessures, à les couvrir le temps d'une trêve gourmande et chaleureuse, avant le retour à leur quotidien de jeunes femmes seules et désormais chômeuses. Si Faustine éprouvait encore l'ombre d'une réticence à l'idée de passer les fêtes dans la ville de Damien Hidalgo, Marianne a balayé ses scrupules en leur offrant les billets de train en guise de cadeau de Noël. Impossible de refuser.

En cet instant, Damien Hidalgo se trouve dans le TGV qui file vers Paris où il espère enfin retrouver celle qu'il a perdue devant la tombe de Jim Morrison. Assis du côté de la fenêtre, un magazine qui traite des mers et océans ouvert sur sa tablette, il se dit qu'ensemble, un jour peut-être, ils iront observer les baleines à bosse au large de Zanzibar, arpenter la grande muraille de Chine, danser le tango à Buenos Aires, admirer les pandas du zoo de Berlin, boire un chocolat chaud au Café Pouchkine à Moscou... Il n'est pas interdit de rêver.

Lancés à pleine vitesse, les deux trains se croisent aux alentours de midi au milieu de la France, dans ces contrées quasi désertiques qui ne font jamais parler d'elles et où les sous-préfectures ont des allures de gros bourg. Brève, très brève rencontre mesurée en secondes, deux ou trois, peut-être moins. Surprise des voyageurs attentifs, infime secousse dans les compartiments, frisson de la grande vitesse enfin éprouvée, destins qui s'entrechoquent furtivement. Pour une fois, rien n'arrête ces trains de race si délicats : ni panne électrique, ni arbre tombé sur la voie, ni passage à niveau récalcitrant. Rien. À l'instant de l'effleurement de leurs flancs, Faustine et Damien se sont rejoints à Moscou par le truchement du rêve et de la lecture. On peut imaginer le moment, infiniment court, où leurs visages se sont fait face avant de s'éloigner irrémédiablement. Peut-être à cet instant Faustine s'est-elle glissée dans la peau de l'héroïne d'une comédie romantique et a songé : si par hasard l'homme de ma vie était à bord de ce train-là, alors, je

serais allée à sa rencontre pour rien ?

Réveillée par la secousse, Muriel annonce qu'elle a faim et déballe le pique-nique que sa mère a préparé pour elles.

Quand elles débarquent à Nîmes, Faustine remarque d'emblée que le ciel affiche la couleur irréaliste de l'encre bleu des mers du sud qui la fait tant rêver.

— Vous avez de la chance, remarque Marguerite après l'effusion des retrouvailles. Hier il pleuvait, mais ce matin le mistral a balayé les nuages et tant qu'il soufflera, soit pendant trois, six ou neuf jours selon le dicton, le ciel gardera cette pureté.

Les vents sont comme les trains, capricieux et imprévisibles, se dit Faustine.

Tandis qu'elles se dirigent vers la sortie en tirant leurs valises à roulettes – celle de Muriel deux fois plus volumineuse que celle de Faustine –, Damien émerge de la station Père-Lachaise, le cœur battant. À Paris, il fait plus doux qu'à Nîmes où le mistral vous glace jusqu'aux tréfonds, mais le ciel est couleur de zinc. La dernière fois qu'il a emprunté le boulevard de Ménilmontant, c'était par une magnifique journée printanière. Cette fois, il fait bien attention avant de traverser la piste cyclable.

Comme un cygne blanc dans une portée de cygnes noirs

Depuis que Damien lui a annoncé son départ, Christelle, qui le vit comme une rupture amoureuse, ressasse le secret de famille qu'elle n'a jamais trouvé le courage de lui révéler. Avant d'en avoir la preuve, elle a toujours su intuitivement qu'il n'était pas son frère, ou plutôt qu'il ne l'était qu'à moitié. Un blond aux yeux clairs chez les Hidalgo, c'était comme un cygne blanc au milieu d'une portée de cygnes noirs. Sans parler de cette étrange maladie d'origine probablement génétique qui fait que chaque matin en se rasant devant un miroir, il se trouve face à un inconnu. Chez lui, l'affection atteint sa forme la plus grave, lui rendant la vie en société compliquée. Faute de s'apercevoir à quel point il ne lui ressemblait pas, Damien n'a donc jamais douté être le fils de Juan Hidalgo. Christelle pense aussi que cela a été le seul avantage de sa maladie. Leur père de son côté, l'a aimé comme un fils, à sa façon. Mais il a porté la souffrance du mari trompé comme une croix durant vingt ans, jusqu'au vol plané dans le ravin. Délivrance pour lui et punition pour sa femme, jamais leur fille aînée n'en démordra. Pour autant, elle n'a pas cessé d'aimer ce demi-frère dont elle aurait préféré qu'il ne lui fût pas du tout lié. Car cet amour-là, qui la dépasse, frôle les limites de l'interdit et l'a toujours empêchée d'aimer ailleurs, rendant sa solitude présente insupportable.

La houle émotionnelle née quand il lui a annoncé son départ de la maison et son projet de vie nouvelle, la bouleverse encore quand elle voit une voiture s'arrêter devant la boutique et la silhouette sombre d'une jeune femme en sortir.

Faute de prévoir le temps qu'il ferait à Nîmes, Faustine porte le manteau étroit, le bonnet et les bottes de sa panoplie hivernale parisienne. Cette tenue n'a rien de très élégant mais c'est en traversant le centre-ville en voiture – avant de rallier sa maison depuis la gare, Marguerite tenait à montrer les illuminations à ses invitées – que la nécessité de se confronter à Damien sans attendre s'est imposée.

— Marguerite, ça ne vous dérange pas de me déposer près du magasin *Ombre et Soleil* ?

— Tu penses bien que non ma chérie. Muriel et moi, on pourrait même aller se promener en t’attendant.

La tante et la nièce ont échangé un regard complice.

— C’est gentil, mais Muriel doit être fatiguée. Je rentrerai en bus.

Muriel saisit la main de son amie et la serre dans la sienne.

— Bonne chance ma biche.

Tandis que la voiture redémarre, Faustine reste un instant figée au seuil de la porte qu’encadrent deux buis taillés en cônes garnis de guirlandes lumineuses. Dans la vitrine de gauche, la carcasse de taureau en fil de fer clignote devant l’effigie d’un matador figé dans son clinquant habit de lumière. De l’autre côté, des mannequins en costumes traditionnels entourent une table dressée pour le festin de Noël dans la plus pure tradition provençale. Si Faustine s’avisait de les compter, elle constaterait qu’aucun des treize desserts ne manque.

Dès son entrée, elle est saisie par la senteur d’orange et de cannelle diffusée par une bougie posée sur le comptoir derrière lequel se tient la femme brune et hautaine qui avait brutalement interrompu ses retrouvailles avec Damien au cœur de l’été. Un peigne de corne ouvragé retient son chignon savant. On peut imaginer une mantille de dentelle noire pour compléter le tableau. Un Manet pourquoi pas ? Si cette femme est bien la sœur de Damien, selon les informations de Marguerite, alors ils ne se ressemblent pas. Lui, on l’imaginerait plutôt dans la toile d’un maître hollandais du XVII^{ème} siècle ou dans celle d’un portraitiste scandinave du XIX^{ème}.

Faustine fonce droit vers sa rivale. Inutile de feindre, de jouer les touristes à baguenauder dans les rayons.

— J’aimerais voir Damien ?

Le menton de l’Andalouse se relève, son chignon frémit.

— Il n’est pas là.

Sans se démonter, Faustine saisit une boule transparente dans le panier posé devant la caisse – ultime tentation de l’amateur de souvenirs –, la retourne puis regarde tomber la neige.

— Savez-vous quand il reviendra ?

L'Andalouse pâlit, ses mains agrippent le comptoir.

— Non ! C'est à quel sujet ? Je peux transmettre un message.

Faustine ricane.

— Inutile, vous ne le ferez pas, vous ne l'avez pas fait quand j'ai appelé en juin, n'est-ce pas ? Faustine, ça vous dit quelque chose ? Je suis venue rencontrer Damien au cours de l'été. Vous rentriez du marché. Vous aviez acheté de quoi faire une ratatouille. Ce sont des détails qui ne s'oublient pas.

Christelle saisit son sac sous le comptoir.

— Venez ! Ce n'est pas le lieu pour nous entretenir de mon frère.

Au même moment, Damien Hidalgo se trouve devant les vitrines des *Pompes funèbres Ducreux*. Le rideau de fer est descendu. Une pancarte y est placardée sur laquelle on lit : FERMETURE DÉFINITIVE POUR CAUSE DE FAILLITE. Bien entendu, il ne peut soupçonner que Maurice Ducreux l'a voulu ainsi, pour que son fils, s'il revenait, soit confronté de visu à l'une des issues fatales de son crime. Pour l'instant, Damien se dit simplement qu'il vient de manquer Faustine pour la troisième fois. Quant à Gérard Ducreux, il ne saura jamais rien des effets secondaires de sa fuite, dont ce nouvel empêchement aux retrouvailles de nos amoureux. La Nouvelle-Zélande est un pays si vaste et si lointain, où les nouvelles que l'on veut ignorer n'arrivent pas. C'est également un pays sans arbre, un pays où l'on meurt comme partout ailleurs, le marché idéal pour expérimenter sa nouvelle idée de cercueil en matériaux recyclés qui l'aidera à faire fortune. Il n'en doute pas une seconde, le flamboyant Gégé.

Mu par une intuition plus forte que la déception, Damien fait demi-tour et se rue vers la station de métro. Avec un peu de chance, il attrapera le dernier TGV pour Nîmes.

Christelle enfile un poncho à franges, ferme le magasin, appose la pancarte DE RETOUR DANS 5 MN.

Au café le plus proche, elle commande d'autorité deux verres de vin

blanc. L'alcool favorise l'épanchement. Faustine n'ose protester. Elle observe cette femme marquée par la vie qui a abandonné la superbe que lui conférait sa position derrière le comptoir.

Dès la commande servie, Christelle porte son verre à ses lèvres, en avale goulument plusieurs gorgées, comme si boire relevait d'une impérieuse nécessité. Elle a suivi le regard médusé de Faustine.

— Damien prétend que je suis alcoolique. Comment le saurait-il ? La plupart du temps, je me cache pour boire et je ne paraissais jamais ivre.

Elle claque son verre sur la table, le fait tourner entre ses doigts.

— Quand, au retour du marché, je vous ai surprise face à mon frère dans le magasin, j'ai tout de suite compris que vous étiez cette « femme rencontrée à Paris » qu'il n'avait fait qu'évoquer à son retour et qui le faisait souffrir en silence. C'est à cause de cette souffrance, de ce silence que je vous ai haï sans vous connaître et que je ne l'ai pas informé de votre appel. Alors quand j'ai vu ses doigts se poser avec délicatesse sur votre joue, une vague de jalousie m'a submergée et vous êtes tombée dans mon piège.

La nuque ployée en arrière, comme alourdie par son chignon, Christelle s'esclaffe.

— Vous avez réellement cru que j'étais sa femme ?

— À Paris, nous n'avions pas eu le temps d'évoquer nos vies privées. Mais ensuite, quand il n'a plus donné de nouvelles, alors oui, je l'ai cru marié, marié et assez lâche pour me l'avoir caché. Alors, à l'occasion de mes vacances, j'ai voulu en avoir le cœur net.

— On peut dire que vous avez été servie : il paraît ému de vous retrouver, je surgis et nouvelle douche froide, il ne vous court même pas après.

— Il m'a envoyé des messages cette fois-là que j'ai préféré ne pas écouter. À quoi bon, me disais-je. Mon opinion était faite. Il était marié et lâche comme beaucoup. Je n'en étais plus à une déception près.

— Dans ce cas Faustine, pourquoi êtes-vous revenue ?

Le regard noir de l'Andalouse la scrute sans animosité.

— Pour lui donner une dernière chance de s'expliquer..., parce que

malgré tout, une part de mystère persiste dans son comportement et qu'en renonçant, j'avais le sentiment de fermer la porte sur... une perspective de bonheur.

— Vous êtes intuitive et j'admire votre ténacité. Oui, Damien véhicule une part de mystère qui porte le nom barbare de prosopagnosie. Une rare affection neurologique qui perturbe sa vision et lui complique sérieusement la vie.

— Je n'en ai jamais entendu parler. De quoi s'agit-il ?

— Mon frère vit dans un monde sans visage. Il ne reconnaît même pas le sien. Personne ne s'en est rendu compte jusqu'à l'adolescence. À commencer par lui qui pensait que c'était pareil pour tout le monde. Seuls ses camarades d'école ont vite compris que quelque chose clochait. Ils s'amusent à échanger leurs prénoms et Damien les confondait en permanence. À l'époque, c'était facile, les garçons portaient un uniforme et la même coupe courte. Au fond, ils se ressemblaient tous plus ou moins. Sa vie scolaire a été un enfer, mais il ne s'en est jamais plaint.

Christelle lève la main pour interpeller le serveur, elle a besoin d'un nouveau verre. Faustine entame le sien dans l'espoir d'y puiser un peu de réconfort. Bien sûr, cette révélation éclaire une part du comportement de Damien. N'aurait-il pas été plus simple qu'il lui en parle dès le début ?

— Depuis que le diagnostic a été posé, il a élaboré des stratagèmes de reconnaissance, poursuit Christelle, mais il arrive souvent que les gens lui en veuillent de les croiser sans paraître les voir, ou de ne pas se souvenir d'eux. On le dit hautain, snob, alors qu'il n'est rien de tout ça. Du coup, il sort peu. Quand je l'accompagne, je fais office de « poisson-pilote » comme il dit. Mais je ne suis pas toujours là pour le sauver de situations embarrassantes.

— Et personne n'est au courant ?

— À part son ex-femme et moi, personne je suppose.

— Vous pensez que... ça a joué dans leur séparation ?

— Alors là, vous m'en demandez trop Faustine. Mais honnêtement je ne crois pas. Ils se sont mariés trop jeunes et sans doute de la part de Damien, pour plaire à nos parents à titre posthume. Elle, je crois qu'elle était sincèrement amoureuse. Parce que c'est un homme gentil, qui n'aime pas peiner les autres, il a tenu dix ans. Pauvre Damien, je

ne percevais pas à quel point il s'ennuyait dans son couple, dans son travail près de moi, dans sa vie. Elle a fini par consentir au divorce, il y a cinq ans. Et depuis, son malaise s'est aggravé.

— Tout de même, j'ai du mal à comprendre les raisons de ce non-dit, insiste Faustine.

— Nous avons tous des non-dits, des secrets. Vous comme les autres. Je me trompe ?

— Non, admet Faustine en rougissant.

— Vous voyez ! En ce qui concerne Damien, je crois que la persistance du secret est motivée par une honte qui dépasse la maladie elle-même et remonterait inconsciemment plus loin, jusqu'aux circonstances de sa conception. Enfin, c'est ce que je pense.

Christelle vide son deuxième verre.

— Je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout ça, je ne vous connais même pas.

— Je suis douée pour garder les secrets.

— Je n'en doute pas, simplement je vous demande de ne pas me blâmer. Je ne suis pas très fière de ce que j'ai fait. Voilà : nos parents se sont tués en voiture il y a vingt ans. En triant les affaires de notre mère, j'ai retrouvé des lettres cachées dans une armoire. Des lettres d'amour d'un amant de longue date, des photos surtout qui prouvaient la paternité de cet homme autant que le contenu des lettres. Damien n'en a jamais rien su. J'ai tout brûlé.

Faustine aimerait ne pas juger cette sœur trop aimante. Elle aussi s'est appliquée à effacer des traces compromettantes, elle aussi a menti souvent par omission. Tout le monde ment. C'est humain.

— Je ne voulais pas qu'il souffre davantage, vous comprenez ? Sa maladie l'isole tellement.

Christelle s'accroche au pied de son verre vide.

— Mon père ne lui a jamais fait sentir sa bâtardise supposée. Au contraire il l'aimait comme un fils. C'est à ma mère qu'il en voulait, jusqu'à l'entraîner avec lui dans le suicide. J'en suis convaincue.

Dans un geste spontané, Faustine pose la main sur la sienne.

— Nous traînons tous le passé comme un boulet. Le mien n'est pas plus léger, c'est pourquoi je comprends votre souffrance Christelle. J'ignore comment j'aurais agi à votre place. Un jour, vous saurez que le moment est venu qu'il apprenne la vérité.

— Il est parti vous rejoindre à Paris, révèle enfin Christelle dans un rire désespéré.

Happy End

Quand Damien est rentré de Paris dans la nuit, sa sœur dormait. Il ne la revoit que le lendemain matin dans la cuisine où il prépare le café. Affublée d'une vieille robe de chambre, elle a la mine défaite d'une femme de quarante-cinq ans qui a passé une mauvaise nuit. En apercevant son frère, elle feint de s'étonner.

— Déjà de retour !

Sans un mot, il verse le café dans le bol qu'elle pousse vers lui sur la table.

— Pas très bavard ce matin. Remarque je comprends ta déception. Celle que tu cherchais à Paris est à Nîmes.

— Faustine ?

— Qui d'autre, couillon !

— Depuis quand ?

— Elle s'est pointée à la boutique hier en fin d'après-midi et nous avons sympathisé autour d'un verre.

Elle a dit ça d'un air provocateur qui ne lui échappe pas.

— Que voulait-elle ?

— Décidément, je te trouve très ballot ce matin. À ton avis ?

Damien s'assied face à elle, lui prend les deux mains à travers la table.

— OK sœurette, je suis un grand couillon, mais avoue que tu n'es pas très coopérative.

— Passe-moi une biscotte s'il te plaît, et cesse de m'appeler sœurette. On n'a plus dix ans.

Damien s'exécute en souriant. Il sait qu'il est inutile de la brusquer.

— Je l'ai trouvée gentille cette petite. Gentille et douce. Pleine de compassion. Remarque c'est son métier qui veut ça.

La biscotte est beurrée. Christelle prend le temps d'y étaler la confiture.

— On dirait qu'elle n'a pas eu une vie très gaie jusque-là.

À bout de patience, il broie la sienne, la réduit en miette.

— J'ai l'impression d'être cette biscotte, dit-elle.

— Tu ne te trompes pas.

Christelle croque un coin de la sienne.

— Elle loge chez Marguerite Boutin, ton ancienne instit qui est aussi la grand-tante de sa meilleure amie. Le monde est petit, n'est-ce pas ?

Damien se lève avec tant d'empressement que la chaise bascule avec fracas sur les tomettes en terre cuite de la cuisine. Il passe derrière sa sœur, l'enserre.

— Merci, ma grande.

Elle lui tend le sous-bock au dos duquel Faustine la veille a écrit l'adresse de Marguerite.

— Tiens, voilà l'adresse, ça peut toujours être utile.

Alors qu'il se détache d'elle, elle le retient par le bras.

— Attends !

— Quoi ?

— Elle sait.

Damien se fige dans son élan, décomposé.

— Je lui ai parlé de ton trouble, il fallait qu'elle soit au courant. Tu aurais dû le faire dès le début.

Hors de lui, il sort en claquant la porte, s'engouffre dans sa vieille Clio, quitte la ville, s'égare dans les faubourgs, roule dans la campagne au hasard, retardant à dessein le moment des retrouvailles. Faustine connaît son secret et il ignore s'il doit s'en réjouir.

Quand il atteint enfin la maison de Marguerite Boutin, il a eu le temps de revivre les moments douloureux de sa scolarité. Elle était sa

protectrice, celle qui cherchait à comprendre la cause des quolibets dont il était l'objet, s'en est approchée souvent. Finalement, c'est un médecin scolaire un peu plus attentif et moins pressé que les autres qui, bien plus tard, a mis un nom sur cette cause, un nom barbare et imprononçable auquel il ne s'est jamais habitué. Faustine le pourra-t-elle ? Au moins, elle a eu la nuit pour y réfléchir.

Le cœur battant, il gravit les trois marches du perron, tire le cordon de la cloche. C'est Marguerite qui ouvre et fait entendre le son de sa voix la première.

— Mon petit Damien ! Quel bon vent t'amène ?

La vieille dame se sent soulevée, emportée dans une valse, rajeunie de trente ans, avant de se souvenir qu'il est là pour une autre femme.

— Faustine t'attend.

Dans le salon, deux brunes, assises devant la cheminée où crépite un feu, lui tournent le dos.

— Les filles, nous avons un invité surprise.

L'une d'elles se retourne et observe celui qui la fixe intensément. On devine que depuis la confession de Christelle, Faustine a imaginé ce que signifierait être aimée par un homme qui n'aurait d'elle qu'une image floue, mouvante. Qu'elle a envisagé les jeux de transfiguration possibles, les stratagèmes. Qu'elle a réfléchi à la signification de l'apparence, au rôle du corps forcément sublimé, à celui des autres sens dans le processus de la reconnaissance. Qu'elle a pensé à l'ex-femme de Damien, s'est interrogée sur les causes de leur séparation. La veille, devant l'armoire à glace de la chambre, elle a longuement examiné son visage, s'est demandé s'il lui plaisait ce visage et plus encore, si elle s'aimait au fond. Peut-on parvenir à s'aimer quand on a la sensation de ne pas l'avoir été par ses parents, par sa mère surtout ?

Sous le regard intrigué d'Eliot enroulé sur lui-même au coin du feu, Damien s'avance vers Faustine qui lui tend la main. Le canapé reste entre eux, comme l'ultime obstacle avant une rencontre mûrie de part et d'autre dont ils connaissent les conséquences, y compris celle d'une possible déception.

Damien contourne le canapé, se saisit de cette main qu'il porte à ses lèvres.

— Muriel, tu viens m'aider en cuisine ? ordonne Marguerite.

Un quart d'heure plus tard, les deux femmes s'étonnent de retrouver les amoureux debout et toujours enlacés, comme si, à peine réunis, ils craignaient de se perdre encore. Déjà, après le premier baiser, les premiers mots doux, les premières larmes de joie, Faustine éprouve la sensation d'invulnérabilité que donne l'amour. Elle a la certitude que cet homme est celui à qui elle pourra confier ses doutes, ses rêves, avouer ses arrangements avec la vérité, celui qui l'aidera à affronter le passé et qu'elle fera de même pour lui.

Eliot en profite pour se faufiler hors de la pièce. Déjà, il est loin, à la recherche de la proie, du trophée qu'il déposera plus tard aux pieds de son ancienne maîtresse.

— Tu restes déjeuner avec nous, n'est-ce pas, Damien ? propose Marguerite.

Il acquiesce, avec cette certitude que le temps ne presse plus. Qu'ils ont la vie devant eux pour se retrouver.

Marguerite a mitonné un repas simple avec les légumes d'hiver tirés du potager, tubercules et choux. Cuisine de saison qui réchauffe et colle au corps. La grande pièce, qui fait aussi office de salle-à-manger, embaume. Elle l'a décorée pour Noël dans la tradition régionale : quelques santons sur le dessus de cheminée, un plat où s'épanouit le blé en herbe sur la huche à pain, quatre bougies correspondant chacune à un dimanche de l'Avent. Rien de clinquant, ni de clignotant donc. Juste de l'authentique.

La conversation est animée. Marguerite en profite pour évoquer ses vieux souvenirs d'école, vanter le bon élève qu'était Damien. Lui se tait, toujours accroché à son secret. Après le café, il demande la permission d'enlever sa belle.

Dans la chambre, Faustine enfourne quelques affaires de rechange et sa brosse à dent dans son sac à dos rouge. Quand Muriel la rejoint en catimini, elles tombent dans les bras l'une de l'autre.

— Ça me fait tout drôle de te voir partir tu sais.

— Mais voyons, je ne pars ni très loin, ni pour très longtemps ma biche.

— Je sais, dit Muriel en ravalant ses larmes. Au fait, tante Marguerite m'a proposé de rester un peu après les fêtes pour l'aider avec la gestion des chambres d'hôtes. Tu crois que je devrais accepter ?

— C'est la meilleure idée que j'aie jamais entendue.

Au seuil de la maison, le temps des adieux dure une éternité. Posté en bas des marches du perron, Damien observe la scène en souriant, ses clés de voiture serrées dans son poing. Dans la Clio qui roule en direction du centre, le couple est silencieux, chacun dans la perspective de l'inéluctable. Ce sont deux êtres blessés par la vie dont les corps n'ont pas été l'objet d'un véritable regard amoureux, ni d'un désir authentique depuis plusieurs années. Assez de temps pour se reconstruire une sorte de virginité et comme ils sont tous deux de nature pudique, et qu'ils craignent par-dessous tout de nouveaux malentendus, ils pressentent que rien n'ira de soi, même si le désir est là, intact et à fleur de peau.

Damien s'arrête devant chez lui.

— Attends-moi, j'en ai pour une minute ! Le temps de prévenir Christelle.

Faustine sourit : comme si elle allait s'enfuir !

Bientôt il réapparaît, un sac à la main, suivi de sa sœur visiblement émue.

Les deux femmes s'embrassent longuement.

— Rends-le heureux, je t'en supplie.

Faustine caresse sa belle chevelure d'Andalouse.

— Je vais faire mon possible, mais toi, promets-moi de ne pas t'empêcher de l'être.

Christelle se détache sans répondre.

— On se revoit le jour de Noël chez Marguerite n'est-ce pas ? ajoute Faustine.

— C'est tellement gentil de sa part de m'inviter. Allez, file, il t'attend. Ah ! l'impatience des hommes !

— Où m'emmènes-tu ? demande Faustine plus tard.

— Pas très loin d'ici, répond Damien l'air mystérieux.

En fait, il a décidé qu'ils passeront leurs premiers moments d'intimité dans une chambre de l'hôtel Imperator, un établissement à la fois

luxueux et plein de charme dont il s'est dit que le décor feutré
conviendrait à la délicatesse de celle qu'il aime.

Se souvenir pour être heureux

Sa mère prétendait qu'il était né avec une muleta entre les mains. Dans sa famille on était *matador de toros* de père en fils. Alors forcément, l'habit de lumières le faisait rêver : blanc et or pour son père. Un jour, comme lui, il deviendrait une *figura*. Un grand parmi les grands, à l'image de ses idoles : Joselito, El Cordobés – le plus grand de tous – Dominguín et tant d'autres. Il ne pensait qu'à ça. C'était comme une maladie inguérissable.

Dès ses plus tendres années, il s'était entraîné dans la chaleur cuisante d'arènes improvisées chez les éleveurs que connaissait son père. Plus tard, au sein des écoles taurines, il s'était frotté au *carreton*, ce leurre de métal. La nuit, à l'école, partout, il combattait des *toros* invisibles. Jusqu'au jour où, vers ses treize ans, il était enfin entré en piste face à un vrai public dans un pays lointain au-delà de l'Atlantique : le Mexique. Son premier face à face avec l'animal, jamais il ne l'oublierait. À partir de cet instant, il était devenu Michelito, et plus tard El Frances. Dans toutes les arènes du monde, on louait l'élégance de son geste, ses qualités artistiques autant que son courage. Éprouver la force et la puissance du taureau noble et brave, mettre sa vie en jeu jusqu'à l'estocade finale, lui apportaient une jouissance absolue, inégalée. Sans oublier l'odeur de la poussière, celle du sang, les clameurs du public, l'ardeur du soleil, la fierté d'être porté en triomphe à la fin d'un combat loyal, l'admiration et le désir dans le regard des femmes.

Une corne lui transperçant le mollet a mis fin aux rêves de gloire et de fortune d'El Frances. S'il a évité de justesse l'amputation, jamais il n'a retrouvé son niveau d'avant l'accident. Son ultime combat s'est déroulé l'été précédent dans les arènes de Nîmes, dont, selon la tradition, il a embrassé le sable avant de les quitter pour toujours.

Accoudé au bar de l'hôtel Imperator qui a vu défiler tant de glorieux matadors de passage, le jeune retraité n'a pas la nostalgie malheureuse. Il est convaincu que ses souvenirs vont l'aider à être heureux dans sa vie d'homme. Et justement, comme le destin vous offre parfois des coïncidences troublantes, un peu plus tôt en arrivant à l'hôtel, il a croisé le gérant d'*Ombre et soleil*, la boutique où son père l'avait emmené pour lui offrir sa première muleta. Le type ne l'a pas

reconnu. Certes il tenait une jeune femme par la main et semblait pressé, mais des affiches d'El Frances sont encore placardées sur les murs de la ville. Le visage d'une célébrité locale s'oublie-t-il aussi vite ?

Le barman pose un nouveau verre devant lui. Ce doit être le troisième ou le quatrième, il ne les a pas comptés. Il faudra qu'il surveille le comportement de ce client étrange qui, depuis quelques mois, vient parfois s'asseoir là dans son habit brillant de torero. Il a beau être un stagiaire et venir de Lille, le jeune homme sait très bien que l'hiver n'est pas la saison des corridas.

À Dieu vat

Une nouvelle année vient de commencer. L'éclat des fêtes se prolonge le long des rues des villes, tandis que dans les appartements, les sapins achèvent de se déplumer. Bientôt, leurs cadavres feront leur apparition sur les trottoirs à côté des poubelles.

Un jour blafard se lève quand Faustine reprend conscience dans le lit à une place et demie de sa tanière. Allongé contre son flanc, la tête écrasée contre l'oreiller, Damien dort encore à la manière très émouvante de ces hommes qui n'ont pas renoncé à leur part d'enfance. Tout en lui caressant la joue du bout des doigts, prenant plaisir à ressentir sous leur pulpe fine le picotement de la barbe naissante, elle a une pensée pour Bichon, porté disparu depuis le jour des funérailles de Théophile Dieu, comme si, avec son instinct de chat, il avait senti l'arrivée prochaine d'un autre mâle dans la vie de sa maîtresse, auquel élégamment il cédait la place. Faustine n'a entrepris aucune recherche pour le retrouver. Elle espère que, roué comme il est, l'animal n'a eu aucun mal à se faire adopter.

Damien commence à remuer. Il est dans cette phase paradoxale du sommeil, proche du réveil où l'intensité des rêves est à son comble. À quoi ressemblent ceux d'un homme dont le cerveau est incapable de mémoriser l'image d'un visage ? Déjà, il lui a expliqué que son handicap l'empêchait de suivre l'intrigue du moindre film. Au moins, ils ne passeraient pas leurs soirées devant la télévision, s'est-elle réjouie, mais ils n'iraient pas au cinéma non plus ce qui était dommage. « Au contraire, a-t-il répliqué, j'aime l'atmosphère des salles obscures, même si je ne comprends pas grand-chose au film. Dans ma jeunesse c'était là que j'entraînais la fille qui me plaisait pour l'embrasser. Au moins, si elle me demandait ce que j'avais pensé du film, ou si j'avais trouvé telle actrice jolie, je pouvais toujours prétendre qu'elle seule avait capté toute mon attention. »

Son amant ouvre les yeux à la manière paresseuse des chats. Il sourit en la découvrant à son flanc, appuyée sur le coude, en train de l'observer d'un air inquiet. Il sait très bien ce qu'elle pense à cet instant précis : Que se passe-t-il dans la tête et dans le corps d'un homme qui s'éveille près d'une inconnue ? Effroi ou au contraire excitation ? À l'aube du premier matin dans la chambre 212 à l'hôtel Imperator, après leur première nuit d'amour, il lui a expliqué que le

visage d'une femme ne la résumait pas et que déjà ses mains aussi aguerries que celles d'un malvoyant, avaient commencé l'apprentissage des formes de son corps, que les zones normales de son cerveau avaient enregistré ses signes distinctifs : son odeur, la texture de ses cheveux, la place exacte de ses grains de beauté, le goût de sa peau... Tout ce qui la rendait unique et désirable et faisait que de près, il la reconnaîtrait entre mille et ne la prendrait jamais pour une autre.

Le réveil sonne, comme avant à l'époque où, du lundi au vendredi, Faustine devait se lever pour se rendre au travail. Ce matin, elle pourrait s'attarder au lit mais elle a plusieurs rendez-vous mystérieux à Paris, et de son côté, Damien doit rencontrer ses fournisseurs pour la dernière fois.

Les amants se séparent sur un dernier baiser au débouché de la station Père-Lachaise – l'une des étapes d'un pèlerinage qu'ils accompliront peut-être plus tard, en couple ou avec leurs enfants pourquoi pas ? Il est aux alentours de dix heures.

Lui, va se diriger vers la Bastille par la rue de la Roquette (qui sera sur l'itinéraire du pèlerinage). En passant devant la vénérable maison *Ducreux & Fils* (deuxième étape, à moins de commencer par là ?), il notera que le rideau de fer est toujours baissé, mais que l'affichette a disparu.

Elle, va traverser le boulevard de Ménilmontant et gagner l'entrée du cimetière. Auparavant, elle a acheté deux bouquets de roses chez un fleuriste de sa connaissance. Le premier est pour Bernard Poisson, qui a rendu son dernier souffle le jour de Noël, seul dans une chambre de l'hôpital Georges Pompidou. Les journaux ont sorti sa nécro qui était déjà prête et on a entendu quelques témoignages larmoyants et dithyrambiques de vedettes de la chanson vieillissantes qui en ont surtout profité pour se rappeler au bon souvenir de leurs anciens fans et des medias. Tout en déposant les fleurs au pied de la porte de verre du mausolée de marbre inachevé, Faustine lui demande pardon de l'avoir quitté le soir de l'inauguration sans lui dire au revoir et de ne pas avoir pris de ses nouvelles ensuite. *Miss Ducreux a bien retenu votre couplet sur l'amour, monsieur Poisson. Vous vous souvenez ? : « L'amour ma petite, le souvenir de l'amour, c'est tout ce qui reste à la fin » ou quelque chose comme ça. Alors voilà, si je suis enfin heureuse aujourd'hui, c'est aussi à vous que je le dois. Et ces roses, c'est juste pour vous dire merci. J'espère que vous faites bien la fête là-dessous avec votre pote Bécaud.*

En se relevant, Faustine s'aperçoit qu'elle pleure, elle qui ne pleurait

jamais du temps où elle était malheureuse ! Le mausolée de Bernard Poisson est resté anonyme comme il le souhaitait. La liste des amis qu'il est allé rejoindre n'a pas encore été gravée sur son pignon. En attendant, miss *Ducreux* extirpe de son sac à dos rouge une reproduction de la photo qu'il lui avait remise, glissée dans une pochette en plastique qu'elle fixe comme elle peut à l'endroit exact où il la voulait. Nul doute que les passants intrigués se demanderont qui était ce cowboy vieillissant appuyé au flanc d'une moto rutilante de marque Harley Davidson ? Naturellement, l'ensemble risque de se décoller, mais tout à l'heure, elle demandera à Lucien d'y veiller. Et l'on peut espérer qu'un jour, les amis survivants de Bernard Poisson, alias David Mercury, se cotiseront pour que le mausolée soit enfin achevé. Lucien, qui a des relations dans les médias, devrait pouvoir faire le nécessaire.

Le deuxième bouquet est destiné à son cher Théo. Relégué au deuxième rang le long d'une allée peu fréquentée dans la partie ancienne du cimetière, le monument de la famille Dieu est plus difficile à dénicher. Faustine découvre une chapelle en forme de guérite dont la porte joliment grillagée bâille, autorisant l'accès à toutes les dépravations. Par miracle, le beau vitrail qui la décore n'est pas cassé et le pâle soleil d'hiver traverse le visage de la Vierge comme si de l'au-delà, le défunt voulait lui adresser un sourire ou un clin d'œil. Avec son toit pointu surmonté d'une croix, le monument ressemble à ses voisins qui tous témoignent du même état d'abandon quoi qu'en ait prétendu Théo dans la boutique. Et ce ne sont pas Erwan, ni probablement sa mère qui risquent de le faire restaurer. Le délabrement des anciennes tombes met Lucien Meyer en colère car faute d'entretien, une concession à perpétuité peut être annulée et le monument qu'elle supportait abattu pour faire place à une nouvelle famille qui érige à la place une de ces dalles modernes et standardisées qui défigurent les lieux. « Eh oui, ma chère Faustine, la loi du marché règne au Père-Lachaise comme partout ailleurs. Les vivants d'aujourd'hui ne respectent plus leurs ancêtres, mais que voulez-vous, nous ne savons plus quoi faire de nos morts, il faut bien faire place nette pour les caser ! »

Est-ce parce qu'il s'agit d'une chapelle ? Faustine s'agenouille pour s'adresser au taxidermiste, et ce sera plus long : *Me voilà enfin Théo. Pardon de vous avoir lâché au milieu de vos obsèques, mais je ne tenais pas à revoir Erwan, je suis certaine que vous comprenez maintenant, et puis, il y avait ce notaire qui m'attendait pour m'annoncer la nouvelle que vous m'aviez cachée. Bon, voilà que je pleure encore, décidément !* (elle s'essuie les yeux à l'aide d'un Kleenex). *Théo, j'espère que vous vous êtes réconcilié avec Dieu et que dans Sa grande magnanimité, Il vous a accueilli*

là-haut à bras ouverts. Au fond, vous ne l'aviez jamais vraiment quitté, avouez-le. Pour revenir à votre legs (elle renifle un peu), pardon, mais je suis tellement émotive depuis que j'ai rencontré Damien Hidalgo (elle se mouche), alors voilà, j'ai bien réfléchi et je me suis souvenu de vos mots dans l'atelier : « Il ne faut pas s'attacher aux choses, ma petite Faustine. » Donc, avec mon amoureux, qui s'y connaît un peu en matière d'animaux et de commerce, et avec l'aide de votre carnet bleu, on va trouver de bons acquéreurs pour vos pensionnaires. Mais pas tous, on en gardera certains, en souvenir de vous : des poissons pour Damien qui aime la mer et des oiseaux pour moi qui préfère le ciel. À propos d'oiseau, j'allais oublier de vous dire que mademoiselle Effraie est retournée chez Deyrolles. Et à ce sujet, je vous en veux un peu Théo, peut-être que si vous l'aviez rendu plus vite à son propriétaire, cet oiseau de mauvais augure, vous seriez encore parmi nous. Mais je suis d'accord, c'est un peu facile de refaire le passé. Voilà, je crois que je n'ai rien oublié. Ah si, le plus important : avec Damien, mon amoureux – il vous aurait plu j'en suis certaine –, on va s'installer en Bretagne, quelque part entre Brest où il va reprendre ses études et la ville de mon enfance. À ce propos, je m'aperçois que je ne vous ai jamais parlé des miens Théo. Ah les familles ! Un sujet tellement délicat comme vous le savez. J'ai voulu m'éloigner d'eux parce que je m'étais mise à les mépriser. Quelle erreur ! Il m'a fallu tant d'années avant de m'apercevoir à quel point ils me manquaient. Tant de temps perdu ! Mais cette triste parenthèse se referme. Grâce à l'amour de Damien, et à votre affection aussi, mon cœur s'est ouvert. Je vais retrouver ma famille. J'irai voir mon frère dans sa prison. Souvent. Je serai là quand il sortira dans cinq ans, s'il se conduit bien (elle réprime un sanglot). Trêve d'émotion, je dois vous quitter mon cher Théo. Bien sûr, j'aurai moins souvent l'occasion de vous rendre visite, mais je penserai à vous souvent, très souvent.

Après un bref signe de croix, Faustine se relève. D'un revers de main, elle balaie les petits cailloux incrustés dans ses genoux – elle porte son éternelle jupe noire, des collants noirs et ses bottes qui prennent l'eau – et reste un moment plantée là sans pouvoir se décider à rallier son troisième rendez-vous. Un dernier mot : si vous pouviez veiller sur moi de là-haut – on doit avoir une bonne vision d'ensemble non ? –, ce serait bien. Prenez garde surtout à ce que Damien ne me perde pas en route. Merci Théo et à Dieu va, comme on dit chez moi.

Là-dessus, elle se sauve car la boule remonte dans sa gorge et maintenant un homme, bien vivant celui-là, l'attend.

« Elles sont à toi ces lèvres de rubis... »

Assis sur « leur » banc, Lucien attend Faustine en effet, et il apprécie ce renversement des rôles. Pour passer le temps, il récite à mi-voix des vers en allemand : *Saphire sind die Augen dein, Die lieblichen, die süssen, Oh, dreimal glücklich ist der Mann, Den sie mit Liebe grüssen. Dein Herz, es ist ein Diamant, Der edle Lichter sprühet. Oh, dreimal glücklich ist der Mann, Für den es liebend glühet.*²

L'arrivée de la jeune femme ne l'empêche pas de poursuivre à voix haute :

— Rubinen sind die Lippen dein, Man kann nicht schönre sehen. Oh, dreimal glücklich ist der Mann, Den sie die Liebe gestehen.

— Ce qui signifie ? demande-t-elle en riant.

— À peu près ceci, d'après la traduction de Serge Dinerstein : « Elles sont à toi, ces lèvres de rubis, de plus belles on ne peut voir. Ô trois fois heureux, l'homme à qui elles avouent leur amour. »

Bien sûr Faustine rougit.

— Et de qui sont ces jolis vers ?

— De Heinrich Heine, un grand poète allemand du XIX^{ème}. Il est mort à Paris où il avait côtoyé la crème des romantiques : Berlioz, Chopin, Sand et j'en passe. Sa tombe est au cimetière de Montmartre, surmontée d'un buste barbichu à la mode de l'époque. En France, c'est un écrivain méconnu, alors qu'il est vénéré partout ailleurs. Vous ne me croirez pas Faustine, mais les Japonais en sont fous. Un jour, si vous voulez, je vous ferai visiter ce cimetière-là. Il vous plairait aussi.

Elle reste silencieuse un moment, puis se lance :

— Je vais quitter Paris, vous savez.

Il prend le temps de digérer la nouvelle.

— En vérité, je m'en doutais un peu. Vous avez trouvé un nouveau travail ?

— Je vais chercher du côté de Brest où mon amoureux va reprendre

des études de biologie.

Lucien fait mine de se concentrer alors que de sa mémoire prodigieuse ont, dans l'instant, surgi des noms, des dates, des anecdotes.

— Brest ! Le cimetière de Saint-Martin, créé à la fin du XVIII^{ème}. Dans un triste état aujourd'hui. On y trouve des marins, des capitaines de navire dont Gicquel Des Touches, l'homme qui a ramené à bon port les rescapés de la Méduse.

Le « fils Lachaise » s'interrompt brusquement.

— Vous ne m'écoutez plus Faustine, vous êtes loin déjà.

Elle pose la main sur la sienne.

— Pardon Lucien, mais les cimetières ont cessé de me fasciner, je le crains. Je suis passée du côté de la vie.

— « Ton cœur, c'est un diamant qui répand sa noble lumière. Ô, trois fois heureux l'homme pour lequel il brûle d'amour », récite Lucien avec emphase. L'heureux homme, ma chère Faustine, est-il celui que vous aviez perdu par ma faute sur la dalle de Jim Morrison ?

— En personne.

— Vous m'en voyez ravi.

Elle éclate de rire.

— Vous dites ça d'un ton si lugubre.

— C'est à cause de cette place qui restera vide sur notre banc, il faudra que je m'y habitue. Je pourrais y visser une plaque avec cette épitaphe : « Ci-gît le souvenir de Faustine que l'amour a rendue à la vie ».

— C'est vrai. Jamais je ne me suis sentie si vivante.

Du cartable qui ne le quitte jamais – un modèle en cuir râpé avec deux ferrures métalliques, qui doit dater de ses études –, Lucien tire un paquet maladroitement emballé de papier kraft.

— Me doutant bien que je ne vous verrais plus avant longtemps, j'ai préparé ce petit cadeau à votre intention. Ne protestez pas. Ce n'est pas grand-chose, juste mon livre d'énigmes nécropolitaines. Quand vous repasserez par ici, je vous poserai des colles pour vérifier que

vous l'avez lu.

— Merci Lucien, ça me touche beaucoup. Je le lirai en me remémorant nos conversations.

— Je vous ai écrit une sorte de dédicace aussi.

— Vous me permettez de la lire tout de suite ? demande Faustine en déchirant déjà l'emballage.

— Si vous voulez.

— « La mort ne m'aura pas vivant ». C'est de vous ?

— Non, de Jean Cocteau, mais je fais mien cet aphorisme et je vous invite à le méditer. Et ne me dites pas que vous ne connaissez pas Cocteau ?

Faustine baisse les yeux en rougissant. Il soupire et récite, paupières mi-closes :

— Jean Cocteau, né à Maisons-Laffitte en 1889, décédé à Milly-la-Forêt en 1963, le même jour que Piaf. Un des esprits les plus raffinés de son temps, touche-à-tout de génie mais avant tout poète, ami des plus grands artistes. Ah Faustine ! Quel dommage que vous quittiez Paris ! Il me restait tant de choses à vous faire découvrir.

— Je reviendrai Lucien, et je m'assiérai sur ce banc à l'heure qui fut la nôtre pour vous faire la surprise.

Naturellement, il n'en croit pas un mot.

— Jean Cocteau est enterré à Milly-la-Forêt. Sur sa tombe, il y a cette épitaphe si simple et si belle : *Je reste avec vous*.

— Moi non plus je ne vous oublierai pas, Lucien.

Déjà elle est debout, impatiente, lui tend la main.

— Je dois me sauver maintenant. J'ai rendez-vous devant le kiosque à journaux avec l'homme que j'aime.

Elle fait deux pas en arrière, sourit.

— Si je n'arrive pas avant lui il panique. Il ne reconnaît pas les visages vous savez.

— La prosopagnosie est un trouble de la perception qui touche environ 2% de la population.

— Vous êtes incroyable, Lucien. Unique !

— Finalement, quand il vous a perdue du côté de chez Jim, je n'y étais pour rien.

— Il m'a retrouvée, c'est l'essentiel.

— Courez vers lui et oubliez-moi maintenant, je ne suis qu'un vieux fou.

Faustine s'éloigne d'un pas vif et quand elle se retourne pour lui adresser un dernier signe, elle voit un homme triste, engoncé dans son duffle-coat usé et qui resserre autour de son cou les pans de son écharpe rouge.

« Paris est tout petit pour ceux qui s'aiment... »

Quand on l'a laissée dans le RER D, par une glorieuse fin d'après-midi du mois de juin, la tricoteuse anonyme venait de trouver le roman d'amour abandonné par Faustine sur son siège. Depuis, elle l'a lu et ce livre lui a fait du bien. Il ne quitte d'ailleurs pas son cabas, comme un talisman. Au fil de ses pérégrinations, elle ne désespère pas de tomber un jour sur la jeune femme triste qui le lisait et elle espère qu'elle sera accompagnée. « Paris est tout petit pour ceux qui s'aiment d'un aussi grand amour. » Qui disait ça déjà ? Elle a oublié, tant pis, ça reviendra. Enfin, elle espère la rencontrer dans le RER ou ailleurs pour lui demander si cet oubli était intentionnel ou non, et aussi si ça l'intéresse de connaître la fin de l'histoire.

Bien entendu les chances sont minces, car la tricoteuse change fréquemment d'endroit. Elle a remarqué que si elle s'attachait à un bout de trottoir, y marquait son territoire, les gens du quartier finissaient par la considérer comme un vieux meuble au rancard, de ceux qu'on n'a pas le courage de jeter mais qu'à force, on ne voit plus et dont on finit par oublier l'existence. Tandis qu'en variant les lieux d'exposition, elle élargit sa zone de chalandise. Certes, procéder de la sorte la prive d'une clientèle potentielle d'habitues. Mais sa pratique lui a enseigné que ceux qui se proposaient de l'aider le jour où ils étaient pêtis de bonnes intentions ou rongés de mauvaise conscience, revenaient rarement le lendemain tenir leur promesse.

En ce jour de janvier, elle a posé son pliant et sa valise de robes de poupée à proximité de l'entrée principale du Père-Lachaise. Le temps est doux pour la saison. Un pâle soleil tente de s'infiltrer à travers le voile nuageux.

À ses pieds, une sébile et le bout de carton sur lequel elle a écrit « 1 robe = 1 ticket restaurant ». Malgré la douleur lancinante qui irradie son bras de l'épaule au poignet, elle tricote sans lever le nez de ses aiguilles. Les passants vont et viennent devant elle, pressés ou flâneurs. Quand elle fait une pause, regard fixé devant elle, nuque raide, elle assiste au spectacle du ballet de leurs jambes. Touristes étrangers, hommes d'affaires, employés de bureau, artisans, mères de famille, nounous... reconnaissables à la cadence de leur démarche, à leurs chaussures. Elle pourrait écrire un traité sociologique des

trottoirs de Paris.

Les robes qu'elle confectionne ce jour-là – un jour dont elle se souviendra longtemps – sont d'un rose très vif, hasard d'un don de laine, peu accordé à l'esprit du lieu il faut en convenir, mais la tricoteuse ne s'arrête pas à ce genre de considération.

Elle est perdue dans un rêve quand une jupe noire et une paire de jeans ralentissent et freinent à sa hauteur. Lever le buste trop brusquement vers eux risquerait de les effrayer. Laisser venir, toujours. Ne pas donner l'impression de quémander. Ni argent, ni attention. Un jour d'été, en passant sur les Champs Elysées, elle a remarqué la file d'attente à l'entrée du magasin Vuitton. Leçon retenue. Le principe de rareté fait la valeur. Une ou deux robes seulement sont exposées au-dessus de la valisette.

— Comme elles sont jolies ! s'exclame la propriétaire de la jupe. Vous en avez d'autres ?

Le visage dont émane la voix – une de ces voix de gare ou d'aéroport, veloutées, presque irréelles – est maintenant à hauteur du sien. Les mains ont saisi les robes avec délicatesse. La tricoteuse reconnaît instantanément en la fille accroupie celle du RER D, celle du livre abandonné. Surtout ne pas l'effaroucher.

— Vous pouvez ouvrir la valise, si vous voulez.

Sa voix tremble un peu, c'est normal. Pour la première fois, un vœu s'est accompli. Les jambes en jeans se sont pliées elles aussi. Leur propriétaire a la tête d'un honnête homme, certes l'expression peut paraître désuète, mais la tricoteuse qui, au fil du temps, a acquis une belle expérience en matière d'humanité, n'a pas trouvé mieux pour qualifier cette espèce d'humain en voie de disparition. Elle est heureuse que la fille du RER soit appariée à un tel homme, bien de sa personne qui plus est.

— J'avais une poupée Barbie quand j'étais petite, dit Faustine en soulevant doucement le couvercle de la valise comme si c'était une malle au trésor. Une seule ! Elle doit être rangée quelque part dans ma chambre, à moins que ma mère ne s'en soit débarrassée.

Un voile passe devant son visage, comme une ombre vite chassée par la lumière de son regard. Elle choisit dix robes de couleurs différentes, sort un carnet de tickets restaurant de son sac, le remet en échange.

— Il y en a dix, il est tout neuf, vous pouvez compter.

La tricoteuse enfourne le carnet dans une poche sans vérifier. Du fond de la valise, elle extrait une autre robe, la plus belle de sa production, longue et pailletée, une robe de soirée qui s'ajoute à la pile de celles choisies par Faustine. Avec soin, elle emballe le tout dans sa plus belle pochette en plastique.

Damien pense à ses boules à neige, regrette d'avoir quitté Nîmes sans en emporter un stock. Il ignore pourquoi, mais il aurait voulu en cet instant en remettre une à cette femme. Il observe Faustine, ce visage dont sa mémoire ne peut fixer que des instants fugitifs, entre ombre et soleil, ces traits que son cerveau est incapable d'assembler et dont il ne peut juger de l'harmonie. Il espère que sachant cela, elle pourra l'aimer dans la durée.

— Merci madame, dit Faustine, émue.

— Je m'appelle Maria.

Les deux paires de jambes se redressent, se secouent pour chasser l'engourdissement. Le couple va s'éloigner, Maria risque de ne jamais les revoir.

— Mademoiselle !

Faustine s'arrête de lisser sa jupe, surprise.

— Vous ne vous souvenez pas de moi ?

Elle fait non de la tête, dit :

— Je suis désolée.

— Un jour, dans le RER, il y a quelques mois, vous avez laissé le livre que vous lisiez sur la banquette. *L'amour sans visage* ça s'appelait.

— C'est vrai, dit Faustine en rougissant, ça me revient en mémoire maintenant.

— Je l'ai dévoré et depuis, il ne m'a pas quittée. J'espérais pouvoir vous le rendre un jour.

— C'était un cadeau, vous pouvez le garder.

— Vous ne voulez pas savoir comment cette histoire prend fin ?

— Si je me rappelle bien, c'était plutôt mal parti.

L'homme a un regard plein de tendresse, il pose le bras sur l'épaule de la jeune femme.

— Peut-être que j'ai préféré ne pas savoir, reprend Faustine en se blottissant contre Damien. Même si dans ces livres-là, la fin est toujours heureuse.

— Eh bien, si ça peut vous rassurer, après bien des péripéties, les héros vont finir par se retrouver et ne plus se quitter. À la toute fin il la prend dans ses bras et...

— Comme ça, fait Damien amusé.

— ... ils échangent un long baiser.

Les passants qui longeaient l'enceinte du Père-Lachaise à cet instant n'oublieraient pas cette scène insolite : un couple enlacé échangeant un interminable baiser de cinéma (un vrai, avec les lèvres), devant une vagabonde assise sur un pliant qui applaudissait à tout rompre.

FIN

Notes

1 Extrait du poème « Rappelle-toi » gravé au verso de la tombe d'Alfred de Musset.

2 « Ces yeux saphir » de Heinrich Heine, dans *Livre des chants – Le retour au pays*.

3 Jacques Prévert entre les lèvres d'Arletty dans le film *Les enfants du paradis*.

Plus rien à perdre

Le serveur apporte la bière que Thibaud a commandée. Il ne fait pas assaut d'amabilité, mais le plateau qu'il charrie est tellement chargé qu'on comprend qu'il n'ait pas le temps de s'attarder devant chaque client. La soucoupe qui maintient l'addition sous un clip est balancée sur le guéridon. Avant de s'immobiliser, elle vacille sur le marbre dans un cliquetis désagréable.

Je ne dois pas me laisser envahir par des pensées négatives, se gourmande Thibaud : l'air revêche du serveur, le bruit de la soucoupe, le montant exorbitant de la note... Ne m'attacher qu'à ce qui suscite le bien-être à défaut du bonheur. Le beau visage de ma voisine de table par exemple. Il y a un instant, elle m'a souri. Était-ce une ouverture ? Avec les femmes on ne sait jamais. Son amie (ou sa mère ?) vient de la quitter. Elle risque de s'en aller à son tour, de se fondre dans la foule et de disparaître à jamais.

Thibaud songe aussi qu'il pourrait tenter sa chance. Il y a eu tant d'occasions manquées dans sa vie. Tant d'échecs. Il n'a plus rien à perdre. C'est Charlie qui lui vient en aide. En se remettant sur ses pattes, le labrador a provoqué un mini-cataclysme sur la table. Le verre de bière à peine entamé oscille et il le rattrape de justesse. Penaud, le chien pose le museau sur ses jambes et se laisse gratter la tête.

— Je sais, tu as envie de pisser, lui murmure son maître à l'oreille. On va bientôt s'en aller, t'inquiète.

— Il est beau, intervient la jeune femme. Comment s'appelle-t-il ?

Thibaud se tourne vers elle, à la fois surpris et enchanté qu'elle l'ait précédé dans ses intentions. Qu'elle ait eu ce courage. Lui n'aurait sans doute pas osé, surtout dans sa situation de SDF.

— Il s'appelle Charlie, c'est un labrador. Il a sept ans.

Pourquoi est-il pressé de divulguer tant de détails à la fois ? Au lieu de faire durer le plaisir en suscitant d'autres questions.

Elle acquiesce gravement.

— C'est une race attachante. J'ai eu un golden retriever dans le temps.

Le beau regard se voile de tristesse. Mentalement, il compatit. C'est difficile à supporter, la perte d'un animal. Cette pensée le ramène à Jade. Charlie va-t-il lui manquer ? *Il lui manquera plus que moi, c'est certain.*

— Et maintenant ?

Elle secoue la tête de droite à gauche.

— Je ne l'ai pas remplacé. Manque d'espace, pas le temps de m'en occuper.

Il aime la façon gracieuse dont ses boucles accompagnent ses mouvements, naturellement, sans aucune coquetterie de sa part. Elle semble si jeune, si vulnérable. C'est le genre de femme qu'un homme tendre comme lui aimerait prendre sous son aile, pour la consoler d'un chagrin insondable, en lui caressant les cheveux et en lui susurrant des mots doux à l'oreille. Jade est si fière, si froide. Une peau métallique, hérissée de piquants.

— Je comprends. Ça demande de l'attention un animal. Sinon, ce n'est pas la peine d'en adopter un.

Tant de banalités énoncées en si peu de temps ! Il s'en veut de manquer à ce point d'originalité. D'ailleurs, elle ne trouve rien à répliquer. Jade le jugeait ennuyeux à mourir et ne se privait pas de le lui répéter. Comment a-t-il supporté ce traitement pendant tant d'années, sans se révolter ? Pas une seule fois !

Vite, il faut qu'il relance le dialogue, sinon, la jolie brunette va se lasser, s'échapper de la parenthèse enchantée.

Je ne suis pas mort. Chaque instant compte désormais. Chaque seconde.

— Vous avez entendu parler de l'accident d'avion ?

à suivre...

4

Elle allait cesser d'aimer !

Lise avait fait ce choix la veille au soir, juste avant de s'endormir. En se réveillant ce matin elle ne pouvait qu'être en accord avec cette sage décision. Le soleil était déjà haut dans le ciel lorsqu'elle s'accouda à la rambarde du balcon. Comme chaque jour depuis son arrivée, elle était subjuguée par la lumière qui ondulait sur le lac et se réfléchissait sur la montagne alentour. Elle prenait toujours un long temps de pose pour savourer ce moment, photographiant mentalement le moindre détail qui s'offrait à sa vue.

C'était les mots de Michel qui l'avaient conduite ici – à l'endroit même où, un jour, le mot « amour » avait pris toute sa résonance ; un électrochoc suffisamment humiliant pour lui faire prendre conscience qu'elle s'était éloignée de la femme indépendante qu'elle avait toujours été, aimante, certes, mais surtout pas cette espèce de groupie dans l'attente d'être remarquée ! Elle ne pouvait pas continuer à souffrir en multipliant des pseudos histoires d'amour dans le seul but de combler le vide laissé par Yvan.

À une autre époque, les grands lacs italiens avaient rimé pour Lise avec amour, *pour toujours*, croyait-elle alors. Elle avait d'emblée aimé ces lacs aux reflets envoûtants, si paisibles, et goûté avec ravissement à la *dolce vita*. C'était un autre temps, celui où elle avait prononcé avec émotion un « oui » spontané pour répondre à la demande en mariage de l'homme dont elle était follement éprise. Vingt-six ans plus tard, elle y revenait, seule, pour tourner définitivement la page. Même si remettre ses pas dans ceux de la jeune femme heureuse qu'elle avait été se révélait douloureux par moments, elle savait qu'ici elle réussirait enfin à prendre le recul nécessaire dont elle avait besoin pour donner une nouvelle orientation à sa vie. Il lui suffisait

d'abandonner son regard sur le lac Majeur où quelques bateaux de plaisance glissaient lentement pour aussitôt se sentir apaisée.

Durant la première semaine, elle avait eu du mal à maîtriser ses angoisses, et puis, peu à peu, elle s'était laissé porter, savourant le simple plaisir de flâner. Après un été parisien plus que maussade et sans véritable chaleur, cette escapade italienne, baignée par la douceur d'octobre, lui procurait un indéfinissable bien-être. *Enfin de vraies vacances !* songea-t-elle en se détachant à regret du ciel bleu où quelques nuages s'étaient donné rendez-vous au sommet d'une colline.

Tandis qu'elle s'apprêtait à se rendre dans la salle de bains, son téléphone portable vibra et afficha « Aude » sur l'écran. Lise hésita un instant et décida de ne pas répondre. Son besoin de faire le point impliquait une rupture totale avec ses habitudes. Elle ne gardait son téléphone allumé que pour le cas où elle recevrait un appel de la maison de retraite ou de Thibault. Elle se doutait qu'Aude l'appellerait pour savoir comment elle gérât ses vacances solitaires, s'inquiétant sûrement de son silence. Elle lui envoya un SMS pour la rassurer et alla se doucher.

Vêtue d'un jean et d'un chemisier bleu pâle, un pull jeté sur les épaules, Lise attrapa son sac à dos qui contenait, entre autres choses, son appareil photo. Même si elle était en vacances, elle ne pouvait s'empêcher de prendre son outil de travail, au cas où au détour d'une route, d'un chemin, d'une rencontre, son œil saisirait une scène insolite. Elle s'installa à la terrasse de l'hôtel où elle séjournait, salua deux dames âgées attablées à la table juste à côté de la sienne, et commanda un thé accompagné d'un *cornetto*². Aux tables avoisinantes, des couples avec de jeunes enfants, des retraités, des touristes en groupe paraissaient devant les miettes de leur petit-déjeuner. Lise observait discrètement ces vacanciers, leurs expressions, leurs attitudes, imaginant les portraits qu'elle pourrait réaliser. C'était plus fort qu'elle, elle ne pouvait s'empêcher d'épier ce qui se passait autour d'elle et de rechercher le meilleur angle pour la prise de vue, la lumière, le cadrage. Ses proches voisines, des Italiennes élégantes jusqu'au bout des ongles – l'argent ne semblait pas être un souci pour elles – ne cessaient de jacasser. Sans comprendre la langue, Lise aimait la musicalité qui s'en dégageait.

Cela la ramenait inmanquablement à Yvan et à leur voyage italien, celui qui avait scellé leur amour. Elle se remémora l'hôtel où ils étaient descendus, la petite chambre de laquelle on apercevait, en se

penchant légèrement par la porte-fenêtre, le lac Majeur au-delà des toits des maisons d'où s'élevaient, chantantes et criardes, les voix des habitants. Lise soupira. Tout était si intact dans sa mémoire : la chaleur du mois d'août, les promenades sans but précis, la main d'Yvan dans la sienne, la main d'Yvan sur sa taille, les dîners accompagnés d'un délicieux vin qui leur tournait légèrement la tête, et les nuits passionnées où leurs corps finissaient par s'épuiser sous les caresses. Cette semaine-là avait été une incroyable semaine ; jamais plus après Lise et Yvan n'avaient connu une proximité aussi fusionnelle. Lise y avait souvent repensé, se demandant pourquoi, dès leur retour, même s'ils prenaient toujours beaucoup de plaisir à faire l'amour, ils n'avaient plus revécu de tels échanges. Elle n'avait pas osé aborder le sujet par peur de l'embarrasser. Alors qu'en Italie Yvan avait été très inventif, la forçant à se surpasser et les entraînant l'un et l'autre dans une profonde jouissance, il était redevenu dès leur retour, un tendre amant, presque un peu trop sage. Il faut dire que Lise était rapidement tombée enceinte et leur vie était alors entrée dans une douce routine.

Peut-être n'avaient-ils pas su être assez amants, peut-être avaient-ils été trop mari et femme, trop parents, délaissant trop vite une passion naissante pour une trop grande sagesse... C'était probablement ces « trop » qu'ils n'avaient pas su gérer !

Lorsque la jeune serveuse lui demanda si elle désirait autre chose, Lise eut l'impression de sortir d'un songe. Ici sa vie défilait au ralenti, accordant une grande place aux souvenirs. Elle avait besoin de ce « retour aux sources » pour permettre à la nouvelle Lise de prendre ses marques. De sa démarche souple, elle quitta l'hôtel et partit au hasard des rues.

De taille moyenne, mince, brune aux yeux marron, cheveux coupés court, Lise, la cinquantaine, conservait une jolie silhouette. Son travail, la plupart du temps au grand air, lui permettait de garder la forme. Si quelques rides au coin des yeux pouvaient trahir son âge, on lui donnait facilement dix ans de moins. Elle s'estimait chanceuse de ce côté-là et était bien décidée à entretenir cet avantage le plus longtemps possible. Tandis qu'elle marchait tout en savourant la douceur de l'air et la beauté du paysage, elle ressentit soudain un certain découragement en pensant à sa décision prise la veille au soir.

Pouvait-on décider du jour au lendemain de ne plus tomber amoureux ?

à suivre...

Découvrez *Anne, des pignons verts*,
de Lucy Maud Montgomery
aux Editions IL ETAIT UN EBOOK

CHAPITRE I

La surprise de Mme Rachel Lynde

Mme Rachel Lynde vivait juste à l'endroit où la route principale d'Avonlea s'enfonçait dans un léger vallon bordé d'aulnes et de fuchsias et traversé par un ruisseau qui prenait sa source un peu plus loin, dans les bois du vieux domaine des Cuthbert. Ce cours d'eau sinueux coulait à torrents à travers les bois, formant secrètement des mares et des cascades ; mais lorsqu'il atteignait le vallon des Lynde, ce n'était plus qu'un petit filet d'eau paisible et docile, car pas même un ruisseau ne pouvait passer devant la maison de Mme Rachel Lynde sans filer doux. Il devait certainement savoir que Mme Rachel était assise derrière sa fenêtre et surveillait attentivement tout ce qui passait par là, à commencer par les ruisseaux et les enfants, et que, si elle remarquait quelque chose d'étrange ou d'inhabituel, elle ne trouverait le repos qu'après en avoir démêlé le pourquoi du comment.

Il se trouve toujours des gens, à Avonlea tout autant qu'ailleurs, pour s'occuper attentivement des affaires de leurs voisins à défaut de s'intéresser aux leurs ; or Mme Rachel Lynde était l'une de ces créatures capables de gérer tout à la fois leurs propres occupations en plus de celles des autres. C'était une remarquable maîtresse de maison, son travail était toujours fait et bien fait, elle dirigeait le Cercle de Couture, aidait à gérer l'école du dimanche et était l'un des piliers de l'association caritative de sa paroisse ainsi que de l'équipe de soutien des missionnaires. Pourtant, malgré tout, Mme Rachel trouvait amplement le temps de rester assise pendant des heures à la fenêtre de sa cuisine, à tricoter des édretons en coton — elle en avait tricoté seize, comme le racontaient les ménagères d'Avonlea d'une voix admirative — tout en gardant un œil aiguisé sur la route principale qui descendait dans le vallon avant de remonter en serpentant sur la colline rouge un peu plus loin. Comme Avonlea, entourée d'eau de part et d'autre, occupait une petite péninsule triangulaire qui

s'avançait dans le golfe du Saint-Laurent, tous ceux qui passaient par là devaient emprunter cette route pentue, sous le regard scrutateur permanent de Mme Rachel.

Un après-midi du début du mois de juin, elle était assise comme à l'accoutumée. Le soleil éclatant réchauffait sa vitre. Le verger en contrebas de la maison était en fleurs, blanc et rose telle une mariée rougissante, et les abeilles s'y affairaient en bourdonnant. Thomas Lynde – un petit homme affable que les habitants d'Avonlea appelaient « le mari de Rachel Lynde » – était en train de semer ses graines de navets tardifs dans le champ qui s'étendait à flanc de colline, après la grange, et Matthew Cuthbert aurait dû être en train de planter les siennes sur le grand champ rouge du ruisseau, du côté des Pignons Verts. Mme Rachel le savait, car elle l'avait entendu dire à Peter Morrison, le soir précédent, dans la boutique de William J. Blair à Carmody, qu'il avait l'intention de planter ses graines de navets l'après-midi suivant. C'était Peter qui s'en était enquis, bien sûr, car Matthew Cuthbert n'avait jamais de sa vie entière divulgué de lui-même des informations.

Et pourtant, Matthew Cuthbert était là, à trois heures et demie de l'après-midi en pleine semaine, traversant le vallon en direction du haut de la colline. En outre, il portait un col blanc et son plus beau costume, preuve s'il en fallait qu'il quittait bel et bien Avonlea. Il était à bord de son chariot, tracté par sa jument alezane, ce qui indiquait qu'il partait pour un trajet plutôt long. Où donc se rendait Matthew Cuthbert ? Et pour quelle raison ?

S'il s'était agi de n'importe quel autre homme d'Avonlea, Mme Rachel, en rassemblant les éléments dont elle disposait, aurait pu répondre avec précision à ces deux questions. Mais Matthew quittait si rarement son foyer qu'il devait être pris par une affaire urgente qui sortait de l'ordinaire ; c'était l'homme le plus timide qui fût, et il détestait se mêler aux étrangers ou se rendre dans un lieu où il risquât de prendre la parole. Matthew, élégamment vêtu et aux rênes d'un chariot, voilà qui ne se produisait pas souvent. Mme Rachel eut beau se pencher sur la question, elle ne put rien en tirer, ce qui gâcha tout le plaisir de son après-midi.

« J'irai faire un tour aux Pignons Verts après l'heure du thé, afin que Marilla m'explique où il est parti et pourquoi, décréta cette femme de caractère. Il n'a pas pour habitude de se rendre en ville en cette

période de l'année et il ne rend *jamais* visite à personne. S'il était à court de graines de navets, il n'aurait pas pris la peine de s'habiller et d'atteler le chariot pour aller en racheter ; et il n'allait pas assez vite pour qu'il s'agisse d'aller chercher le médecin. Pourtant, il a dû se passer quelque chose depuis hier soir pour qu'il s'en aille ainsi. Voilà une belle énigme, pour sûr, et je ne m'autoriserai pas de répit avant de savoir ce qui a incité Matthew Cuthbert à quitter Avonlea aujourd'hui.

»

Comme prévu, une fois l'heure du thé passée, Mme Rachel s'en alla. Elle n'avait pas à aller bien loin. L'imposante demeure des Cuthbert qui se dressait au cœur d'un verger, toute en coins et en recoins, ne se trouvait qu'à cinq cents mètres sur la route après le vallon des Lynde. Bien sûr, l'allée interminable rendait le trajet bien plus long. Lorsqu'il avait établi son domaine, le père de Matthew Cuthbert, aussi timide et taciturne que l'était devenu son fils, avait mis entre lui et ses semblables la plus grande distance que lui permettait la lisière de la forêt. Il avait construit la maison des Pignons Verts tout au bout de ses terres constructibles, où elle s'élevait encore aujourd'hui. Elle était à peine visible depuis la route principale, le long de laquelle toutes les autres maisons de la communauté d'Avonlea avaient été bâties. Mme Rachel Lynde considérait que vivre dans un tel endroit, ce n'était vraiment pas ce que l'on pouvait appeler vivre.

« On peut dire que l'on y *habite*, tout au plus, disait-elle tout en progressant dans l'allée herbeuse jalonnée d'ornières et bordée de buissons de rosiers sauvages. Pas étonnant que Matthew et Marilla soient tous les deux un peu étranges, vivant ainsi coupés du monde. Les arbres ne tiennent pas vraiment compagnie, et si c'était le cas, Dieu sait qu'il y en aurait beaucoup trop. Moi, je préfère les gens. Pour tout dire, ils semblent s'en satisfaire ; mais j'imagine qu'ils s'y sont habitués. On s'habitue à tout, même à être pendu, comme dirait l'autre. »

Sur ces mots, Mme Rachel déboucha de l'allée dans la cour des Pignons Verts. Le jardin était très vert, entretenu avec soin, arrangé d'un côté avec de majestueux saules pleureurs centenaires et, de l'autre, avec d'impeccables rangées de peupliers noirs. On n'apercevait pas un bâton ni une pierre de travers, car autrement, il est certain que Mme Rachel s'en serait rendu compte. Elle se dit que Marilla Cuthbert devait balayer ce jardin aussi souvent que le sol de sa maison. On aurait pu manger par terre sans craindre d'avaler le moindre grain de

poussière.

Mme Rachel cogna vivement contre la porte de la cuisine et entra lorsqu'elle y fut invitée. La cuisine des Pignons Verts était un endroit chaleureux – ou du moins l'aurait été s'il n'était pas si excessivement propre qu'il en avait des allures de salle de musée. Ses fenêtres donnaient à l'est et à l'ouest. La radieuse lumière du soleil de juin se déversait par la vitre orientée en direction de l'est et du jardin. Du côté ouest, en revanche, la vue sur les cerisiers blancs en fleurs dans le verger de gauche, ainsi que sur les frêles bouleaux ondulant dans le creux près du ruisseau, était obstruée par un enchevêtrement de vigne vierge. C'est là que s'asseyait Marilla Cuthbert, les rares fois où elle se reposait, toujours quelque peu méfiante à l'égard du soleil, qu'elle trouvait trop joyeux et léger pour un monde qu'il convenait d'aborder avec gravité ; et c'est là qu'elle était assise à présent, ses aiguilles à tricoter à la main, devant une table déjà dressée pour le souper.

Avant même d'avoir fermé la porte, Mme Rachel avait déjà pris note de tout ce qui se trouvait sur cette table. Trois assiettes y étaient disposées pour le thé, ce qui signifiait que Marilla attendait que Matthew revînt accompagné ; mais les plats semblaient bien ordinaires, et il n'y avait pour le dessert que des confitures de pomme sauvage et un unique gâteau, preuve que l'invité que l'on attendait n'était pas de grande importance. Mais alors comment expliquer le col blanc de Matthew et sa jument alezane ? Mme Rachel se sentait de plus en plus perplexe quant à ce mystère inhabituel qui entourait le domaine des Pignons Verts, généralement si calme et insignifiant.

« Bonsoir, Rachel, s'exclama vivement Marilla. Quelle belle soirée, n'est-ce pas ? Mais asseyez-vous donc. Comment va votre maisonnée ? »

Il existait depuis toujours entre Marilla Cuthbert et Mme Rachel ce que l'on pouvait qualifier d'amitié, à défaut d'un meilleur terme, en dépit – ou peut-être, justement, en raison – de leurs différences.

Marilla était une femme grande et maigre, toute en angles et dépourvue de formes. Sa chevelure noire parsemée de mèches grises était toujours relevée en un petit chignon sévère, dans lequel elle plantait sans ménagement deux épingles à cheveux. Elle avait l'air d'une femme à l'expérience limitée et aux idées rigides, ce qu'elle était

bel et bien. Mais on décelait quelque chose dans sa moue qui, l'eût-elle laissé se développer, aurait pu trahir un certain sens de l'humour.

« Tout le monde va bien, dit Mme Rachel. Je craignais à vrai dire que ce ne soit pas votre cas, car j'ai vu Matthew partir plus tôt. J'ai songé qu'il se rendait peut-être chez le médecin. »

Marilla s'y attendait et elle plissa les lèvres. Elle savait que Mme Rachel allait lui rendre visite ; le départ inopiné de Matthew par la route était plus que la curiosité de sa voisine ne pouvait le supporter.

« Oh non, je vais bien, même si j'ai eu très mal à la tête hier, dit-elle. Matthew est allé à Claire-Rivière. Nous allons y récupérer un petit garçon, qui vient d'un orphelinat de Nouvelle-Écosse et qui arrive ce soir par le train. »

Marilla eût révélé que Matthew était allé à Claire-Rivière pour y rencontrer un kangourou venu d'Australie que Mme Rachel n'en aurait pas été plus étonnée. Pendant quelques secondes, elle resta sans voix. Il était inconcevable que Marilla pût se moquer d'elle, mais Mme Rachel ne put s'empêcher de le penser.

« Êtes-vous sérieuse, Marilla ? » demanda-t-elle lorsqu'elle eut retrouvé sa voix.

« Oui, bien sûr », dit Marilla, comme si accueillir des garçons en provenance d'orphelinats de Nouvelle-Écosse faisait partie des tâches courantes du printemps dans une ferme bien organisée d'Avonlea — et n'avait rien d'une initiative inédite.

Mme Rachel avait l'impression que l'on venait de lui faire subir une décharge électrique. Elle ponctuait toutes ses pensées par des points d'exclamation. Un garçon ! Marilla et Matthew Cuthbert, adopter un garçon ! D'un orphelinat ! Eh bien, le monde ne tournait décidément pas rond ! Plus rien ne la surprendrait après cela ! Rien du tout !

« Bon sang, mais qu'est-ce qui vous a donné cette idée ? » demanda-t-elle d'un ton désapprouvateur.

Cette décision avait été prise sans qu'on la consultât, et elle était bien obligée d'y trouver quelque chose à redire.

« Eh bien, nous y pensions depuis quelque temps — nous en avons discuté pendant tout l'hiver, à dire vrai, répondit Marilla. Mme Alexander Spencer était ici la veille de Noël et elle nous a confié qu'elle allait recevoir une petite fille de l'orphelinat de Hopeton au printemps. Sa cousine vit là-bas, et Mme Spencer lui a rendu visite pour en savoir plus. Depuis, Matthew et moi n'avons plus cessé d'en parler. Nous avons pensé prendre un garçon. Matthew avance en âge, vous savez — il a soixante ans — et il n'est plus aussi alerte qu'avant. Son cœur lui cause beaucoup de souci. Et vous savez combien il est atrocement difficile de trouver une bonne main-d'œuvre. On ne trouve personne d'autre que ces stupides avortons de petits Français ; et dès que vous parvenez à en former un comme il vous convient et à lui apprendre deux ou trois choses, il vous quitte pour aller travailler dans les conserveries de homards ou aux États-Unis. D'abord, Matthew a suggéré que nous prenions un gamin du continent. Mais j'ai refusé tout net. "Ils sont peut-être très bien — je ne dis pas le contraire — mais je ne veux pas de petit va-nu-pieds ramassé dans les rues de Londres, ai-je dit. Je veux au moins qu'il soit né dans la région. Il y aura toujours un risque, qui que nous prenions. Mais je me sentirai plus sereine et je dormirai sur mes deux oreilles si nous pouvions accueillir un petit Canadien." C'est ainsi que nous avons décidé de demander à Mme Spencer de nous en choisir un quand elle irait chercher sa petite fille. Nous avons appris qu'elle s'y rendait la semaine dernière, alors nous lui avons fait demander par les gens de Richard Spencer, à Carmody, de nous ramener un petit garçon charmant et intelligent d'environ dix ou onze ans. Nous avons décidé que ce serait le meilleur âge — suffisamment âgé pour être utile aux corvées dès son arrivée, et encore assez jeune pour être correctement éduqué. Nous avons l'intention de lui fournir un bon foyer et une éducation convenable. Nous avons reçu un télégramme de Mme Alexander Spencer aujourd'hui — le facteur nous l'a apporté de la gare — disant qu'ils arrivaient ce soir par le train de cinq heures et demie. C'est pourquoi Matthew est allé le chercher à Claire-Rivière. Mme Spencer le lui remettra là-bas. Ensuite, elle poursuivra sa route jusqu'à la gare de la Grève Blanche. »

Mme Rachel se faisait fort de toujours dire ce qu'elle pensait ; et c'est ce qu'elle fit, une fois que son esprit fut capable de bien assimiler cette incroyable nouvelle.

« Eh bien, Marilla, laissez-moi vous dire sans ambages que d'après moi vous commettez une grossière erreur — et dangereuse, qui plus est. Vous ne savez pas à quoi vous vous exposez. Vous faites venir un garçon étranger dans votre foyer, et vous ignorez tout de lui, de son caractère, du type de parents qu'il avait, et de la façon dont il risque d'évoluer ! Tenez, j'ai lu dans le journal, pas plus tard que la semaine dernière, qu'un homme et sa femme de l'ouest de l'île ont adopté un garçon dans un orphelinat. Eh bien, figurez-vous qu'un soir, il a mis le feu à leur maison — *volontairement*, Marilla — et ils ont failli brûler vifs dans leurs lits. Et je connais une autre histoire, celle d'un garçon adopté qui avait pris pour habitude de gober les œufs — on n'a jamais pu le guérir de ce comportement. Si vous m'aviez demandé ce que j'en pensais — ce que vous n'avez pas fait, Marilla — je vous aurais conjurée de ne pas même envisager une chose pareille, voilà tout. »

Cette plainte ne sembla pourtant ni offenser ni inquiéter Marilla. Elle poursuivait calmement son tricot.

« Je ne nie pas qu'il y ait du vrai dans vos propos, Rachel. J'ai moi-même émis quelques réserves. Mais Matthew était résolument déterminé. Il est si rare que Matthew se décide à quelque chose, que lorsque cela lui arrive, je me fais un devoir de tout accepter. Quant aux risques, il s'en trouve dans presque tout ce que l'homme entreprend en ce bas monde. Il y a des risques à avoir soi-même ses propres enfants, si vous voulez mon avis — ils ne grandissent pas toujours comme il le faudrait. Et puis, la Nouvelle-Écosse se trouve juste à côté de notre île. Ce n'est pas comme si nous le faisons venir d'Angleterre ou des États-Unis. Il ne peut pas être très différent de nous. »

« Bon, j'espère que tout se passera bien, dit Mme Rachel sur un ton qui cachait mal ses réticences. Seulement, ne dites pas que je ne vous ai pas prévenue s'il met le feu aux Pignons Verts ou s'il verse de la strychnine dans le puits — j'ai entendu parler d'une affaire de ce genre au Nouveau-Brunswick, c'est un enfant venu d'un orphelinat qui l'a fait, et toute la famille a agonisé dans d'atroces souffrances. Sauf que dans ce cas précis, il s'agissait d'une fille. »

« Eh bien, nous n'avons pas choisi une fille, dit Marilla, comme si l'empoisonnement des puits était l'apanage des fillettes et n'était donc pas à craindre de la part d'un garçon. Je ne m'imaginerais jamais en élever une. J'admire Mme Alexander Spencer pour cela. Mais après

tout, *elle* n'hésiterait pas à adopter tout un orphelinat si elle en avait la lubie. »

Ce n'était pas l'envie qui manquait à Mme Rachel de rester jusqu'à ce que Matthew revînt, accompagné de son petit orphelin, mais elle se dit qu'il ne serait pas de retour avant deux bonnes heures et elle décida de rebrousser chemin et de se rendre directement chez Robert Bell pour annoncer la nouvelle. Cela produirait certainement son effet, et Mme Rachel aimait par-dessus tout faire sensation. Elle prit donc congé, au grand soulagement de Marilla, qui sentait ses doutes et ses craintes se raviver sous l'influence du pessimisme de Mme Rachel.

« Eh bien, qui l'eût cru ? s'exclama Mme Rachel une fois qu'elle se fut suffisamment éloignée dans l'allée. Je dois sûrement rêver. Enfin, je suis surtout désolée pour ce pauvre bambin. Matthew et Marilla ne connaissent rien aux enfants et ils s'attendent sans doute à ce qu'il soit plus sage et plus sérieux que son propre grand-père, à supposer qu'il en ait seulement eu un, ce dont je doute. Un enfant aux Pignons Verts, c'est si saugrenu ; il n'y en a jamais eu, car Matthew et Marilla étaient déjà adultes lorsque la nouvelle maison a été construite — si tant est que ces deux-là aient été des enfants un jour, ce qui est difficile à croire quand on les voit. Je n'aimerais pour rien au monde échanger ma place avec celle de cet orphelin. Dieu, ce que je le plains, vraiment ! »

Ainsi s'épanchait Mme Rachel sans retenue devant les buissons de roses sauvages. Pourtant, si elle avait pu, en cet instant même, voir l'enfant qui attendait patiemment à la gare de Claire-Rivière, sa pitié n'en aurait aussitôt été que plus profonde et plus sincère encore.

à suivre...

Découvrez *Sur la route de ses rêves,*

de Marie-Laure BIGAND
aux Editions IL ETAIT UN EBOOK

Journal d'espérance – 2 janvier 2004

Ma vie me laissera deux regrets : ne pas t'avoir connue et n'avoir pas voyagé. Ces deux manques ont creusé un profond vide en moi. J'ai été si malheureuse de ces heures à ne rien faire d'autre qu'espérer. Mais espérer quoi en fait ? Probablement un miracle qui ne pouvait de toute façon pas avoir lieu, mais la seule idée de cet espoir m'aidait à avancer... Quand les années m'ont rattrapée et que j'ai réalisé que ma vie se résumait à une multitude d'heures ajoutées les unes aux autres, et que maintenant le nombre d'heures qu'il me restait à vivre diminuait vertigineusement, je me suis alors dit que je devais accomplir quelque chose où tu aurais un rôle. C'était à moi de trouver ma « bouteille à la mer » afin qu'elle parvienne jusqu'à toi, ou tout au moins qu'elle me donne l'impression de me rapprocher de toi...

Je ne sais pas si ces premiers mots en amèneront d'autres, je ne sais pas si cela vient de cette nouvelle année qui commence, mais ce matin j'ai eu l'envie d'acheter un cahier dans lequel je t'écris maintenant.

Où cela me mènera-t-il ?

1

Une colonie de nuages en rangs espacés, dans le ciel auréolé d'une nuit finissante, plane au-dessus de sa tête tandis que la moto, une Bandit 1250, file sur la nationale. Le fond de l'air est d'une extrême douceur pour un mois d'avril. Cyril apprécie de renouer avec un temps plus clément, même si son équipement adapté le protège des aléas climatiques qu'il subit régulièrement. Pour rien au monde il ne troquerait son bolide contre un autre moyen de locomotion. Il aime

trop ce sentiment de liberté qu'il éprouve dès que le moteur vrombit et qu'il s'élance sur les routes. Les nuages poursuivent leur course légère dans des formes incertaines, tandis que les accords de blues de Pride and Joy de Stevie Ray Vaughan [lui](#) trottent encore dans la tête. Tout en se rasant ce matin il avait eu envie d'écouter l'album Texas Flood de ce guitariste, dont il apprécie la dextérité et la manière précise et maîtrisée de parcourir le manche.

La circulation s'intensifie. La Suzuki se faufile entre les voitures, obligeant le motard à redoubler de vigilance. Derrière la visière de son casque, Cyril sent les effluves du printemps et des pots d'échappement. Le jour se lève peu à peu, enflammant l'horizon. Il reste toujours émerveillé devant un tel spectacle et pardonne alors à son radio-réveil – qu'il est souvent tenté de projeter contre le mur de sa chambre – de l'avoir tiré de la chaleur de sa couette.

Il se rend à Ivry-sur-Seine où l'attend un nouveau chantier. La veille, il a évalué le temps de travail, rencontré son équipe, et fait livrer le container chargé des outils nécessaires aux travaux. Chef de chantier, Cyril est responsable du déblaiement avant démolition ou rénovation. Il gare sa moto tout en jetant un coup d'œil sur les bâtiments en enfilade. Bientôt, ils céderont leur place à une nouvelle résidence. Il a toujours un léger pincement au cœur à la vue d'immeubles désaffectés, en pensant aux gens qui y ont vécu, un temps très court pour certains ou au contraire le temps d'une vie pour d'autres. Un jour, ces constructions sont déclarées vétustes ou inutilisables en raison de la présence d'amiante. Leurs habitants n'ont alors pas d'autre choix que de partir.

Le jeune homme traverse la route, puis pénètre sur le terrain interdit au public. Il salue les trois ouvriers qui attendent ses ordres pour démarrer. Le chantier est vaste ; d'ici quelques jours du personnel supplémentaire viendra grossir les effectifs. Avant de s'attaquer au curage, ils ont d'abord à regrouper tout ce que les anciens locataires ou propriétaires ont abandonné, ainsi que les déchets laissés par les squatteurs. Souvent, plusieurs années s'écoulent entre le départ des résidents et le début des travaux, le site devenant alors le refuge de marginaux ou de pauvres hères en quête d'un toit. L'équipe de Cyril doit évacuer tout ce qui ne peut pas être mélangé aux matériaux provenant de la déconstruction qui, elle, s'effectue à l'aide de pelles mécaniques. Pendant qu'il envoie ses gars vers un premier bâtiment, il part inspecter les autres édifices, muni de son casque et de son gilet de sécurité. Les six édifices de six étages chacun, campés dans un alignement classique et austère, font naître en lui une étrange sensation. Il n'aurait pas aimé vivre là... Il parcourt les appartements

de son œil professionnel. Il est souvent étonné par les différents objets abandonnés par les anciens occupants. En dehors d'appareils ménagers sur le point de rendre l'âme, il découvre parfois des meubles en bon état. Peut-être se seraient-ils mal intégrés dans un nouvel espace, ou peut-être avait-ce été pour certains habitants un moyen de se débarrasser d'un mobilier jugé trop démodé. Des interrogations qui resteront toujours sans réponse. Une fois, il était tombé sur un secrétaire dont les tiroirs contenaient des relevés de comptes, des factures, et des lettres de relance. Cet oubli – certainement volontaire – avait probablement eu pour but de se donner l'illusion d'enterrer des dettes ou des crédits impossibles à rembourser. Même après plusieurs années dans le métier, Cyril reste sensible à ces pans de vie qui s'entrouvrent un court instant. Quelques notes de la chanson *Brown Sugar* des Rolling Stones le tirent de ses réflexions tandis que « Jean-Marc » s'affiche sur son portable professionnel. Le conducteur de travaux vient s'informer du bon démarrage du chantier. Habités à collaborer, les deux hommes s'apprécient et vont à l'essentiel.

— Bon je passerai dans la semaine, mais je ne sais pas encore quand !

— Ça marche chef !

— T'es là pour un moment je pense ?

— Ouais, quatre, cinq mois...

— Et la moto, ça roule ?

— Toujours ! Et toi, tout va bien ?

— Oui, comme d'habitude, trop de boulot en même temps... Il faut être sur tous les fronts... Je me demande pourquoi je ne suis pas un simple chef de chantier tiens, ce serait plus simple !

— C'est pour ça que je garde ma place, tu penses.

— Allez Cyril j'te laisse... J'ai un autre appel, salut.

— Salut.

Cyril raccroche, le sourire aux lèvres. Entre Jean-Marc et lui les blagues fusent, mais pour bien le connaître, il sait que l'homme n'est pas tendre dans le boulot. Il est probablement l'un des rares avec qui Jean-Marc se laisse un peu aller. Le métier est difficile, lié à des contraintes budgétaires, de temps, de coordination et de supervision. Cyril est une valeur sûre et Jean-Marc lui accorde toute sa confiance.

Au fil du temps, des liens d'amitié se sont créés. Cyril, qui n'aime pourtant pas mélanger travail et vie privée, a dîné à plusieurs reprises chez son conducteur de travaux. Il a fait la connaissance de Muriel, son épouse, et de leurs trois enfants, une famille sympathique quoiqu'un peu bruyante. Alors qu'il s'apprête à rejoindre la base vie pour prendre un café, son téléphone personnel se met à vibrer. « Maman » s'affiche à l'écran. Étant seul, le jeune homme décroche.

— Bonjour maman, tu sais que je déteste que tu m'appelles pendant que je bosse !

— Ce n'est pas faute de le lui avoir dit ! Lorsqu'elle a une idée derrière la tête – alors qu'elle aurait pu lui envoyer un SMS – elle ne peut pas s'empêcher de passer outre. Cyril soupire. Il adore sa mère, mais la trouve, à certains moments, trop envahissante.

— Je n'en ai pas pour longtemps...

— Tu dis ça à chaque fois ! Ça ne pouvait vraiment pas attendre ce soir ?

— Oui et non !

— Ce n'est pas une réponse.

— Oh Cyril, tu pourrais être plus gentil avec ta mère !

— Bon, va à l'essentiel maman, dans deux minutes je raccroche.

— Tu viens déjeuner dimanche ?

— Cyril prend sur lui pour contenir son agacement.

— On est mardi maman... Franchement, tu pouvais attendre pour me poser ce genre de questions, non ?

— J'ai eu ta sœur au téléphone à l'instant, et figure-toi qu'elle vient pour le week-end avec Yves et les garçons... Je voulais juste savoir si tu seras disponible ?

— Ah ! Et ils ont décidé ça soudainement ?

— Céline m'a dit qu'Yves a un rendez-vous professionnel lundi sur Paris et que, du coup, ils profitent de l'occasion pour venir passer le week-end avec moi.

— Oui, bon... Cela pouvait quand même attendre un peu, non ! Faut

que je te laisse maintenant.

— Tu viendras ?

— Je te rappelle après ma journée de travail... Je n'ai vraiment pas le temps, là !

— Tu viendras avec Maud ?

— J'en sais rien... À ce soir maman.

— Mon garçon, il va falloir que tu apprennes à être un peu plus aimable !

— Tu me l'as déjà dit, allez je te laisse... À plus tard... J'tembrasse.

Sans attendre la réponse de sa mère, il raccroche, contrarié. Il ne devrait jamais lui présenter ses petites amies : aussitôt elle bâtit des plans sur la comète, tant elle est désireuse de voir son fils « rangé », comme elle dit. Sa sœur Céline, avec un mari et deux bambins, lui apporte exactement ce dont elle rêvait, aussi ne comprend-il pas son acharnement à voir dans chaque femme qu'il lui présente, celle qui deviendra l'élue ! Tout en se dirigeant vers le préfabriqué qui lui sert de bureau, il se radoucit. Comment sa mère pourrait-elle se douter que depuis quelques semaines il ne croit plus à son histoire avec Maud, malgré leurs deux années de liaison. À bientôt trente ans, Cyril s'interroge sur ses relations qui ne durent qu'un temps...

Les ouvriers sont déjà réunis autour d'un café. Il se joint à eux en affichant sa belle humeur habituelle.

à suivre...

1

Il se réveille au milieu de la nuit, ce 17 janvier 2014, en proie à un accès soudain de fièvre, le corps grelottant et trempé de sueur. Il est trois heures quarante au cadran de la pendule électrique, posée sur la table de chevet.

Bien trop tôt pour se lever, même s'il appartient à cette catégorie privilégiée de personnes qui ont besoin de peu de sommeil. A-t-il fait une fois seulement la grasse matinée dans sa vie ? Peut-être, mais ça remonte à sa jeunesse estudiantine, après une soirée arrosée entre copains ; trop éloigné dans le temps pour s'en souvenir.

Le passé n'en remplit pas moins les réserves de sa mémoire, même s'il n'est pas homme à y regarder souvent. La nostalgie ? *Connais pas*, pourrait-il répondre. Le présent, le futur proche sont les temps qu'il conjugue le plus volontiers. À la rigueur, il consacre quelque attention au passé composé.

Mais cette nuit, Gilles n'a pas de prise sur le fonctionnement de son cerveau ; il ne le gouverne plus. Soumis aux pouvoirs de la fièvre, il perd le contrôle de ses pensées. Il les subit comme elles viennent, selon un ordre dont il n'est pas l'ordonnateur. Cependant, comme elles font renaître des événements qui ont marqué positivement sa vie et qu'elles prennent l'ascendant sur les idées noires qui l'assaillent, il ne se rebelle pas ; elles lui sont bénéfiques.

Tandis qu'elles lui projettent les séquences d'un film oublié où il tenait le rôle principal, il cesse de craindre que sa dernière heure soit venue, repousse la tentation de baisser les bras et de tout envoyer balader.

Il est seul dans la grande maison ; malade, il a du mal à respirer, incapable de descendre de son lit, de se traîner jusqu'au téléphone... Même s'il avait assez de forces pour appeler, personne ne lui ferait écho. Bérengère, sa femme, a déserté les lieux.

Sa vocation d'homme politique ne lui est pas tombée dessus comme la foi est venue à Paul Claudel, appuyé à une colonne de Notre-Dame, un soir de Noël. Elle est le résultat d'une évolution progressive, intellectuelle et culturelle, construite au cours de ses années d'enfance.

Pendant cette période, sa personnalité s'est forgée par à-coups, avec des avancées et des reculs, en fonction des circonstances et des événements qu'il ne voyait pas toujours venir et dont il avait rarement la maîtrise. Mais il ne se déplaçait pas à tâtons, s'éloignait peu de la ligne qu'il s'était imposé de suivre. Il ne quittait pas des yeux une petite lueur lointaine qui palpitait sur l'horizon : sa bonne étoile ! À l'adolescence, il a su qu'il s'en saisirait afin de se rendre visible au monde ; il se donnait dix ans au plus, pour atteindre son but.

Il avait de qui tenir ! Son père avant lui, avait montré une même volonté, proche de l'entêtement. Robert Ferrand aimait trop l'école pour l'abandonner à treize ou quatorze ans et se voir condamné à trimer sa vie durant sur l'exploitation agricole familiale, comme son géniteur l'avait prévu. Il avait horreur de tout ce qui touchait, de près et de loin, au travail manuel. Il fuyait les corvées que son père lui imposait, préférant lire les romans que lui prêtait son instituteur ou courir la campagne, flanqué de l'épagneul breton que son grand-père lui avait offert pour son septième anniversaire. Il s'imaginait dans l'avenir exerçant une profession où la tête était davantage sollicitée que les mains. Il en avait les capacités.

Le challenge n'était donc pas inaccessible, mais cela exigerait de lui beaucoup de sacrifices. Il cravacherait dur pour rester éloigné de la ferme de ses parents, obtenir son baccalauréat et pour finir, un diplôme d'ingénieur.

Il n'aurait pas pu s'engager dans des études, d'abord secondaires puis supérieures, sans la complicité qui s'était nouée entre son maître d'école et sa mère. Le chef de famille, sur l'insistance du premier et le harcèlement de la seconde, avait fini par abandonner l'idée que son fils devait obligatoirement lui succéder au cul des vaches. Il avait admis, à force de palabres et eu égard à ses brillants résultats scolaires, que Robert méritait sans doute mieux.

Boursier, leur garçon est entré en sixième en qualité de pensionnaire et, après un trimestre d'adaptation à son nouveau mode d'existence, au rythme particulier des cours et à la personnalité de chacun de ses

professeurs, il avait rejoint les champions de la classe. Ils appartenaient tous à un milieu social plus favorisé que le sien mais ne possédaient pas, ancrée en eux, la même détermination pour aller cueillir les lauriers de la réussite. Il caracola bientôt en tête et ne fut jamais détrôné au cours des années qui le conduisirent au baccalauréat. Le premier bachelier de la famille ! De quoi transformer sa mère en fontaine et faire bomber le torse à son père.

Il aurait pu prétendre à l'accès à l'une des grandes écoles de prestige de la république : Centrale, Polytechnique, les Mines... Il estima devoir y renoncer. Il devait gagner sa vie au plus vite, ne pas s'engager dans de longues études coûteuses que ses parents auraient eu beaucoup de mal à financer... Il laissait donc cette opportunité à la génération dont il serait l'auteur.

La fonction publique recrutait. Sa mention *très bien* au bac lui en avait ouvert grand les portes. Ses études payées et le versement mensuel d'une rémunération l'avaient rendu financièrement autonome, avant même sa majorité. Certes, il s'était engagé à travailler un certain nombre d'années pour l'administration qui l'avait qualifié et nourri mais, comme il s'y était épanoui, il n'avait pas ressenti le besoin d'aller tenter sa chance ailleurs. Malgré lui, il avait hérité du bon sens paysan, transmis par sa famille.

À vingt-huit ans, Robert avait convolé en justes noces avec Janine, de cinq ans sa cadette, sténodactylo de son état, rencontrée au bal du 14 juillet de son village natal. Gilles naquit sept mois plus tard ; il n'était pas prématuré même si ses grands-parents paternels l'ont prétendu.

L'enfant s'est montré précoce en bien des domaines ; il a marché avant dix mois, a parlé parfaitement à trente. Il a fait preuve d'une grande curiosité et a recherché, plus que d'autres, le contact avec les adultes. Leurs conversations semblaient le fasciner... Dès qu'il a maîtrisé la lecture, il s'est passionné pour les livres, pour enfants d'abord, mais très vite abandonnés pour des romans classiques, puis des ouvrages de philosophie, d'économie, d'histoire, au fur et à mesure qu'il grandissait. Une passion qui s'est essoufflée au profit d'une autre, la politique, dès qu'il a fréquenté l'université. Très vite, il s'est fixé un objectif : en faire sa profession.

Il n'a pas trouvé un écho très favorable auprès des siens, à part sa sœur Carole qui, plus jeune, lui vouait un véritable culte.

— Tu vas devoir te salir les mains !

L'avertissement de son père n'a pas ébranlé sa conviction. Il resterait intègre, lui ! Ne magouillerait pas pour garder le pouvoir.

— Tu es certain que ça va te plaire ?

Sa chère maman ne souhaitait rien d'autre que son bonheur, alors homme politique, pourquoi pas ? Si elle n'avait pas craint la réaction d'un mari quelque peu macho et conformiste, il est probable qu'elle l'aurait soutenu ouvertement dans son choix. En son for intérieur, elle y voyait un avantage ; Gilles avait l'intention de se lancer sur le terrain même de la commune où il avait vécu jusqu'à ses dix-huit ans. Son territoire où il avait de vrais amis et sa mère, dans l'ombre, pour le protéger.

à suivre...

Le catalogue IL ETAIT UN EBOOK

Roman

Sur la route de ses rêves, Marie-Laure BIGAND

Derrière l'objectif, Marie-Laure BIGAND

Et son ombre sera légère, Marie LEROUGE

Vers les beaux jours, Marie LEROUGE

Petite chronique d'une élection, Jean Claude DELAYRE

Anne la maison aux pignons verts, L. M. MONTGOMERY (nouvelle traduction de L. VALENTIN)

Anne d'Avonlea (Tome 2), L. M. MONTGOMERY (nouvelle traduction de L. VALENTIN), parution printemps 2018

Polar

Le parfum du Yad, Philippe FAUCHÉ

Les larmes du Golem, Philippe FAUCHÉ

PK44, Jane TANEL

Requiem pour l'oubli, Cédric OBERLÉ

Afrika Vendetta, Cédric OBERLÉ, parution automne 2018

Théâtre

Pâris, le choix des autres, Mathieu ARNAUD

Forminx. Le Roi s'éveille, Mathieu ARNAUD

Jeunesse

France se pose des questions... , C. GRÉAU / M. GUILLON-RIOUT

Les Contes secrets de la Nature, S. BÜHR / M. GUILLON-RIOUT

IL ETAIT UN EBOOK

Tous droits réservés.

Retrouvez Marie LEROUGE, et bien d'autres auteurs
sur www.iletaitunebook.com

